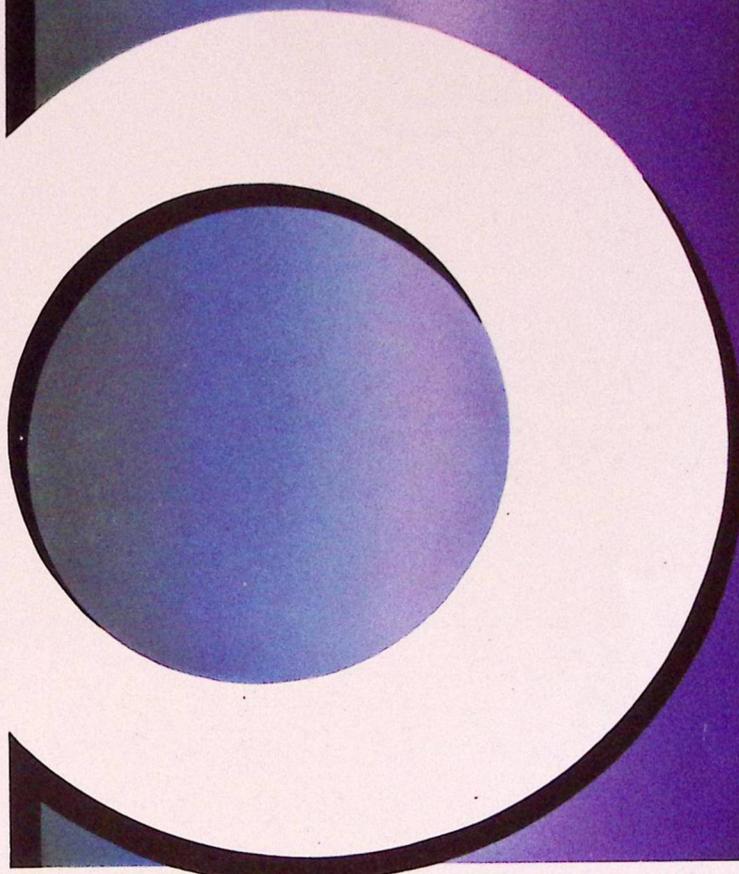


BRABANT



REWISBIQUE
Archives

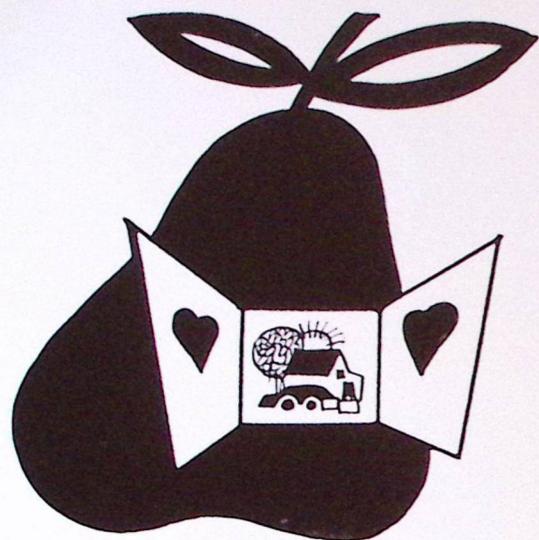
52



SEPTEMBRE
1975

4

BIMESTRIEL



"UNE POIRE POUR LA SOIF"

Tous les lots sont payés sans AUCUNE RETENUE D'IMPOT
ANONYMAT GARANTI AUX GAGNANTS

CHAQUE MERCREDI

Jouez votre chance
à la

**LOTÉRIE
NATIONALE**

Malgré l'inflation,
le prix des billets n'augmente pas



**La Kredietbank
vous offre
une gamme complète
de services modernes
et efficaces**

comptes à vue, Eurocheque,
livrets de dépôt, financements,
prêts personnels, bons de caisse



KREDIETBANK

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller technique : Georges Van Assel

Présentation : Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : E. G. I.

Photogravure : Lemaire Frères et Wespín S.A.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 60 F.

Cotisation 1975 (6 numéros) : 250 F.

Siège : rue Saint-Jean 4 - B 2
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 513 07 50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et
jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du
Brabant : 000-0385776-07

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité
de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van
het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks ver-
schijnt en originele artikels bevat die zowel de cultu-
rele, economische en sociale uitzichten van onze pro-
vincie belichten als het toeristisch, historisch en
folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions
(française et néerlandaise) de la Revue sont priés de
verser la somme de 400 F au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0005-8616

SOMMAIRE 4 - 1975

La Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, par Marcel Vanhamme	2
Le nouveau carillon de la Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, par Yves Boyen	11
Claude Lyr, par Jacqueline Berghmans	16
Quatre portraits d'abbés de Villers, par R. Pillooy-Dubois	22
Délicieux Brabant, par Marcel Roloffe	28
Cariatides bruxelloises, par Geneviève C. Hemeleers	30
Les églises de Tourinnes-la-Grosse et d'Orp-le-Grand, par Marie-France Dustin	36
Georges Aglane, peintre du fantastique, par Joseph Delmelle	42
La Route du Houblon, par Yves Boyen	46
Nos suggestions	57
Europalia 1975 — France	58
Il est bon de savoir que...	60
Les manifestations culturelles et populaires	Couverture 3

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

La Cathédrale Saint-Michel : Willy Caussin, Service de Recherches
Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant et M. Hom-
broeck; Le nouveau carillon de la Cathédrale Saint-Michel :
photos aimablement prêtées par M. l'abbé Van Tongerlo; Claude
Lyr : Willy Caussin; Quatre portraits d'abbés de Villers : P. Albert
van Iterson (portraits des abbés) et Willy Caussin; Délicieux
Brabant : Hubert Depoortere; Cariatides bruxelloises : Willy Cau-
ssin; Eglises de Tourinnes-la-Grosse et d'Orp-le-Grand : A.C.L.,
Hubert Depoortere et Willy Caussin; Georges Aglane : photos
aimablement mises à notre disposition par l'auteur; La Route du
Houblon : Claude Georges, Hubert Depoortere, Georges de Sutter,
Acta, C.G.T. et Willy Caussin; Suggestions : Paul Bolsius (Hoei-
laart) et Jh. Gauze (Nivelles); Europalia 1975 : photos gracieuse-
ment mises à notre disposition par les organisateurs; Il est bon
de savoir que : Fédération Touristique de la Province de Brabant.

Couverture : Château de Hoogpoort à Asse (Ten Berg) - Photo :
le Berrurier.

La Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles

par Marcel VANHAMME

L'IMPOSANTE église-cathédrale est non seulement le temple national où se déroulent toutes les grandes cérémonies religieuses officielles de la Belgique, mais elle constitue également un monument culturel et architectural d'une pénétrante beauté et d'une grande richesse artistique. Centre d'un univers d'épanouissement spirituel paisible, la cathédrale offre aux touristes une synthèse de l'architecture gothique, réunissant différentes périodes, depuis le romano-ogival jusqu'à l'ultime floraison de l'art gothique. Chaque année, des masses imposantes de visiteurs se pressent sous les voûtes du sanctuaire afin d'admirer ses somptueux vitraux du seizième siècle (chapelle du Saint-Sacrement, transept, chœur et jubé), sa pittoresque chaire de vérité du dix-septième siècle finissant, ses belles statues d'apôtres, en style baroque, ses mausolées de personnages qui furent célèbres de leur

vivant et dont le souvenir s'incruste dans des pierres admirablement sculptées.

LA CATHÉDRALE SAINT-MICHEL DANS LE CADRE DE LA CITE AU BERCEAU

Bruxelles, à l'origine **Brosella**, est citée pour la première fois au VII^e siècle (1). Elle n'était, à l'époque, qu'une modeste bourgade mérovingienne, nichée sur la côte sablonneuse dominant la Braine, la Senne, rivière aux inondations fréquentes. A l'emplacement de la cathédrale actuelle se dressait autrefois une chapelle dédiée à saint Michel. On ne sait, avec certitude, si l'édifice a été reconstruit, agrandi ou remanié, au moment où le comte Lambert II Baldéric transféra dans l'église paroissiale de Saint-Michel les reliques de sainte Gudule, conservées, jusqu'à cette époque, dans la chapelle castrale de la vallée. Gérard, évêque de Cambrai, consacra le nouveau temple le 16 no-

vembre 1047. Les **Brabantsche Yeesten** rapportent que Baldéric créa à cette occasion une chanoinie au « Bourg de Saint-Michel » qui s'appela « église de Sainte-Gudule » et qu'il y installa « des curés et des clercs » (2).

Le Chapitre comprenait douze canonicats bien dotés par Lambert II. Le comte, ainsi que ses successeurs, au titre de patrons de l'église, conservèrent le droit de désigner les différents titulaires.

A l'origine, les prébendiers, constitués en corps, vivaient en communauté. Par la suite chacun posséda son habitation particulière, administra ses biens en propre et utilisa un sceau particulier. Les chanoines se réunissaient chaque samedi afin d'étudier les affaires communes et y apporter une solution. Durant les services religieux, ils lisaient un bréviaire spécial et suivaient une liturgie qui ne fut unifiée qu'à la fin du XVI^e siècle.

Le clergé capitulaire s'occupait de l'office divin et disait la messe. Dans les cantoriaux les chapelains chantaient les messes particulières et d'anniversaires, moyennant rétribution. Ces chapelles auréolaient le chœur et longeaient les bas-côtés de la nef. Le pléban, nommé par le Chapitre, exerçait des fonctions curiales et administrait les sacrements. Une tour de la première enceinte urbaine porte le nom caractéristique de « tour du pléban », ou du doyen. Récemment restaurée, elle reste bien visible derrière le chevet de la cathédrale.

L'écolâtre s'occupait en particulier de l'enseignement et des institutions de bienfaisance.

Les marguilliers — maîtres de la Fabrique d'église — étaient au nombre de trois. Ils assuraient les soins matériels à l'édifice et géraient les biens y affectés.

Le Chapitre de Sainte-Gudule jouissait de la préséance et gardait juridiction entière sur le clergé urbain. Les églises subalternes — à l'exception de la Chapelle Saint-Jacques-sur-Coudenberg, restée soumise au pouvoir épiscopal — payaient un cens reconnaissant, en signe de dépendance (3).

Au cours du XII^e siècle, le patronage de sainte Gudule fut adjoint à celui de saint Michel.

Au mois de décembre 1961, Bruxelles devint le siège du diocèse Malines-Bruxelles : l'antique collégiale des Saints-Michel-et-Gudule se dénomme depuis « Cathédrale Saint-Michel ».

SAINT MICHEL

En 708, saint Michel apparaît à trois reprises à Aubert, évêque d'Avranches. L'archange ordonne au saint homme d'élever un oratoire en son honneur sur le mont Tombe, rocher situé au milieu de la forêt de Sailly, au bord de la mer. L'évêque, fort impressionné, obéit et creuse une petite grotte circulaire sur la face ouest du rocher. Douze chanoines, gardiens du sanctuaire, y vivront paisiblement dans quelques pauvres cellules.

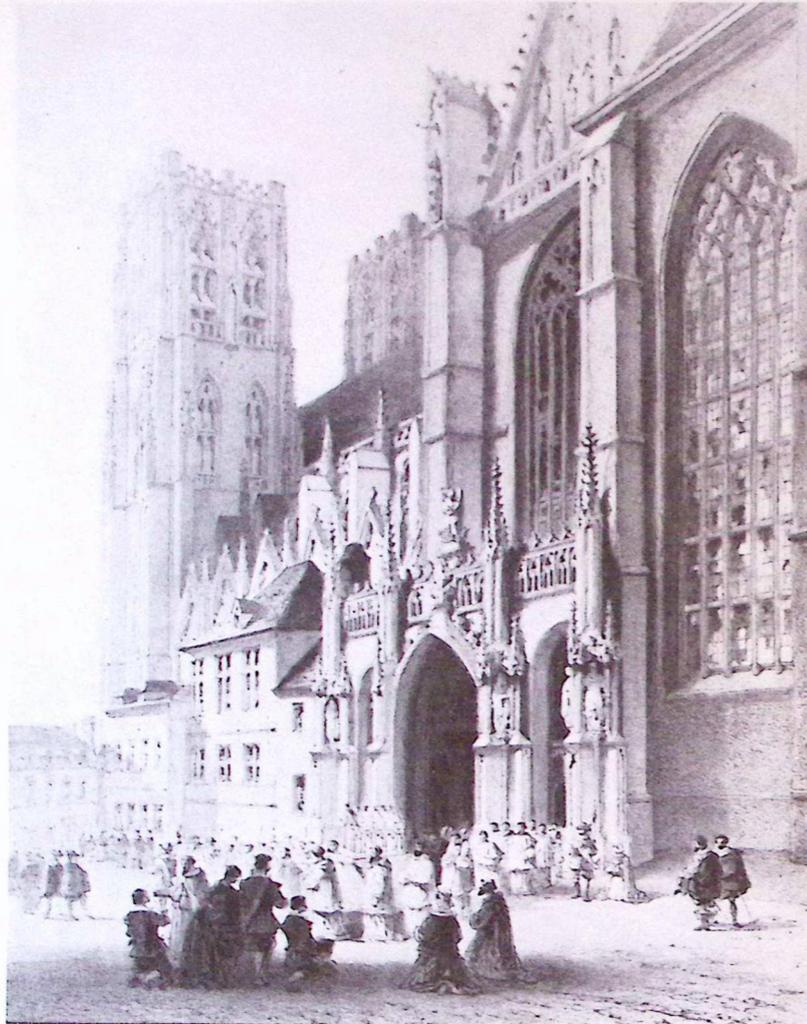
En 709, la forêt de Sailly est engloutie par un furieux raz de marée. Le mont Tombe devient une île « au péril de la mer », ou mont Saint-Michel. Les miracles, qui se produisent en ces lieux,



Edifiées en style ogival rayonnant et flamboyant dans le courant du XV^e siècle, les majestueuses tours de la cathédrale Saint-Michel sont un précieux témoin de l'art de bâtir en Brabant.

attirent des milliers de pèlerins et notamment Charlemagne. Lors des invasions normandes, le mont constitue un refuge efficace pour la protection des populations voisines. Vers 987, un ami du moine Hérivard de Gembloux dirige la communauté religieuse installée au mont Saint-Michel, dont la réputation s'étend bien loin dans le nord, notamment dans le diocèse de Cambrai. Lambert Baldéric connaît l'existence de l'abbaye où se

rend une foule de croyants venus de nos contrées. D'autre part, saint Michel est honoré dans de nombreux monastères, dès l'époque carolingienne. Les oratoires qui lui sont consacrés sont habituellement édifiés sur des élévations afin de commémorer l'apparition de saint Michel sur des hauteurs, notamment au mont Gargan, en Italie (saillie qui s'avance dans la mer Adriatique), près de Sipon, en 492 (4).



L'ancienne collégiale des Saints-Michel-et-Gudule, élevée aujourd'hui au rang de cathédrale (d'après une gravure ancienne).

SAINTE GUDULE

Fille du seigneur Witgerus et d'Amelberga, son épouse, Gudule naquit au château de Ham, près d'Alost, en 650. Selon la légende — qui nous édifie sur l'ardeur de la foi chrétienne de la jeune fille — elle se rendait nuitamment à une chapelle afin d'y prier à l'insu de ses parents.

Un jour, le diable joua le mauvais tour

de souffler la flamme de la lanterne que Gudule portait. Plongée dans l'obscurité, la dévote pria le Ciel, avec candeur et tendre piété, de lui venir en aide. Une lumière miraculeuse rendit tout son éclat au luminaire.

La statue du porche principal de la cathédrale illustre cet événement (5). Après la mort de la sainte, la châsse contenant ses reliques — menacées par les Normands — fut successive-

ment déposée dans la forteresse de Chèvremont, à Romsée (Liège), à Ham, à Moorsel, et finalement dans la chapelle de l'île Saint-Géry, avant d'être solennellement déposée dans l'église Saint-Michel, au grand mécontentement des habitants de la vallée (5). Selon un épisode légendaire, les femmes coléreuses du quartier s'opposèrent au transfert des saintes reliques. Telles des furies, elles fustigèrent à coups de roseaux les membres de l'escorte de la procession. Cette affabulation est rappelée par un surtout de table, exécuté en bronze argenté, en 1891, d'après le modèle imaginé par le statuaire Pierre-Charles Van der Stappen (1843-1910). L'œuvre est visible à l'Hôtel de Ville, devant la cheminée de la salle maximilienne.

LA CATHÉDRALE, SON ARCHITECTURE. LES ÉVÉNEMENTS PRINCIPAUX QUI S'Y DÉROULERENT

En 1937, lors des travaux de sondage entrepris pour l'établissement de la Jonction Nord-Midi, apparurent, sous le pavement du sanctuaire, les murs de soubassement du narthex de la basilique romane du XII^e siècle. Les vestiges s'étendent du jubé jusqu'à la chaire de vérité. Grâce à un ancien sceau — conservé dans le chartier de l'abbaye de la Cambre, aux Archives générales du Royaume — nous connaissons les lignes maîtresses de l'édifice roman (1205). La façade, par exemple, était formée d'un avant-corps flanqué de tourelles pour escaliers, de style mosan.

Le sanctuaire — construit vers 1226 après la destruction par un incendie de l'édifice de 1072 — ne fut achevé que sous le règne de Charles Quint. Après le duc de Brabant Henri I^{er} le Guerroyeur (r. 1190-1235), qui inaugura le monument, Jean I^{er} le Victorieux, suite à sa retentissante victoire de Worringen (1288), vint y rendre grâce à Dieu de ses succès guerriers sur le champ de bataille.

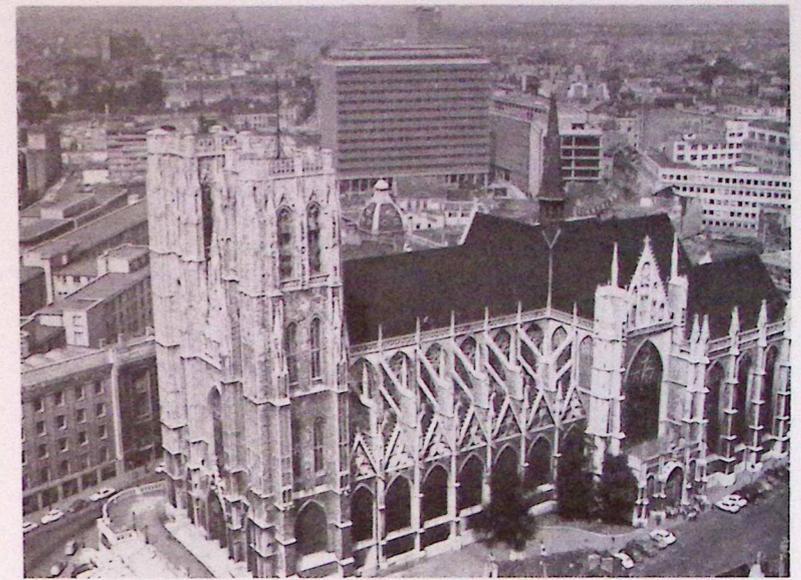
Les travaux d'achèvement du temple étaient déjà fort avancés sous les ducs de Bourgogne. Un tableau anonyme — attribué au Maître de la vue de Sainte-Gudule — du musée du Louvre montre l'édifice tel qu'il se présentait au XV^e siècle. Une enluminure du Livre

d'Heures de Marguerite d'York, connu sous le titre **Benois seront les miséricordieux**, donne une idée de l'aspect de la collégiale, aux environs de 1480. Le fond de la miniature est occupé par la masse de la construction. A l'opposé de la formule traditionnelle brabançonne, la façade est surmontée de deux tours massives et non d'une tour unique placée dans l'axe de la façade principale. A noter que les grandes cathédrales françaises étaient achevées quand débutèrent les travaux à l'église Sainte-Gudule. La nef centrale a sept travées. Le transept, le narthex et les escaliers primitifs sont en usage en 1471. La tour gothique sud atteint sa hauteur actuelle en 1451, la tour nord en 1480. Dès l'aube du XV^e siècle, la partie longeant ce dernier côté du sanctuaire porte le nom de sainte Gudule, tandis que le flan sud est appelé de saint Michel. Par la suite, le premier flan se dénommera **des tilleuls**, le deuxième, **des chênes**, allusions imagées aux espèces végétales plantées autrefois en ces lieux (6).

L'escalier menant au portail principal — datant de la période bourguignonne — fut remplacé en 1703, sous le gouvernement de l'Electeur de Bavière (architecte Jean Tant). Il sera remplacé en 1860 (architecte Coppens).

Le cimetière, fermé par une simple grille jusqu'au XVII^e siècle, se trouva clôturé par un mur en 1656, puis par une balustrade ouvragée en 1710. Cette nécropole, désaffectée en 1785, fut transférée le long de la chaussée de Louvain — à hauteur de la rue Charles Quint — et ensuite à Evere (1877).

Les tours de la cathédrale, à l'origine édifiées en pierres de Baeleghem (grès lédien), sont de style ogival rayonnant et flamboyant. Selon une hypothèse incontrôlable, les deux plates-formes du sommet devaient servir de double point d'appui à une audacieuse construction en hauteur, projet qui, d'évidence, ne se réalisa pas. Parmi les architectes qui travaillèrent à la construction des tours, figure au premier plan Jean van Ruysbroeck, surnommé « Maître de la maçonnerie de l'église Sainte-Gudule », en 1470. Selon l'historien Moke, il aurait été chargé de couronner les tours d'une flèche centrale. Jean van Ruysbroeck mourut no-nagénaire en 1485.



L'environnement moderne de la cathédrale a suscité et suscite encore bien des controverses.

Le portail principal, entre les deux tours, date également du XV^e siècle. Le porche sud est de 1475. Rappelons que le chevet du chœur romano-ogival fut commencé dès 1200 environ, que le chœur en style gothique primaire date de 1250-1280.

Chaque génération vint apporter sa contribution à la construction, à l'agrandissement ou à l'aménagement de la collégiale, ce qui explique les différents styles de l'édifice.

La chapelle du Saint-Sacrement est du XVI^e siècle (1534-1539), l'archiduc d'Autriche posa la première pierre de la chapelle, en style gothique tertiaire, de la Vierge de la Délivrance (1649-1653); la chapelle Maes, de style Renaissance, est de 1665; la chapelle de la Madeleine date de 1679.

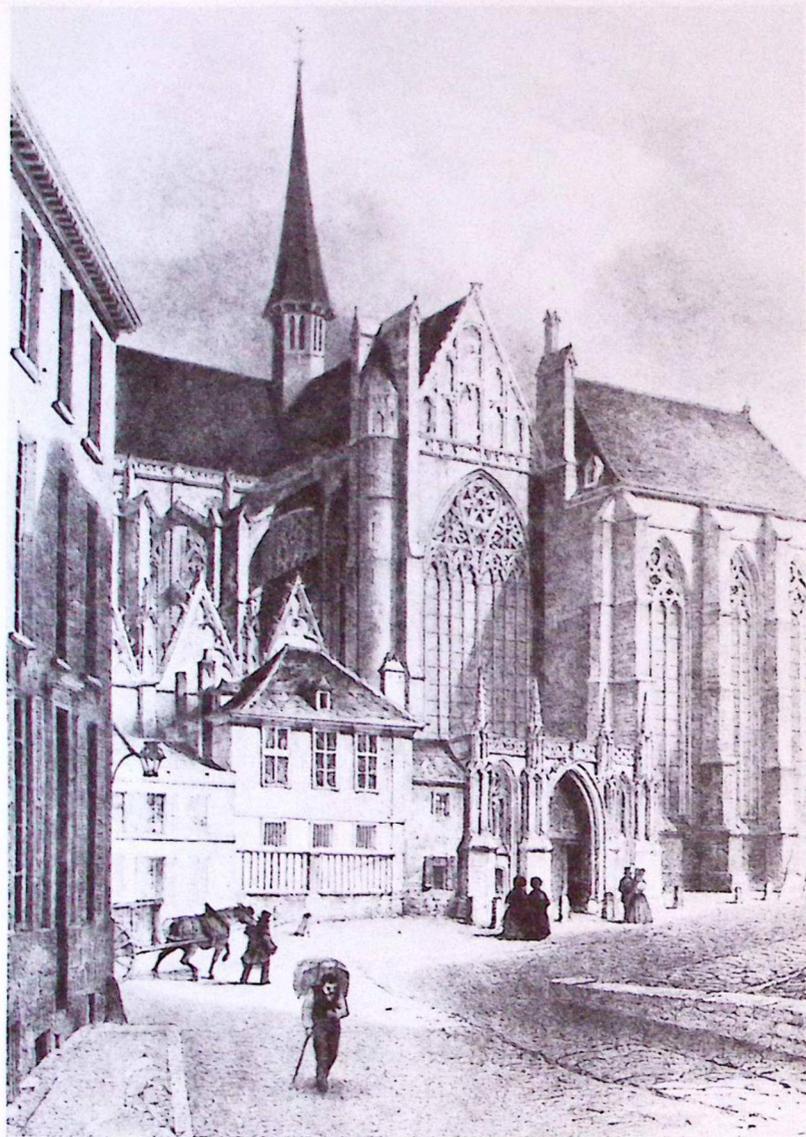
Dimensions de la cathédrale : 110 m × 50 m × 26,50 m. Hauteur des tours : 69 mètres.

Deux chapitres de la Toison d'Or se tinrent dans la collégiale : celui de 1435, par Philippe le Bon, et celui de 1516, par Charles Quint.

Le 5 juin 1565, dans l'après-midi, on

ramena dans la collégiale les dépouilles mortelles des comtes d'Egmont et de Hornes, décapités Grand-Place. Les familles des deux suppliciés vinrent reprendre les corps pour les inhumer. En 1579, les iconoclastes saccagèrent l'intérieur de l'église, en brisèrent le mobilier, s'emparèrent de la châsse de Sainte-Gudule : celle-ci disparut durant les troubles. Après la capitulation de Bruxelles (1585), l'église fut rendue au culte. Elle ne retrouva que partiellement sa somptuosité de l'époque de Charles Quint.

En 1789, c'est de l'antique collégiale que partit le signal du soulèvement contre les réformes de Joseph II. Trois ans plus tard, le 18 novembre 1792, au début de l'après-midi, le peuple s'y rassembla afin de désigner ses représentants provisoires. Nouveau pillage en 1793 suivi, en 1798, de la fermeture du temple sur l'ordre du gouvernement français. A cette époque, sur l'emplacement de l'édifice qui allait être abattu, on songea à construire un théâtre ou un cirque. Les événements politiques qui suivirent évitèrent ce désastre. Enfin, l'église restituée au



La cathédrale Saint-Michel d'après une lithographie du XIX^e siècle. Convenons que les abords du sanctuaire ont bien changé depuis cette époque pourtant pas très lointaine.

culte en 1800, le consul Bonaparte, de passage à Bruxelles, ordonna la restauration de la collégiale et lui fit un don de vingt mille francs.

C'est en cette même année 1800 que le gouvernement français installa sur la tour nord le sémaphore — ou télé-

graphe à signaux — inventé en 1794 par Chappe. L'installation du mât nécessita la suppression du petit clocheton surmonté d'une croix, qui som-
 mait la tour nord. Le télégraphe fonctionna au service du gouvernement jusqu'en 1815.

Durant la première moitié du siècle dernier, l'église-collégiale subit diverses restaurations, notamment sous la direction de l'architecte Suys.

Le 16 décembre 1943, R. Lemaire découvrit dans la chapelle du Saint-Sacrement, le caveau contenant les restes de l'archiduchesse Isabelle, de Charles de Lorraine et d'un fils — mort en bas-âge — de Maximilien de Bavière.

La dépouille de l'archiduc Albert avait vraisemblablement été enlevée par les Sans-culottes.

Le 1^{er} décembre 1945 eut lieu la reposition solennelle des ossements de l'archiduchesse.

L'AMENAGEMENT DES ABORDS DE LA CATHEDRALE

L'environnement de l'édifice n'était pas, autrefois, ce qu'il est aujourd'hui. Des demeures patriciennes se dressaient aux abords du parvis. Ces habitations appartenaient à diverses familles importantes de Bruxelles : les d'Evere, les Crupelant, les van Berghen. A l'ouest, l'hospice du Calvaire datait de 1429; celui des Douze Apôtres, de 1127. Au sud se détachaient la chapelle de Saint-Michel et la chapelle du Saint-Esprit ou des pauvres. A l'est, on montre encore l'emplacement de la maison du pléban et la maison décanale.

Après d'interminables discussions entre architectes, archéologues et esthètes, la commission intéressée s'arrêta à un compromis entre trois projets, réalisés sous forme de squares (7).

La proximité de l'aile moderne de la Banque Nationale — aux formes rigoureuses et expressives — suscite des mouvements d'opinion en sens divers, malgré l'évidente réussite de cette discrète conception architecturale. C'est que partout, en Europe, la population s'inquiète de l'avenir esthétique des grands monuments religieux. En France, notamment, les journaux citent les cas d'Amiens, de Rouen, de Bourges et, tout récemment, de la cathédrale de Reims, menacée, dans ses abords, par un projet de construction d'un bâtiment moderne.

La question se pose ainsi : convient-il de dégager la vue des grandes cathédrales ou, au contraire, faut-il resserrer les constructions existantes afin d'obli-

ger les passants de lever la tête — face à ces apparitions surnaturelles — comme cela se pratiquait au Moyen Age ?

Arrivé à Bruxelles, Théophile Gautier écrivait : « ...Après avoir traversé une infinité de rues bordées de maisons avec des toits en escaliers, nous débouchâmes tout d'un coup sur la place de l'Hôtel de Ville; c'est la plus vive surprise que j'ai éprouvée de tout mon voyage. Il me semble que j'entrais dans une autre époque et que le fantôme du Moyen Age se dressait subitement devant moi; je croyais que de pareils effets n'existaient pas plus qu'au diorama et dans les gravures anglaises ». Faut-il intégrer une architecture moderne et utiliser des matériaux contemporains à l'ombre du gothique ? Doit-on créer le vide autour des édifices prestigieux, les installer sur une sorte de piédestal au cœur de places désertiques ? Ou plutôt tenter de conserver, et parfois de reconstituer, autour des cathédrales, le réseau de rues et l'entassement des édifices comme c'était le cas au Moyen Age ? Quelles que soient nos opinions, convenons qu'il est délicat de trancher catégoriquement des questions aussi complexes. Les archéologues sensibilisés par les témoins du passé jugent qu'il faut éviter à tout prix les pastiches qui font taches dans les vieilles cités historiques.

D'une manière générale, comment refuser notre accord à tout cet immense effort consenti pour sauver, dans les meilleures conditions possibles, un environnement humain transmis par la tradition séculaire.

LES RESTAURATIONS RECENTES DE LA CATHEDRALE SAINT-MICHEL

La pierre de Gobertange, utilisée en 1850, résista mal aux intempéries et aux sulfatations provoquées par les gaz de combustion. Jean Rombaux, architecte principal de la Ville de Bruxelles, choisit plutôt une roche jaune de Massanges (Yonne), la seule s'harmonisant parfaitement avec l'ancienne pierre (calcaire lédien) provenant de Baeleghem. Le matériau nouveau se prête particulièrement bien à la morsure du ciseau. Au cours des longs travaux de restauration, on suivit non

des méthodes modernes mais d'anciennes techniques des tailleurs de pierres, techniques soigneusement relevées dans de vieux documents. Les sculpteurs travaillèrent au pied des tours. Les sculptures et les gargouilles de la tour nord — la plus ancienne, elle date de 1450 — étaient particulièrement délabrées au moment où on les examina en détail (1955). Une deuxième série de travaux s'attaqua à la tour sud. Les différentes sculptures ne furent pas reconstituées dans leur aspect primitif exact mais on leur donna un style moderne sans heurter leur allure médiévale (7).

Afin de localiser un éventuel incendie, les restaurateurs installèrent, à certains niveaux, de solides portes blindées. La terrasse sud, dont la remise en état nécessita l'emploi de 650 m³ de pierres, fut aménagée en béton armé. Le visiteur y accède par un escalier de quatre cents marches.

Tandis que la pierre malade et lépreuse était devenue noirâtre au cours des années, les lourdes solives en bois de chêne avaient résisté aux morsures des siècles.

L'INTERIEUR DE LA CATHEDRALE

Il ne s'agit pas de dresser ici un inventaire détaillé des œuvres d'art exposées sous les voûtes de la cathédrale. D'excellentes études et de bonnes synthèses ont paru à ce sujet (8). Cependant, il nous paraît essentiel d'attirer l'attention des visiteurs pressés sur certaines pièces de mobilier de haute qualité, exposées en permanence. Parmi elles, figurent, en priorité, les verrières du XVI^e siècle, superbes vitraux dans la caresse de leurs lignes apaisées, filtrant somptueusement la lumière de la cathédrale. Recueillons les noms illustres qui y figurent, éparpillés sur les grandes verrières, et qui rendent compte, non seulement de l'histoire de la Belgique et de l'Europe, mais du mouvement d'un passé spirituel plein d'espérance. Dans une résonance grave et profonde, les âmes des donateurs sont représentées repliées sur elles-mêmes et trouvent dans leur croyance une indispensable consolation à leur épopée terrestre.

Chœur : cinq fastueux vitraux (1522-1525), placés dans le haut du chevet,

au-dessus du maître-autel, dont trois du verrier de la Cour : le louvaniste Nicolas Rombouts, mort en 1531.

Au centre : Notre-Dame avec Maximilien d'Autriche et Marie de Bourgogne.

A gauche : Saint Michel avec Philippe le Beau et Jeanne de Castille.

A droite : Sainte Gudule avec Charles Quint et son frère Ferdinand.

De Jean Ofhuys († 1533) (?) : sainte Marguerite avec le roi d'Espagne Philippe III et son épouse Marguerite d'Autriche, sœur de l'archiduc Albert. De Nicolas Mertens († 1627) (?) : sainte Marguerite accompagnant Philibert de Savoie et Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint.

Derrière le maître-autel, le **mausolée des ducs de Brabant** (1610), de Robert Colyns de Nole, anversois, mort en 1636. Le lion de cuivre doré au feu, d'un poids de trois mille kilogrammes, a été exécuté par Gaspard de Turckstein, d'après les dessins de Jean de Montfort, statuaire et graveur réputé, maître général des monnaies sous le règne de l'infante Isabelle. Le lion tient un écusson aux armes du Brabant.

Le **mausolée de l'archiduc Ernest d'Autriche** — gouverneur général des Pays-Bas de 1594 à 1595 — est un superbe monument en pierre de touche et albâtre, exécuté par Robert Colyns de Nole (1603), selon le dessin de Josse de Beckberger.

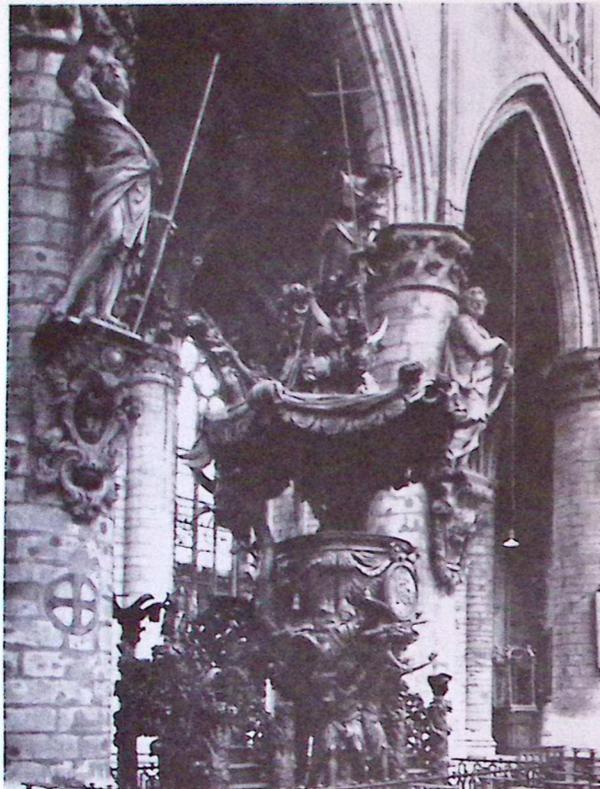
Six tapisseries de haute lisse, de fabrication bruxelloise (1770-1785), sorties des ateliers van der Borgh. Elles représentent divers épisodes du miracle des hosties.

Chapelle du Saint-Sacrement : ses somptueux vitraux de style Renaissance, de Jean Haeck († 1562). Ils figurent la légende eucharistique et les portraits des donateurs accompagnés de leurs saints patrons.

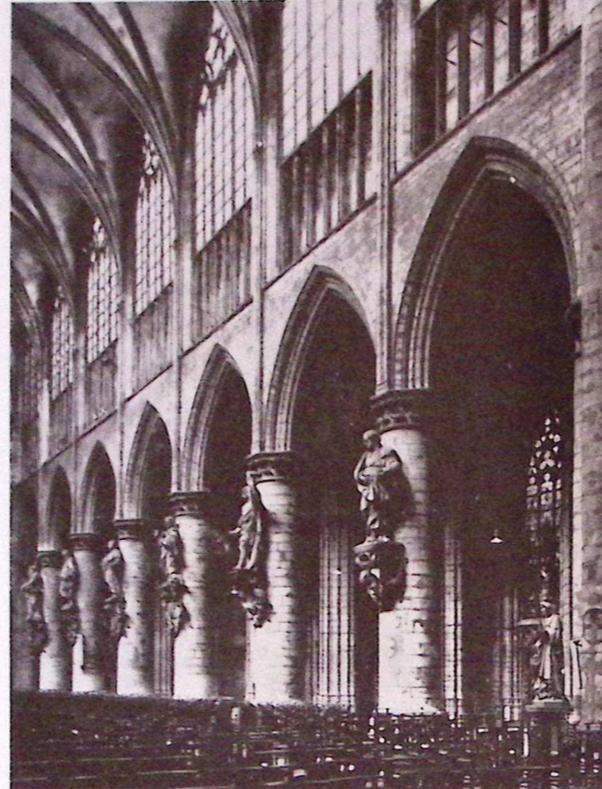
Premier vitrail : Ferdinand I^{er} et sa femme Anne de Pologne. Carton d'un auteur inconnu (1547).

Deuxième vitrail : François I^{er}, roi de France, et son épouse Eléonore d'Autriche, sœur de Charles Quint. Carton de Bernard van Orley (1547).

Troisième vitrail : Louis II, roi de Hongrie et sa femme Marie, sœur de Charles Quint. Esquisse de Bernard van Orley, carton de Michel Coxcie (1547).



Cathédrale Saint-Michel : la chaire de vérité (1699) chef-d'œuvre dû au ciseau de l'Anversois Henri-François Verbruggen.



De robustes statues d'allure rubénienne et représentant les douze apôtres sont adossées aux colonnes de la nef centrale de la cathédrale. Elles ont été exécutées par des artistes au talent éprouvé tels que Luc Fayd'herbe, Jérôme Duquesnoy fils et Corneille Van Mildert.

Quatrième vitrail : Jean II de Portugal et son épouse Catherine d'Aragon, sœur de Charles Quint. Esquisse de Bernard van Orley (1542), d'après les cartons de Michel Coxcie.

Tous ces vitraux, endommagés durant les troubles calvinistes, furent restaurés à diverses reprises.

Chapelle de la Madeleine, dite chapelle Maes : construite en 1665 pour Jean-Baptiste Maes, seigneur de Steenkerque, et des membres de sa famille, par Van Heil, père. La chapelle est fermée par une grille Louis XV (1770), acquise par l'église en 1804. Elle provient du Comité de liquidation de l'abbaye de la Cambre.

Le retable de la Passion : en albâtre, de style Renaissance (1538), originaire de l'abbaye de la Cambre. Attribution

à Jean Mone († vers 1551), sculpteur originaire de Metz, qui travailla d'abord à Malines puis à Bruges (1520). Premier statuaire renaissant des Pays-Bas. Exécuta des monuments funéraires remarquables (d'Antoine de Lalaing, à Hoogstraaten; de Jean Carondolet, à Bruges; de Charles de Lalaing, à Douai; de Guillaume de Croy, à Enghien).

Le buste de la Vierge tenant l'Enfant : XVI^e siècle, attribué à Conrad Meyt. Legs de l'archiduchesse Isabelle.

Transept nord : deux somptueuses verrières, attribuées à Jean Haeck, d'après les cartons de van Orley (1537). Portraits dans un cadre d'architecture italienne du XV^e siècle (arc de triomphe). Présence d'éléments baroques (guirlandes). Représentation de Charles Quint et d'Isabelle de Portugal, son épouse,

accompagnés de leurs patrons respectifs. Derrière l'empereur, Charlemagne tenant le globe impérial et l'épée; derrière l'impératrice, sainte Elisabeth de Hongrie. Ils s'agenouillent devant le reliquaire du Saint-Sacrement de Miracle.

Transept sud : vitrail de Jean Haeck (?), cartons de Bernard van Orley (1538). Louis II de Hongrie et son épouse Marie s'agenouillent devant la Sainte-Trinité. Leurs patrons représentés : le roi saint Louis et Notre-Dame.

Le vitrail est dédié par Marie de Hongrie à son époux, tombé à l'âge de vingt ans en combattant les Turcs. Alphonse Wauters déclare que sur les différents vitraux « la couleur s'y distribue de manière à en augmenter encore l'effet magique. Tout l'effort est

concentré dans la partie centrale; là, les plus vives nuances, où l'or domine, sont prodiguées pour rehausser l'éclat de la scène principale ».

Gérard de Nerval (1806-1855) — dans son livre des « Souvenirs d'Allemagne » — déclarait que « ...ces magnifiques vitraux de la Renaissance vous font rêver en plein Brabant de l'horizon bleu de l'Italie, traversé de figures divines ».

Triptyque : la Crucifixion, le Portement de Croix et la Descente de Croix, par Michel Coxcie (1589). Revers : la Flagellation et le Couronnement d'Épines. **Nef principale :** les piliers portent les statues — en style baroque — des douze apôtres, dont les contours se fondent en douceur.

Ces œuvres, dont les plus belles figurent saint Simon et saint Jacques le Majeur, par Luc Fayd'herbe (1617-1697), ont été offertes par des donateurs ou des membres du Chapitre.

A partir du collatéral gauche : on reconnaît saint Pierre, par Jean Van Mildert († 1638), d'Anvers; saint André, par Luc Fayd'herbe; saint Jean, par Tobias (1645); saint Jacques le Mineur, par Jérôme Duquesnoy, fils (1602-1654); saint Simon, par Luc Fayd'herbe.

Collatéral droit : saint Mathias ou saint Thadée, par Jérôme Duquesnoy, fils; saint Matthieu, par Tobias; saint Philippe, par Corneille Van Mildert (reçu maître en 1633-1634); saint Thomas, par Jérôme Duquesnoy fils; saint Jacques le Majeur, par Luc Fayd'herbe; saint Paul, par Jérôme Duquesnoy, fils.

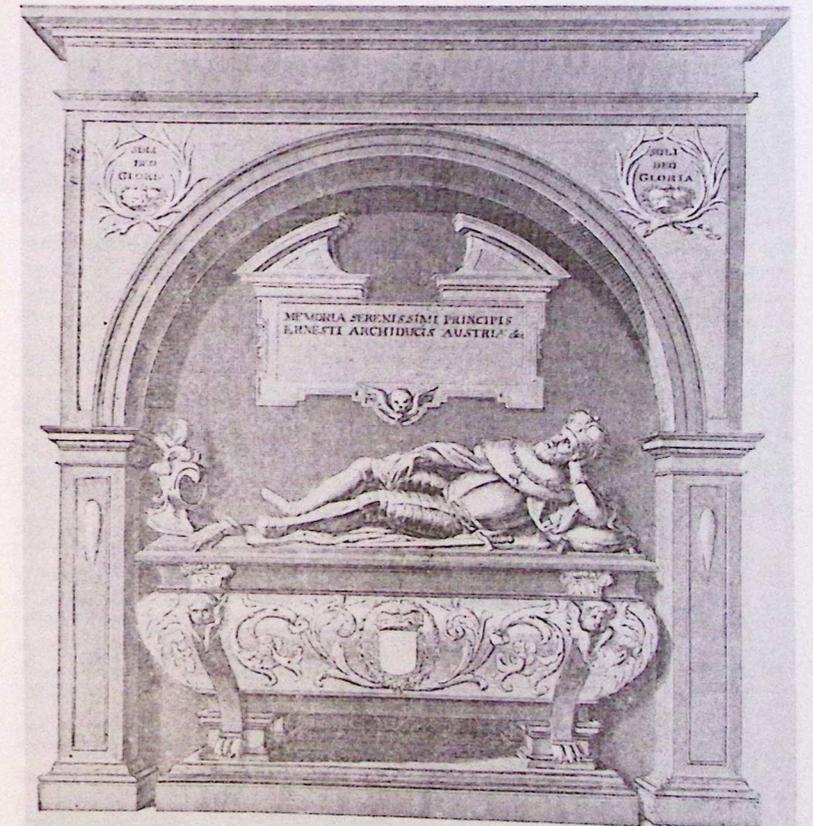
La chaire de vérité, placée dans la nef, du côté de l'Épître, est un des principaux ornements de la cathédrale. Chef-d'œuvre de sculpture sur bois, elle est née du ciseau de l'Anversois Henri Verbruggen (1655-1724), qui l'exécuta en 1699 pour l'église des jésuites, à Saint-Michel de Louvain. Elle fut donnée à la collégiale en 1776, par l'impératrice Marie-Thérèse, après la suppression de la Compagnie de Jésus, en remplacement d'une chaire en cuivre, emportée en Hollande par les calvinistes.

Cette œuvre féérique, d'une sensibilité merveilleuse et amère, n'a pas cessé de susciter l'admiration des connaisseurs. Pour Victor Hugo, « c'est la

création tout entière, c'est toute la philosophie, c'est toute la poésie figurée par un arbre énorme qui porte dans ses rameaux une chaire, dans ses feuillages tout un monde d'oiseaux et d'animaux, à sa base, Adam et Eve... ». Adam et Eve, figurés au naturel, d'une perfection plastique remarquable, admirables d'expression, pleins d'effroi et vulnérables, sont chassés du paradis par un ange au glaive de feu. La mort, châtiement du péché, les poursuit. La Vierge, tenant une croix et portée par des anges, trône sur le croissant mystique. La promesse de Rédemption est symbolisée par Notre-Dame écrasant la tête du serpent. Elle regarde l'Enfant. Les deux escaliers, contournant le bas de la chaire, sont décorés d'arbus-

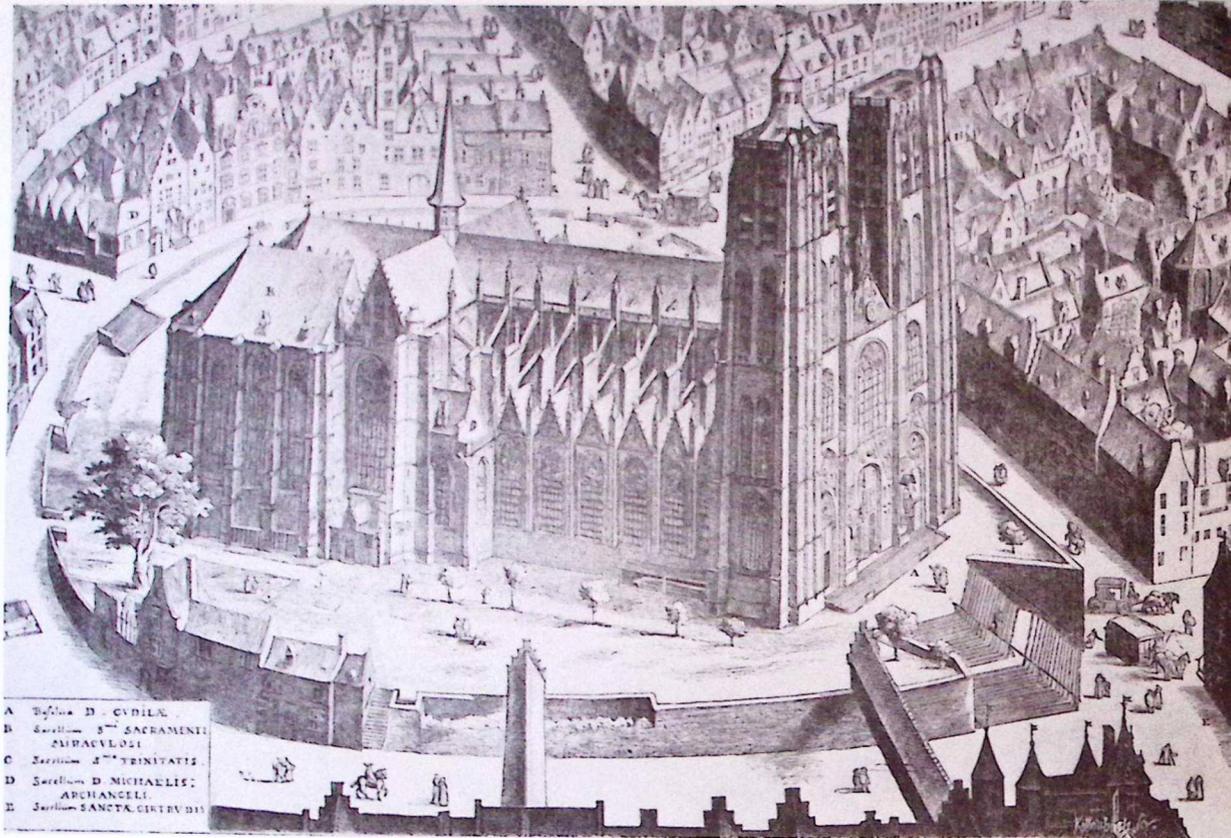
tes portant divers animaux : un écu-reuil, un aigle, un renard, un paon, un perroquet; un coq symbolise la vigilance, un singe, la gourmandise. Le figuier, arbre de la science du bien et du mal, qui entoure la concavité du globe, suggère la première faute. Ces compléments de 1708 sont de J.-B. van der Haegen (reçu maître en 1715 et mort vers 1740). En 1777, le sculpteur Ch. G. van der Haegen apporta divers remaniements à la chaire de vérité : on lui attribue les oiseaux placés sur les rampes d'escalier conduisant à la tribune. Une légende populaire en avait imputé la paternité à Verbruggen lui-même, qui aurait ainsi voulu stigmatiser les défauts de sa peu commode épouse.

Cathédrale Saint-Michel : le mausolée de l'archiduc Ernest d'Autriche (d'après le Théâtre Sacré du Brabant).



Un nouveau Carillon à la Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles

par Yves BOYEN



La cathédrale Saint-Michel au XVII^e siècle (d'après Bruxelles Septenaria de Puteanus).

Champ d'investigations pour l'historien, de recherches pour l'archéologue, d'inspiration pour l'artiste, de mythes et de rêves pour le mystique, la cathédrale Saint-Michel de Bruxelles exerce sur le visiteur une influence émotive évidente, d'essence incantatoire.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

- (1) Marcel Vanhamme, *Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale*, Edition Mercurius, Anvers-Bruxelles (Bruxelles, Mont des Arts 15 - Le Monde du Livre), 460 pages, 17 x 25 cm, 135 croquis, plans et illustrations dont 21 en couleurs, 600 F.
- (2) *Brabantsche Yeesten*, de Jan van Boendael, poète brabançon, établi à Anvers dès 1312 où il devint clerc d'échevinage. Sa geste brabançonne — chronique rimée des ducs de Brabant, en 16.318 vers — a été composée entre 1310 et la date de sa mort.
- (3) Plac. F. Lefevre, *La Collégiale des Saints-Michel-et-Gudule, à Bruxelles*. Son histoire, son architecture, son mobilier, ses trésors, Ed. Wellens et W. Godenne, Bruxelles, 1948.

(4) Borchgrave d'Altena (comte J. de), *Saint Michel, notes iconographiques*, revue « Brabant », n° 12, décembre 1963.

(5) Voir P. Podewyn, *Etude critique de la Vita Gudulae*, in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. II (1923), p. 622-629.

(6) Marcel Vanhamme, *Bruxelles jadis, la ville et les événements tels que les artistes les ont vus*, Edition Mercurius, Anvers-Bruxelles, 375 pages, 17 x 25 cm, 200 illustrations en noir et blanc et en couleur, 1.100 F.

(7) Pierre Giraud, *La restauration de la Tour Sud de la cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles*, revue « Brabant », n° 12, décembre 1963.

Marcel Van Goethem, *Le problème des abords de Sainte-Gudule*, revue « Rythme », n° 15, juin 1953. « Le projet Knauer prévoyait le maintien de la rue Sainte-Gudule et la construction de blocs d'immeubles en bordure de celle-ci. » « Le projet Lacoste cherchait à recréer autour de Sainte-Gudule une atmosphère médiévale; il expropriait la Banque pour la reconstruire dans le complexe de la Cité administrative; il supprimait la rue Sainte-Gudule. » « Le projet Ghebert remplaçait cette rue par un square flanqué aux extrémités de deux immeubles ayant leurs entrées dans les rues de la Collégiale et du Marquis. »

(8) Van Tongerlo (Abbé), *Guide de la cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles*, 1952. Jacques Mignon, *La Cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles*, Ed. Fédération Touristique du Brabant.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

1. Butkens (Christophe), *Trophées tant sacrés que profanes du duché de Brabant*, 1641.
2. Sanderus (Antoine), *Chorographia sacra Brabantiae*, 1659-1660.
3. Christijn (Jean-Baptiste), *Les Délices des Pays-Bas*, 1697.
4. Rombaut (Josse-Ange), *Bruxelles illustré*, 2 vol., 1777.
5. Brunelle (Pierre-Joseph), *Histoire de l'église collégiale et paroissiale des SS. Michel-et-Gudule, à Bruxelles*, 1820.
6. De Bruyn (abbé H.), *Histoire de l'église de Sainte-Gudule et du Très-Saint Sacrement de Miracle, à Bruxelles*, 1870.
7. Velge (Henri), *La collégiale des SS. Michel-et-Gudule*, 1926.
8. Brigode (Simon), *Les fouilles de la collégiale Sainte-Gudule à Bruxelles. Découverte de l'avant-corps occidental de l'époque romane*, 1939 (Annales de la Soc. Roy. d'Arch. de Br., 1938, t. XLII, pp. 185-215).
9. Bonenfant (Paul), *La charte de fondation du chapitre de Sainte-Gudule, à Bruxelles*, 1950 (Bulletin de la Commission Royale d'Histoire, t. CXV).

B IEN qu'elle ne soit pas encore terminée, il ne nous semble pas téméraire d'affirmer, dès à présent, que l'année 1975 aura été tant sur le plan humain et spirituel que dans les domaines artistiques et culturels une année faste. N'a-t-elle pas, en effet, été décrétée année mondiale de la femme où se trouve directement concerné le sexe dit faible, qui ne l'oublions pas, représente, du seul point de vue numérique, plus de la moitié de la population du globe; pour les chrétiens, en général, et pour les catholiques en particulier, n'est-elle pas une année sainte placée sous le signe de la réconciliation pendant qu'à l'échelon européen, elle était déclarée à l'initiative du Conseil de l'Europe et sous le slogan « Un avenir pour notre passé » : Année du Patrimoine architectural. Cette campagne européenne a pour buts fondamentaux de susciter d'abord la fierté et l'intérêt des peuples européens à l'égard de leur patrimoine architectural, de garantir ensuite que les mesures nécessaires seront prises en vue d'assurer la conservation et l'intégration dans le cadre de vie actuel

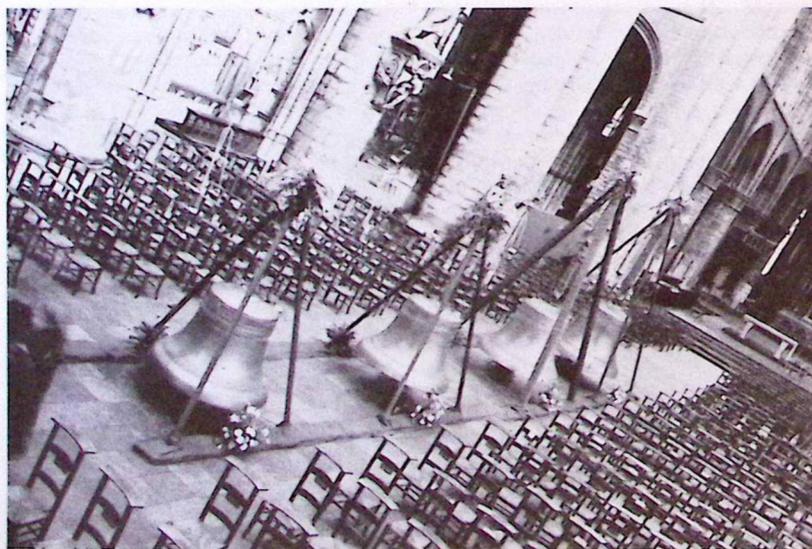
de ces prestigieux monuments civils et religieux légués par nos ancêtres. Comme il se devait pour un pays qui abrite dans ses murs la capitale virtuelle de l'Europe, la Belgique s'est d'emblée associée intimement à cette campagne supranationale tout en concentrant plus particulièrement ses efforts sur les hôtels de ville ainsi que sur les cathédrales, collégiales, basiliques et églises particulièrement remarquables de notre pays. Initiative heureuse et judicieuse car le choix de ce thème restreint, outre qu'il cristallisa l'attention du public sur des catégories bien définies de monuments, a facilité dans une large mesure la mise en œuvre d'un programme cohérent de conservation et d'animation culturelle et artistique. Initiative heureuse et judicieuse aussi car les cathédrales et hôtels de ville sont les vivants témoins de notre civilisation occidentale forgée patiemment au fil des siècles et symbolisent cette primauté constante des valeurs spirituelles et cet attachement indéfectible à nos libertés communales qui ont profondément marqué chaque chapitre de notre histoire nationale.

Il va de soi qu'à l'heure présente, il est prématuré de vouloir dresser le bilan même provisoire de cette vaste campagne ayant pour thème nos églises et maisons de ville. Qu'il nous soit permis toutefois de mettre l'accent sur l'animation exceptionnelle — concerts, expositions, récitals, visites guidées, représentations théâtrales, spectacles audio-visuels, illuminations, etc... — qui a déjà présidé au cours des huit premiers mois de cette année à cette importante campagne de sauvegarde et de mise en valeur de nos monuments civils et religieux. Il n'entre pas dans nos intentions de récapituler dans ces colonnes toutes les activités culturelles, artistiques, didactiques ou de promotion touristique qui se sont déroulées et qui se déroulent encore dans le cadre de cette « Opération Cathédrales et Hôtels de Ville ». Qu'il nous soit simplement permis, à l'aide de quelques exemples pris un peu au hasard, d'illustrer le dynamisme qui l'anime non seulement à Bruxelles mais jusqu'aux confins de notre province. C'est ainsi qu'en la maison de ville de Léau se déroule présentement (clô-



Ci-dessus : Fabiola, Maria, Michaël et Gudula, les quatre premières cloches du nouveau carillon lors de leur arrivée sur le parvis de la cathédrale Saint-Michel.

Ci-dessous : ces mêmes cloches qui avaient été fondues à Asten (Pays-Bas) furent exposées pendant quelques jours dans la grande nef de la cathédrale avant d'être hissées dans la tour sud.

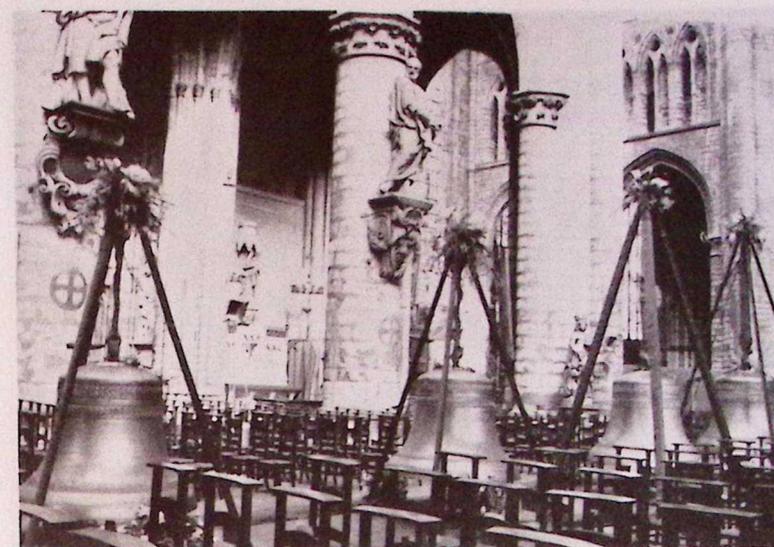


ture : le 30 septembre 1975) une exposition consacrée à l'hôtel de ville de Léau au fil des siècles et qui est accessible tous les week-ends. De même des visites guidées de l'hôtel de ville de Wavre sont organisées, sur demande, tous les samedis et dimanches

jusqu'au 28 septembre prochain. A Louvain ont lieu tous les dimanches, jusqu'à la fin octobre 1975, des visites guidées et gratuites de l'hôtel de ville et des principales églises de la cité universitaire, tandis qu'à l'hôtel de ville de Bruxelles, les Cabinets du Bourgmestre et des Echevins ont fait l'objet, jusqu'au 31 août dernier, de visites guidées spéciales. Et nous pourrions encore citer le spectacle en multivision, aussi merveilleux qu'insolite, organisé par la Diathèque de Belgique, sur un scénario original de Georges Renoy, et qui fut projeté en la Salle des Milices de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, tous les jours jusqu'au 15 septembre dernier, un autre montage audiovisuel non moins remarquable « Les Fastes d'une Cathédrale » présenté, en la Cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles jusqu'au 30 septembre prochain, ou encore, se tenant sous les voûtes ogivales de cette même cathédrale, la très belle exposition centrée sur les œuvres d'art et les documents historiques de la cathédrale qui restera ouverte au public jusqu'au 15 octobre 1975.

Arrêtant ici cette énumération qui, si nous la voulions complète, occuperait encore plusieurs colonnes de notre revue, force nous est de reconnaître qu'en dépit d'un impact certain dans les domaines touristiques et culturels, la majorité des manifestations précitées n'auront, sans préjuger d'éventuels prolongements notamment sur le plan de l'éveil des consciences et de la sensibilisation des foules, qu'une portée éphémère en fonction même de leur caractère temporaire. Il en va cependant tout autrement de certaines réalisations, tels les spectacles audiovisuels qu'il est question de reprendre dans les années à venir, telles les illuminations de monuments dont l'appareillage électrique pourra, à coup sûr, encore servir ultérieurement, telle encore l'installation dans la tour sud de la Cathédrale Saint-Michel d'un carillon de 49 cloches, l'un des plus beaux, des plus complets et des plus perfectionnés de Belgique.

A vrai dire, l'idée de doter d'un carillon l'église principale de Bruxelles-capitale n'a pas germé à l'annonce de l'année des Cathédrales et Hôtels de Ville. Elle avait déjà pris corps en 1966-1967 mais n'avait, à l'époque, soulevé qu'un



Fabiola, Maria, Michaël et Gudula furent consacrées, en août 1967, par Mgr. Boone, doyen de la cathédrale, et inaugurées le 3 octobre de la même année au cours d'un concert donné par la Musique des Guides et la Chorale de Jeunes de la cathédrale.

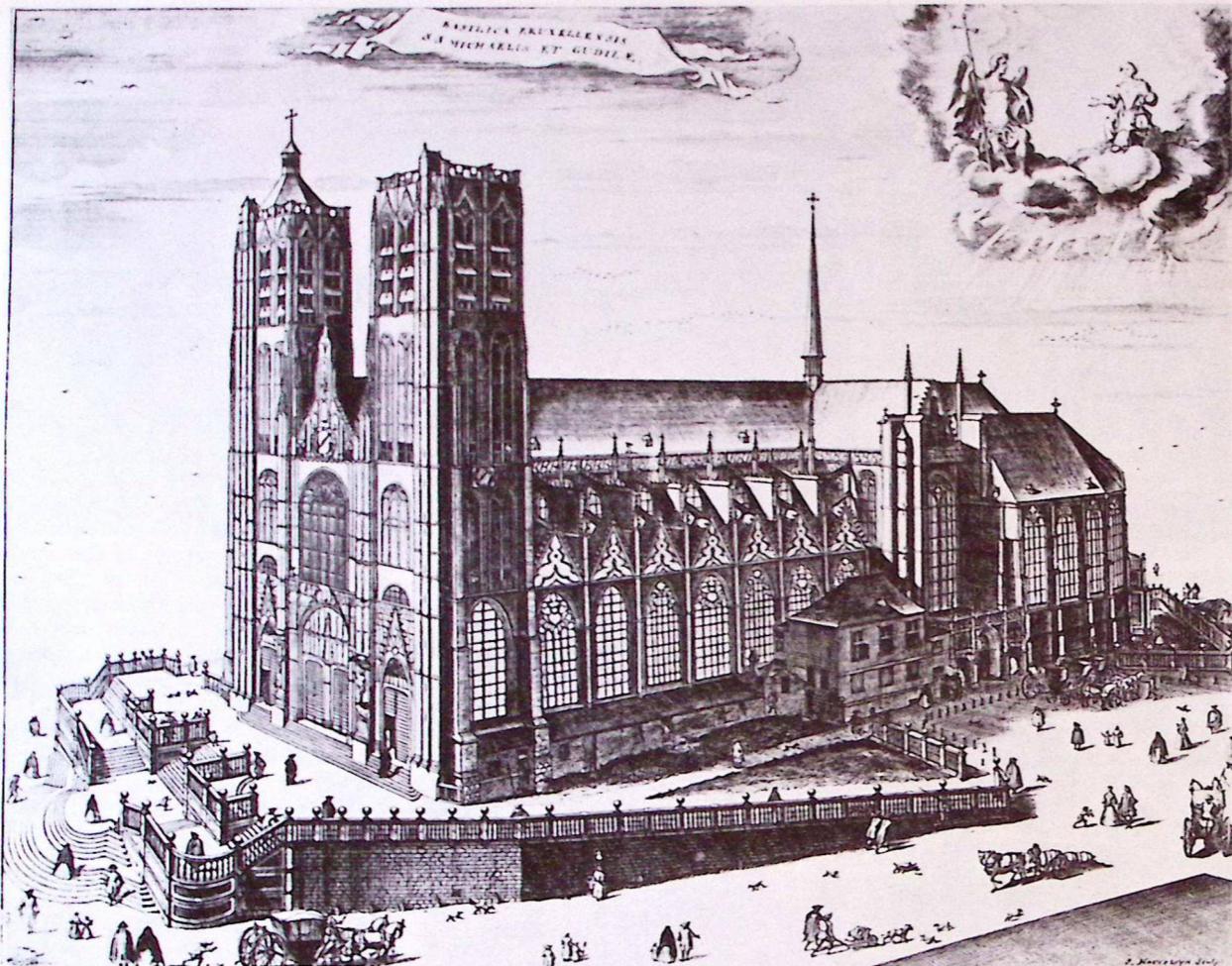
intérêt mitigé, son incidence touristique ne semblant pas suffisamment affirmée aux yeux des instances responsables qui n'en reconnaissaient pas moins l'évident aspect culturel de cette initiative. Mais ce n'est vraiment qu'à la veille de l'année des cathédrales que le projet a vraiment pris tournure et que les premiers jalons sérieux furent

posés en vue de l'installation d'un carillon dans la cathédrale et de son inauguration dans le courant de 1975. L'impulsion définitive était désormais donnée. Grâce d'abord au dynamisme et à l'esprit d'entreprise du Conseil de Fabrique de la Cathédrale Saint-Michel et au travail inlassable de Monseigneur Bernard Vanden Berghe, et de l'abbé

D. Van Tongerlo, respectivement doyen et vicaire de la cathédrale, qui furent deux des chevilles ouvrières de la promotion du carillon, grâce ensuite à la caution et au soutien financier de l'Etat agissant par le canal du Ministère des Communications et du Commissariat Général au Tourisme, de la Province de Brabant œuvrant par l'entremise de notre Fédération touristique et enfin de la ville de Bruxelles épaulée par l'Office de Tourisme et d'Information de Bruxelles-capitale (T.I.B.), l'ex-collégiale des Saints-Michel-et-Gudule allait enfin être dotée d'un nouveau carillon digne de la première église du pays. D'un nouveau, disons-nous, car en 1535, la tour sud du sanctuaire abritait déjà un carillon, remplacé lui-même, en 1762, par un autre composé de trente cloches. Puis vint la Révolution française avec les séquelles et les pillages que l'on connaît. La cathédrale ne fut pas épargnée et, en 1793, les Français ordonnaient l'enlèvement des cloches qui furent détruites pour permettre de récupérer la fonte. Le carillon de Saint-Michel ne devait plus être remplacé jusqu'à nos jours.

Au lendemain de la seconde conflagration mondiale, seule la cloche de volée « Géry » avec le bourdon « Salvator » (7.000 kg), était encore là pour témoigner du prestigieux passé de la cathédrale. Encore fallut-il refondre, en 1958, cette cloche provenant de l'église disparue dédiée à saint Géry. L'impulsion était cependant donnée et, en 1966, quatre nouvelles cloches baptisées « Fabiola », « Maria », « Michaël » et « Gudula », ces trois dernières remplaçant des cloches historiques, enlevées par les Allemands en 1943, furent fondues dans les ateliers d'une firme hollandaise, de réputation mondiale, la « Koninklijke Eijsbouts B.V. » dont le siège est établi à Asten, à quelque 28 km d'Eindhoven. C'est cette même fonderie qui se chargea d'agencer ces quatre grosses cloches dans une charpente métallique étudiée pour permettre ultérieurement le placement des cloches plus petites et cela sans frais supplémentaires. Le 3 octobre 1967, à l'occasion d'un concert spirituel, ces cloches étaient hissées définitivement dans la tour sud de la cathédrale.

Le décor était ainsi planté. Mais le plus dur restait à accomplir : réunir les



La cathédrale Saint-Michel au début du XVIII^e siècle (gravure de Harrewyn, extraite de : Sanderus, Chorographia Sacra Brabantiae, tome III, 1727).

fonds nécessaires à la fonte et au placement des 44 autres cloches appelées à constituer, avec les cinq existantes, le carillon complet. L'approche de l'Année des Cathédrales et Hôtels de Ville, l'enthousiasme et la persévérance des promoteurs et le concours financier de l'Etat, de la province de Brabant et de la ville de Bruxelles firent le reste à telle enseigne que le 22 août dernier, les 44 nouvelles cloches, fondues comme les précédentes chez Eijsbouts B.V., étaient arrivées à pied d'œuvre et étaient exposées pendant une dizaine de jours dans la cathédrale avant de

rejoindre dans la tour sud leurs compagnes plus anciennes. Pour la petite histoire, signalons que les princes de Belgique, Philippe, Astrid et Laurent, parrains de trois des cloches de volée, ont tenu à assister personnellement à la coulée de leurs cloches, d'un poids respectif de 905, 640 et 450 kilos, coulée qui eut lieu le 27 juin dernier, dans l'usine spécialisée d'Asten. Avant de présenter, en primeur, à nos lecteurs, la composition du nouveau carillon de la cathédrale avec la liste des personnalités dont les cloches porteront le prénom, signalons que

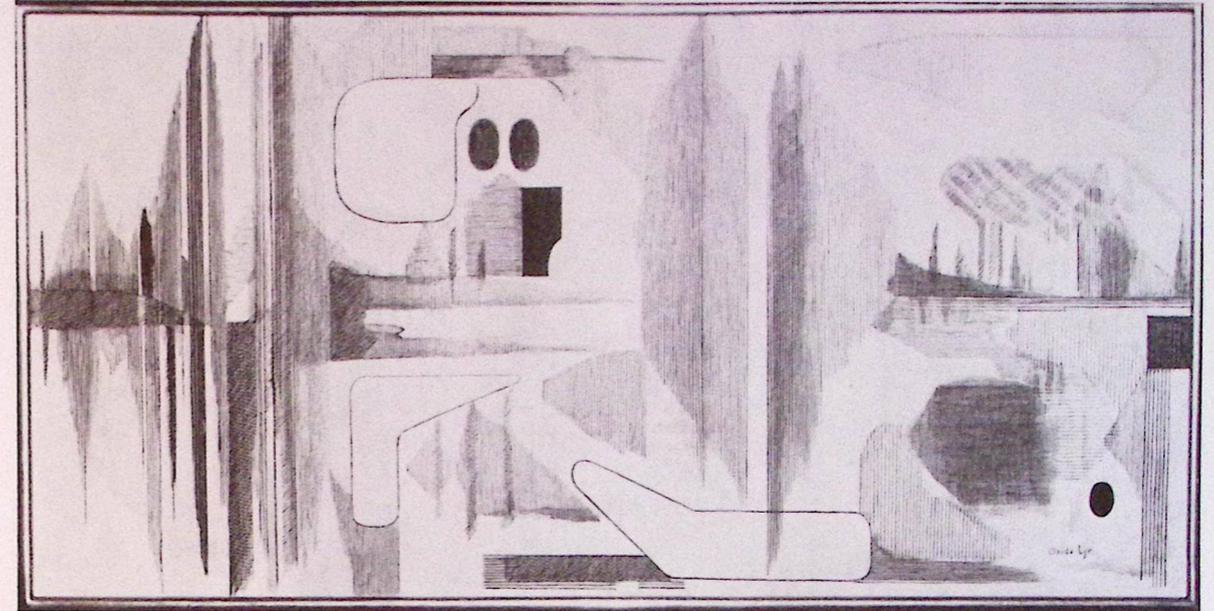
l'inauguration officielle du nouveau carillon de la Cathédrale Saint-Michel a été fixée au lundi 29 septembre 1975, (fête de saint Michel, patron de la ville de Bruxelles et de la cathédrale) à 20 h 30, en présence de la princesse Paola et des princes Philippe, Astrid et Laurent. Au cours de cette même soirée aura lieu le concert de clôture du Festival International de Bruxelles 1975, concert qui sera donné par la Musique des Guides placée sous la direction du Commandant Ducène. Un double événement à ne pas manquer.

COMPOSITION DU CARILLON

1. si bémol, 1.743 mm, 3.300 kg, FABIOLA (cloche de volée);
2. do, 1.549 mm, 2.200 kg, MARIA (cloche de volée);
3. ré, 1.376 mm, 1.535 kg, MICHAEL (cloche de volée);
4. mi bémol, 1.297 mm, 1.285 kg, GUDULA;
5. mi, 1.223 mm, 1.075 kg, GERY (cloche de volée);
6. fa, 1.154 mm, 905 kg, PHILIPPE (cloche de volée);
7. fa dièze, 1.089 mm, 760 kg, LEO-JOSEPHUS Suenens, Cardinal;
8. sol, 1.028 mm, 640 kg, ASTRID (cloche de volée);
9. sol dièze, 970 mm, 536 kg, JOZEF Chabert, Ministre des Communications;
10. la, 916 mm, 450 kg, LAURENT (cloche de volée);
11. si bémol, 864 mm, 376 kg, MARGUERITE De Riemaecker, Ministre d'Etat et Echevin des Cultes de Bruxelles;
12. si, 816 mm, 320 kg, JEAN Chevalier de Néeff, Gouverneur de la Province de Brabant;
13. do, 770 mm, 268 kg, LUCIEN Cooremans, Bourgmestre de Bruxelles;
14. do dièze, 734 mm, 226 kg, FILIP Van Bever, Député permanent, Président de la F.T.P.B.;
15. ré, 693 mm, 192 kg, EMILE Courtoy, Député permanent, département cultes;
16. mi bémol, 653 mm, 166 kg, ALBERT Swartebroekx, Greffier de la Province de Brabant;
17. mi, 633 mm, 145 kg, CHARLES Hanin, ancien Ministre, Président de la Commission Royale des Monuments et des Sites;
18. fa, 601 mm, 128 kg, GASTON Huynen, Vicaire général à Bruxelles;
19. fa dièze, 570 mm, 112 kg, BERNARD Vanden Berghe, Doyen de la Cathédrale Saint-Michel;
20. sol, 542 mm, 98 kg, ARTHUR et ALEXIS Haulot, Commissaire général au Tourisme et fils;
21. sol dièze, 516 mm, 86 kg, JEAN-PIERRE Poupko, Président de la Commission Française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles;
22. la, 493 mm, 76 kg, HUGO Weckx, Président de la Commission Néerlandaise de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles;
23. si bémol, 472 mm, 68 kg, PIERRE Van Halteren, Echevin du Tourisme de Bruxelles;
24. si, 453 mm, 61 kg, ALBERT Chevalier Snyers d'Attenhove, Echevin des Régies de Bruxelles;
25. do, 435 mm, 55 kg, MAURITS Naessens, Président de la Commission Royale néerlandaise des Monuments et des Sites;
26. do dièze, 418 mm, 50 kg, EMMANUEL Chevalier Demeure, Président de la Fabrique d'Eglise de la Cathédrale Saint-Michel;
27. ré, 402 mm, 45 kg, ALI Van de Sompel, Directeur au Ministère des Finances;
28. mi bémol, 387 mm, 41 kg, HENRI Janssens, Attaché de Cabinet au Ministère des Communications;
29. mi, 373 mm, 37 kg, MAURICE Duwaerts, Directeur du Service des Relations Culturelles et Publiques de la Province de Brabant;
30. fa, 360 mm, 34 kg, JEAN Debroux, Directeur du T.I.B. (Tourisme Information Bruxelles);
31. fa dièze, 347 mm, 31 kg, ODETTE Mot, Directeur adjoint du T.I.B.;
32. sol, 335 mm, 29 kg, GEORGES Renders, membre du Comité de Direction du T.I.B.;
33. sol dièze, 323 mm, 27 kg, HENRI Demortier, Directeur des Cultes de Bruxelles;
34. la, 312 mm, 25 kg, GEO Teirlinck, Directeur du Service de la Culture de Bruxelles;
35. si bémol, 301 mm, 23 kg, ISA-ADOLF-JENNY Van Tongerloo, Vicaire de la Cathédrale Saint-Michel et famille;
36. si, 292 mm, 21 kg, JACQUES Michiels, Vicaire de la Cathédrale Saint-Michel;
37. do, 284 mm, 20 kg, FERNAND Sleebus, Vicaire de la Cathédrale Saint-Michel;
38. do dièze, 277 mm, 19 kg, JACQUES Comte van de Werve de Vosselaer, Secrétaire de la Fabrique d'Eglise de la Cathédrale Saint-Michel;
39. ré, 269 mm, 18 kg, ROGER Regout, Trésorier de la Fabrique d'Eglise de la Cathédrale Saint-Michel;
40. mi bémol, 262 mm, 17 kg, GASTON Dulière, Membre de la Fabrique d'Eglise de la Cathédrale Saint-Michel;
41. mi, 255 mm, 16 kg, HENRI Georges, Membre de la Fabrique d'Eglise de la Cathédrale Saint-Michel;
42. fa, 250 mm, 16 kg, HENRI Solé, Membre de la Fabrique d'Eglise de la Cathédrale Saint-Michel;
43. fa dièze, 244 mm, 15 kg, JEAN Cleere-mans;
44. sol, 239 mm, 15 kg, ADRIEN Baron t' Kint de Roodenbeke, Membre de la Fabrique d'Eglise de la Cathédrale Saint-Michel;
45. sol dièze, 234 mm, 15 kg, JOSEPH Chevalier de Ghellinck d'Elseghem, Membre de la Fabrique d'Eglise de la Cathédrale Saint-Michel;
46. la, 230 mm, 14 kg, ALEXIS Dulière, fils de Gaston Dulière;
47. si bémol, 225 mm, 14 kg, PLACIDE Lefèvre, Archiviste honoraire;
48. si, 221 mm, 14 kg, JEAN Rombaux, Architecte, restaurateur de la Cathédrale Saint-Michel;
49. do, 217 mm, 14 kg, THEOFIEL, Suisse de la Cathédrale Saint-Michel.

CLAUDE LYR

par Jacqueline BERGHMANS

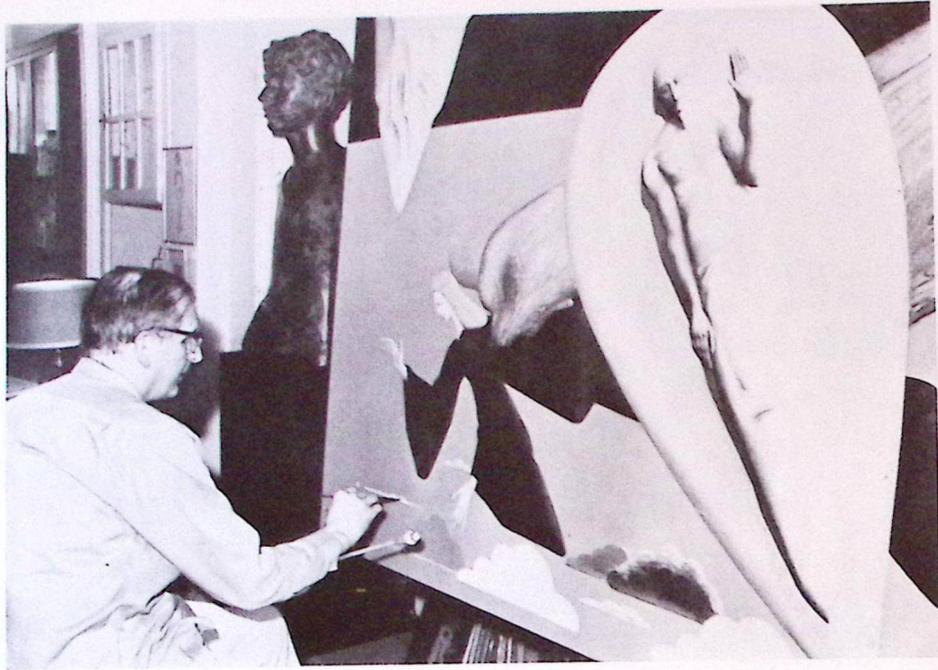


Le raffinement du trait, la parfaite harmonie des formes, le délicat nuancé des tonalités, une géométrie teintée de poésie... tout permet de reconnaître, dans cette gravure, le talent caractéristique de Claude Lyr.

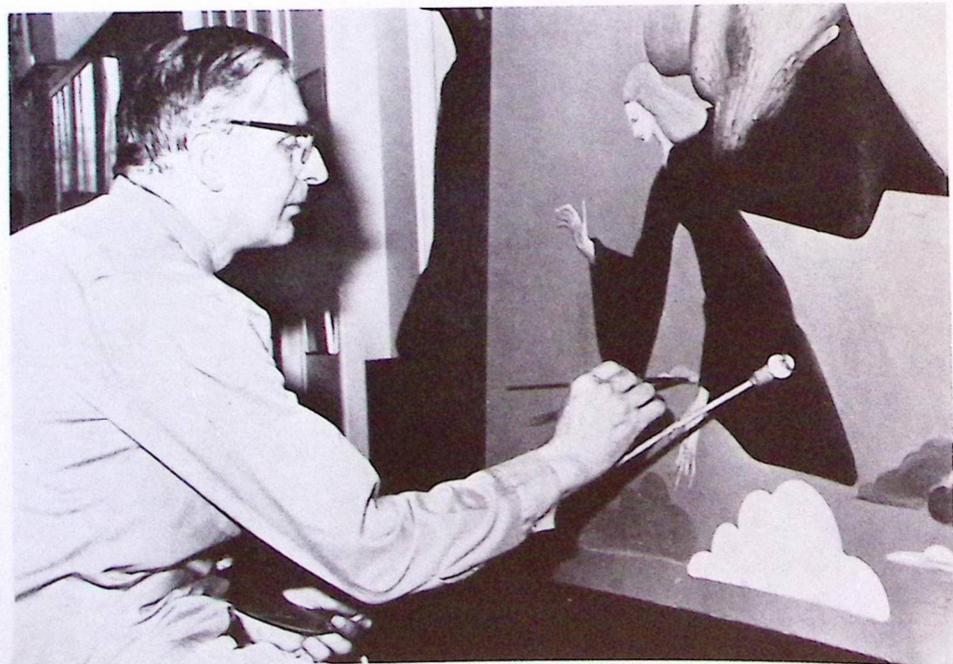
« Il y a des auteurs qui pensent;
Il y a des peintres qui ont de l'idée »
(Diderot)

L'AMATEUR ne se contente pas de boire le bon vin. Il le hume, s'en imprègne, le déguste autant avec le cœur, qu'avec les yeux, qu'avec l'esprit. Il en parle d'abondance, en termes choisis, avec respect. Ainsi en va-t-il de la peinture, pour Claude Lyr. De la peinture et de tout l'environnement qui se construit autour d'elle : source d'esthétique, de philosophie, inspiratrice de volonté de libération. Peut-on imaginer plus folle richesse ? Sans impératifs et sans interdits. L'Art dans toute sa noblesse et sa rectitude. Claude Lyr en vit, autant que de l'air qu'il respire. Depuis l'enfance, pénétré d'un univers de formes et de couleurs, il assume pleinement les obligations et les joies de ce rare privilège. Peintre, dessinateur, graveur, sans doute. On voudrait dire : évidemment. Mais aussi témoin, révélateur, provocateur : si l'enseignement n'existait pas, Claude Lyr l'aurait probablement in-

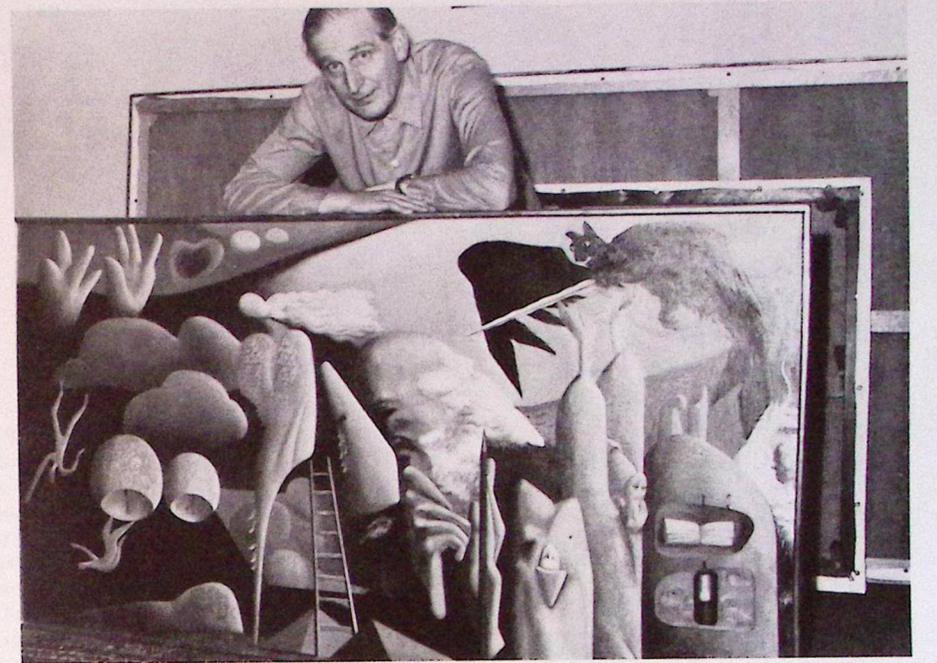
venté... Cette mission pédagogique qu'il s'est donnée, que ce soit à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles ou à la direction de l'École des Arts d'Ixelles, lui était destinée, inévitablement. Il y donne, autant qu'à son art, le meilleur de lui-même. Les problèmes, les espoirs, les réussites de ses élèves deviennent ses problèmes, ses espoirs et ses réussites. D'un conseil, d'un encouragement, d'une critique ou d'une observation judicieuse, il peut changer le cours de vies destinées. Car Claude Lyr voit étonnamment clair. Son respect de la personnalité de chacun et son souci de voir celle-ci s'épanouir ne vont pas jusqu'à admettre certaines formes de médiocrité, voire de fumisterie. Par contre, son enthousiasme pour toute expression artistique authentique, même débutante, même maladroite, fait plaisir à voir. La lucidité chaleureuse n'est pas qualité courante chez



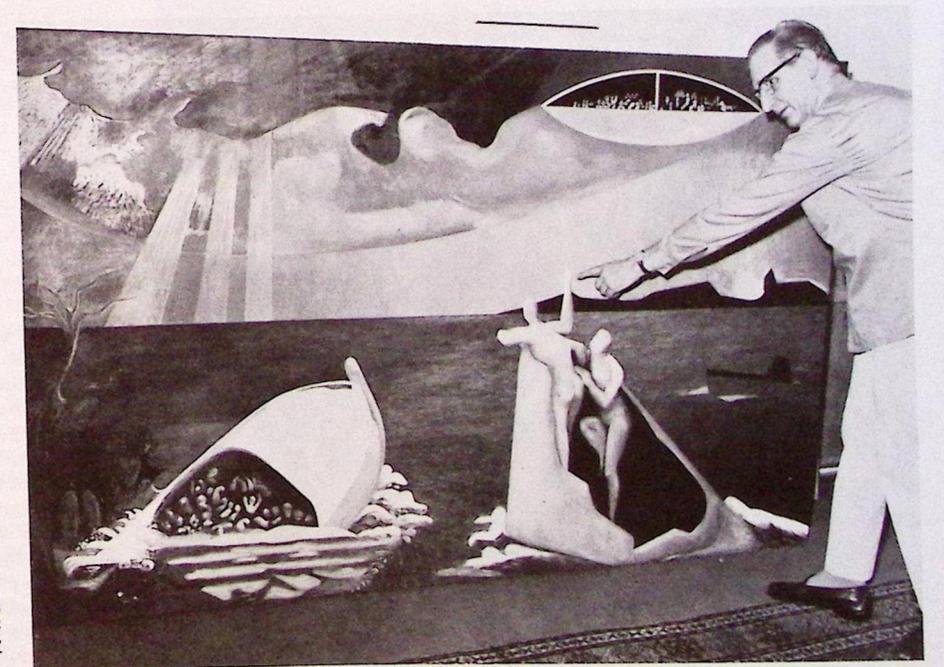
D'un geste déterminé et précis, Claude Lyr apporte le dernier coup de pinceau à un tableau...



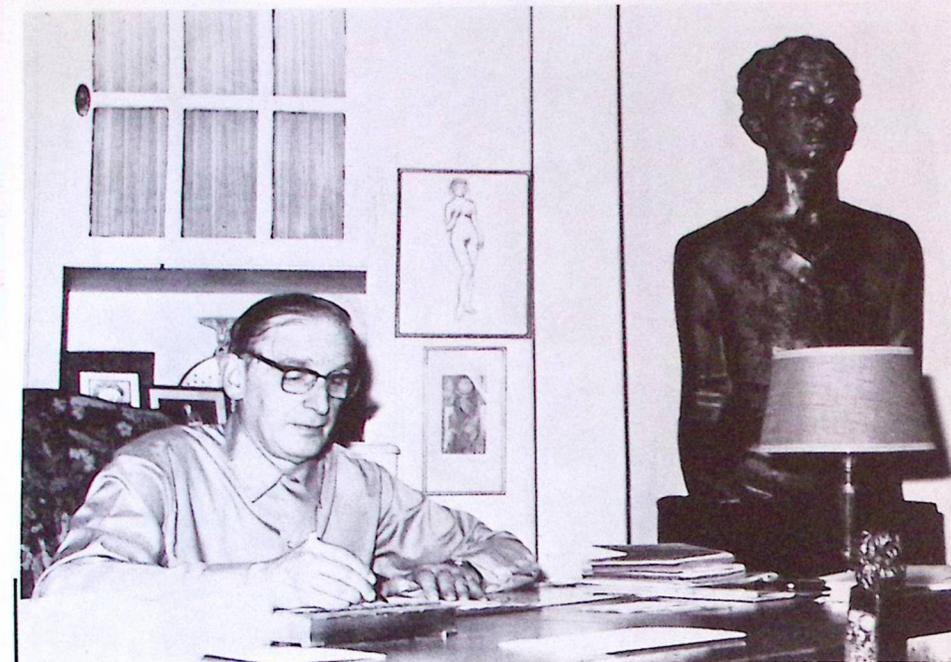
... dont le personnage aérien semble, curieusement, dialoguer avec son créateur.



La joie du peintre ne se limite pas au seul métier. Encore faut-il pouvoir partager, montrer...



.. traduire, commenter. Ce qui se passe après l'acte de peinture est certainement, pour Claude Lyr, aussi important que l'acte lui-même.



Ci-contre :

en haut : Claude Lyr au travail, aujourd'hui. A ses côtés, le buste de Claude Lyr à 14 ans, bronze de Wansart.

en bas : Comme chacun sait, en gravure, le travail artistique n'exclut pas une certaine assistance chimique !

les artistes : Claude Lyr est lucide et chaleureux. Son amitié est de celles qui enrichissent, qui n'enferment pas. De même qu'il est généreux de lui-même, de ses pensées, de ses actions, il reste exceptionnellement réceptif et attentif à son entourage, un entourage qui ne se limite pas à quelques confrères : son éclectisme va jusqu'à s'intéresser à toutes les autres formes d'expression et l'on s'étonne d'apprendre que Claude Lyr est au courant de ce qui vient de s'écrire, de se dire, de se composer. Mieux : les toiles qui décorent son intérieur portent plus souvent la signature des autres que la sienne. La générosité de cœur rejoint ainsi la sensibilité de l'âme chez cet homme que rien ne laisse indifférent. Car si Claude Lyr aime parler de son art et de celui des autres, il écoute volontiers les autres parler d'eux-mêmes.

Apparemment impassible, parfois hiératique, sa peinture est un bouleversement d'idées et se situe à l'orée du surréalisme, sans qu'il soit possible, comme souvent d'ailleurs, de classer Claude Lyr dans une quelconque école et d'enclorre son imagination à l'intérieur de la fragile frontière des mots. Au total, quand on croira avoir tout dit de lui, on s'apercevra avec stupeur que tout reste à expliquer et c'est peut-être le plus bel hommage à rendre à cet artiste pour qui chaque nouvelle œuvre est une nouvelle aventure dont il sera le premier à s'émerveiller. Les découvertes au-devant desquelles il ira seront un pas de plus vers sa propre connaissance et vers une plus intime compréhension des hommes. Car chez Claude Lyr, rien n'est gratuit, rien n'est inutile



Ci-contre :

en haut : Après le stade indéchiffrable pour l'œil profane, jalouse encore de son mystère,

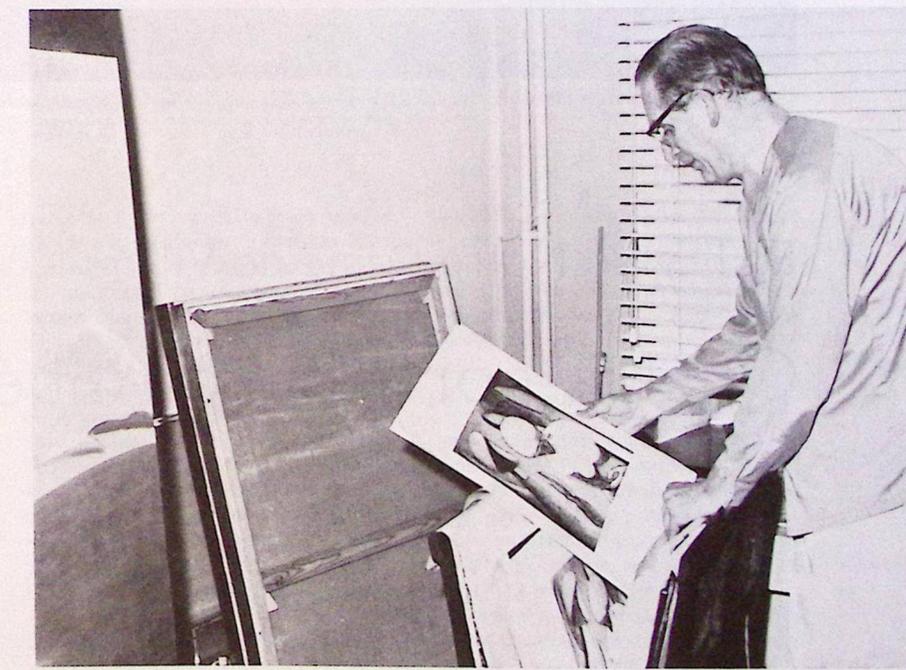
en bas : ... voici que la gravure nous apparaît dans sa pleine signification.

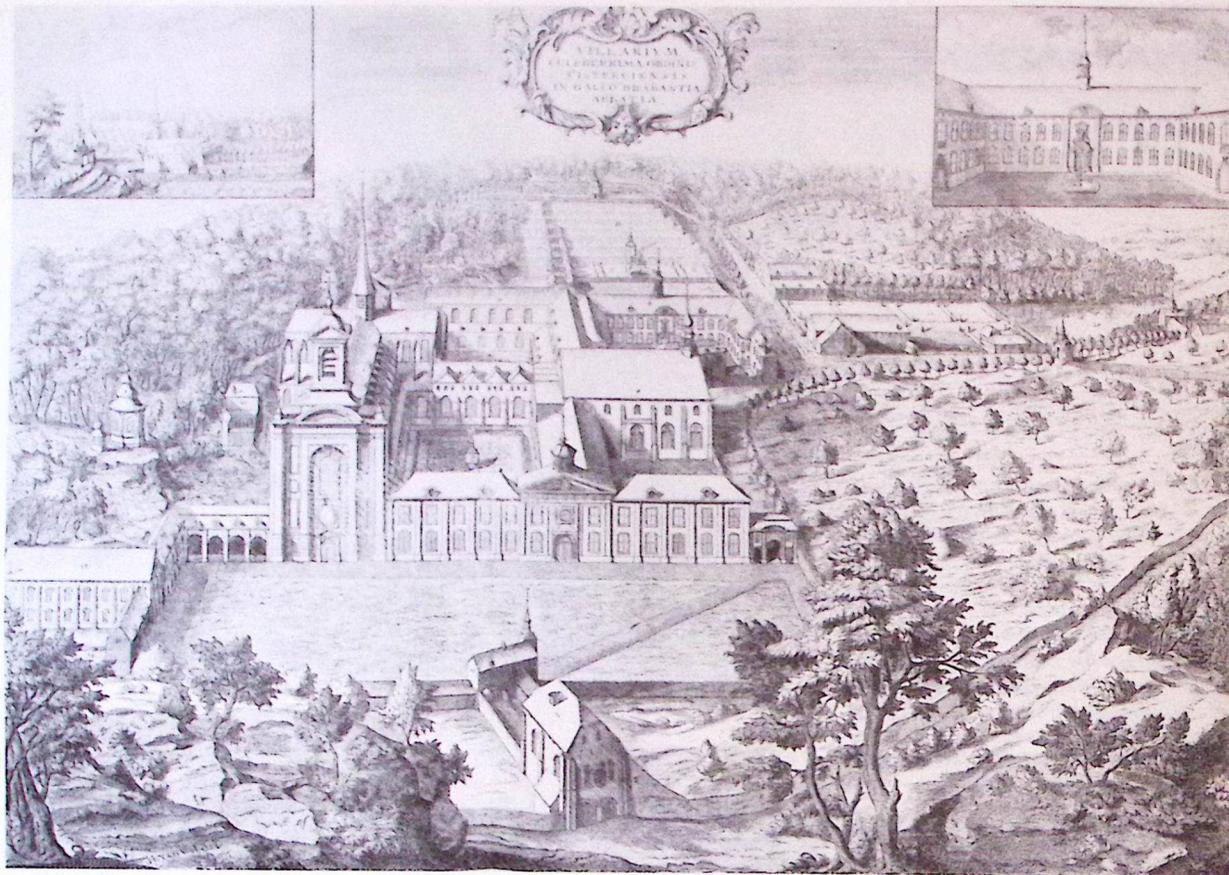
et chaque coup de crayon, de burin ou de pinceau est lourd de signification.

Un climat étrange, onirique, baigne la plupart de ses compositions, dont on ne sait trop si elles posent des questions ou si elles y répondent. Des formes humaines, qui ne sont pas des silhouettes de chair mais plutôt des statues; sont-elles vides ou, au contraire, extraordinairement denses, d'ici, d'ailleurs, de l'au-delà, ou de nulle part? Des visages sans regard... extérieur. Des paysages figés. Une nature qui ne frémit pas. Pas encore, peut-être. En attente...

Il ne suffit pas de dire pour être compris, mais il suffit parfois de suggérer pour que le message soit capté.

Claude Lyr songe à la postérité : il ne s'en cache pas. Comment pourrait-il penser autrement, lui qui voue sa vie tout entière, passionnément, à la cause de l'Art, à celui d'hier comme à celui de demain? Transmettre aux jeunes sa science, son savoir, son métier, son talent, sans pour autant le leur imposer mais, bien au contraire, avec l'objectif évident de faire naître d'autres métiers, éclore d'autres talents, c'est déjà se perpétuer au-delà des limites d'une seule existence. Toute philosophie, toute éthique, toute esthétique a besoin d'être véhiculée dans le temps et l'espace. C'est ici que le rôle d'apôtre est essentiel. Plus que quiconque, Claude Lyr, qui « a la bonne parole », le remplit avec une efficacité peu commune. Et s'il fallait trouver un terme qui le désignât tout entier, à la fois dans ce rôle d'apôtre et de messenger, le mot humaniste lui siérait à merveille.





L'abbaye de Villers après les travaux de restauration commandés par l'abbé Dom Jacques Hache (d'après une gravure d'époque).

En l'Eglise Notre-Dame de Villers-la-Ville Quatre portraits d'Abbés de Villers

par R. PILLOY-DUBOIS

LORSQUE le 22 frimaire de l'an V de la république (12 décembre 1796), les autorités françaises placèrent les scellés sur les principaux locaux du monastère, ils réunirent dans l'église abbatiale tous les objets d'art et de prix qu'ils se réservaient. Parmi les œuvres de valeur, l'inventaire du 5 vendémiaire mentionne : *trente-trois portraits d'abbés dont plusieurs ont subi des déprédations importantes*. Transportés par chariots vers le refuge de Bruxelles, la plupart furent vendus à l'encan et rapidement dispersés. Grâce à la générosité et à la clairvoyance de Dom Edouard Wellens, ancien abbé de Westmalle, quatre de ces tableaux sont aujourd'hui conservés dans la chapelle-musée nouvellement installée en l'église paroissiale de Villers-la-Ville.

Ce sont les portraits de :

- A. — Dom Henry van der Heyden, 49^e abbé, 1620-1647.
- B. — Dom Robert de Namur, 50^e abbé, 1647-1652.
- C. — Dom Jacques Hache, 58^e abbé, 1716-1734.
- D. — Dom Robert de Bavay, 62^e abbé, 1764-1782.

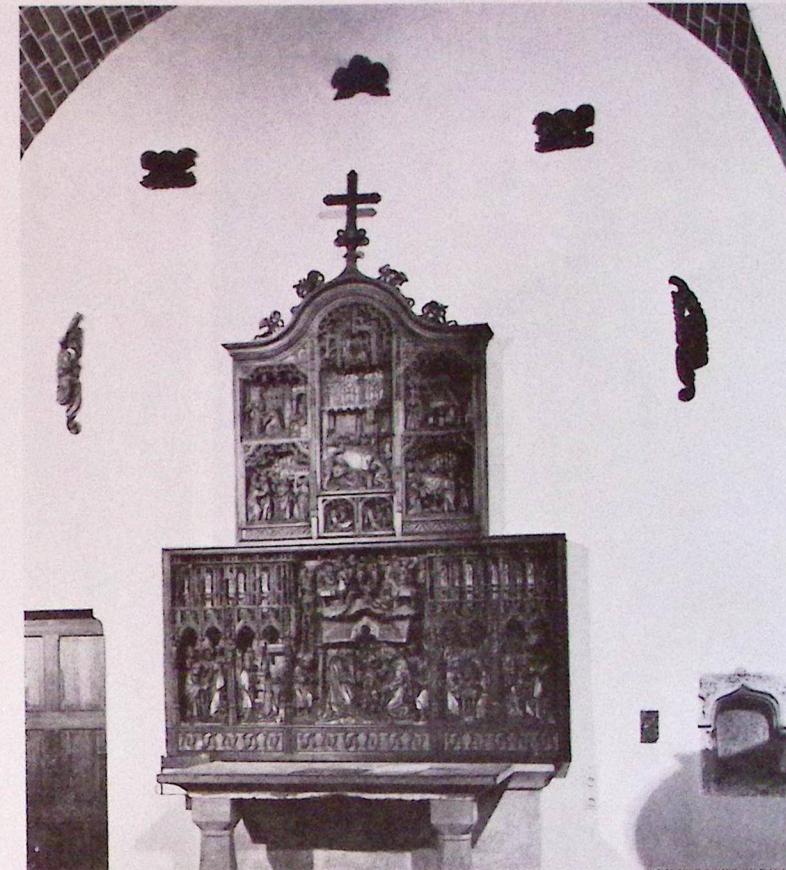
Les deux premiers avaient été offerts à l'abbaye de Westmalle par le comte Thierry de Renesse, bourgmestre de Oostmalle, mais on ignore leur provenance. Tous deux paraissent avoir été retouchés.

Les deux autres cédés, eux-aussi, par le comte de Renesse, provenaient de l'Institut Saint-Berthuin, à Malonne. Ils semblent bien d'époque.

DOM HENRY VAN DER HEYDEN

Dom Henry van der Heyden naquit à Louvain en 1578, de parents nobles et fortunés. Il entra au monastère de Villers, dès l'âge de 17 ans et fut bientôt élevé à la dignité de prieur. En 1610, il devint abbé de Saint-Sauveur à Anvers et, le 20 mars 1620, reçut ses lettres patentes comme supérieur de Villers. Député ordinaire aux Etats de Brabant, ceux-ci lui confièrent des affaires importantes. Particulièrement humble, dur et austère pour lui-même, il dirigea cependant ses subordonnés avec une bienveillance toute paternelle. Il avait pour devise : « Mature et candide » (1).

Sur ce portrait vigoureusement traité,



Deux importants retables brabançons sont conservés en l'église paroissiale de Villers-la-Ville. Le retable inférieur, le plus ancien (± 1470) est consacré à la vie de la Vierge et à l'enfance de Jésus. Quant au retable supérieur, connu sous le nom de retable de la Vierge, il porte le millésime 1538 et serait sorti de l'atelier du maître de Lombeek.

l'abbé se tient debout, la main gauche sur l'Evangile. Il porte la barrette épiscopale et sur son large camail noir, une belle croix d'or retombe en sautoir. Tandis que dans le coin gauche du tableau se profile une vue générale de l'abbaye au XVII^e siècle, à droite, se retrouvent ses armoiries surmontées de la croasse et de la mitre. Henry van der Heyden *portait d'argent à trois fleurs de lis au pied coupé en gueules*. Au dos du portrait, nous avons recueilli cette inscription : *Henricus Van der Heyden ex nobili Familia Lovaniensi, S^{ti} Salvatoris Prelatus - Huius Loci Com is-ar^s — 49 Abbas Villariensis — Anno 1643*. Son long abbatat semble avoir été paisible. Il mourut à Bruxelles, le 10

juin 1647, jour de la Pentecôte. Il avait 69 ans. Sur sa pierre tombale, une inscription latine résumait sa vie religieuse (2). Son corps fut déposé dans l'église, entre les deux premières colonnes, près du chœur.

DOM ROBERT DE NAMUR

Descendant des anciens comtes de Namur, Dom Robert de Namur est né en 1580. Désigné prieur de Villers en 1616, puis abbé du Jardinnet-lez-Walcourt en 1631, Robert de Namur fut placé à la tête de la communauté de Villers, le 6 décembre 1647 (3).

Sous son administration qui fut de courte durée, les troupes françaises et espagnoles, qui couraient le pays,



Dom Henry van der Heyden, 49^e abbé de Villers. Il fut un vrai pasteur d'âme qui, jour et nuit, marchait devant son troupeau dans une observation stricte de la Règle et dans l'exercice de toutes les vertus religieuses. Animé d'une profonde humilité, il refusa de porter les insignes abbatiaux comme l'anneau et la croix jusqu'à ce que le Chapitre Général l'y obligea. (Don du comte Thierry de Renesse, bourgmestre d'Oostmalle, juin 1939).



Dom Robert de Namur, 50^e abbé de Villers, né en 1560, élu abbé de Villers en 1647; il y mourut le 31 octobre 1652. (Don du comte Thierry de Renesse, bourgmestre d'Oostmalle, 5 novembre 1938).

causèrent au monastère et à ses dépendances des dommages considérables. En 1649, la ferme de Maugré à Tilly (4) fut incendiée et l'on dut abandonner pendant plusieurs années l'exploitation du centre agricole de Géronvillers à Gentinnes. Robert de Namur mourut le 31 octobre 1652 et fut inhumé au milieu du transept de l'église. Voici la traduction du texte latin gravé sur sa tombe : « Sous ce mausolée, gît le révérend seigneur Robert de Namur, illustre par la noblesse de ses aïeux et par l'éclat de ses vertus. Prieur de Villers durant quinze ans, il devint abbé du Jardinot où il exerça la prélature pendant dix-sept ans. Enfin, la 50^e

année de sa profession religieuse, il mérita d'être élevé à la dignité abbatiale, dans cette maison. Après avoir tenu le gouvernail pendant cinq ans, le vénérable jubilaire termina sa carrière le 31 octobre 1652, dans la 72^e année de son âge, la 56^e de sa profession religieuse et la 46^e de son sacerdoce ». Son portrait, peint à mi-corps, est de même facture que celui de son prédécesseur. Comme lui, Dom Robert porte la croix pectorale et garde la main sur l'Évangile. Dans le coin supérieur gauche, le peintre a dessiné ses armoiries qui sont de Namur : *Ecu d'or au lion de sable à la bande rouge*. Derrière cet écu, la crosse et la mitre, et sous

le blason la devise : « Virtute Corona » (5).

Au dos du tableau on retrouve ces mots : *R. D^s Robertus de Namur ex illust^{iss} Comitum Namurcensium. Prosapia loci huius Commissar^s. 50 Abbas Villari (1647-1652)* (6).

DOM JACQUES HACHE

Dom Jacques Hache est né à Blamont (7) en 1663. Profès en 1692, Jacques Hache obtint ses lettres patentes dépêchées de Vienne (8), le 10 octobre 1716. Il reçut la bénédiction abbatiale, à Anvers, le 6 janvier 1717, des mains de l'évêque Francken-Sierstorff.

Afin de répondre au vœu du gouvernement autrichien qui engageait les monastères à renouveler leurs bibliothèques, Jacques Hache acheta quantité d'ouvrages rares et précieux (9).

A son arrivée, l'abbaye se trouvait en mauvais état et fortement délabrée. Dom Hache fit reconstruire ou restaurer une grande partie du monastère aux dépens, il est vrai, de constructions bien plus remarquables et respectables par leur antiquité.

Pour obvier aux grands frais que nécessitaient ces travaux et pour répondre aux contributions réclamées par nos gouvernants, Dom Hache se vit dans l'obligation d'aliéner plusieurs biens (10).

Dom Hache se fit encore remarquer par ses hautes qualités spirituelles. Ce fut lui qui donna à l'ermitage intramuros de l'abbaye un règlement spécial qui constitue un parfait exemple de profonde piété (11).

L'abbé est peint, assis dans un riche fauteuil de velours foncé. Son long scapulaire noir tranche fortement sur sa robe blanche. Il porte, à la main droite, l'anneau épiscopal rehaussé de pierres précieuses et sa croix pectorale retombe en sautoir sur son large camail encapuchonné. Dans le coin supérieur droit du portrait, l'artiste a représenté les armes de Hache qui sont : *écartelé avec 1/4 de sinople à l'agneau pascal d'argent et 2/3 d'argent au lion de gueules*. Au-dessus du bla-

son, une mitre accostée de deux crosses dirigées vers l'extérieur. En bas, sa devise : « Fortiter et suaviter » (12).

Dom Jacques Hache mourut à Bruxelles, le 10 octobre 1734 et fut enterré à Villers, derrière la chapelle Saint-Charles, au transept nord.

DOM ROBERT DE BAVAY

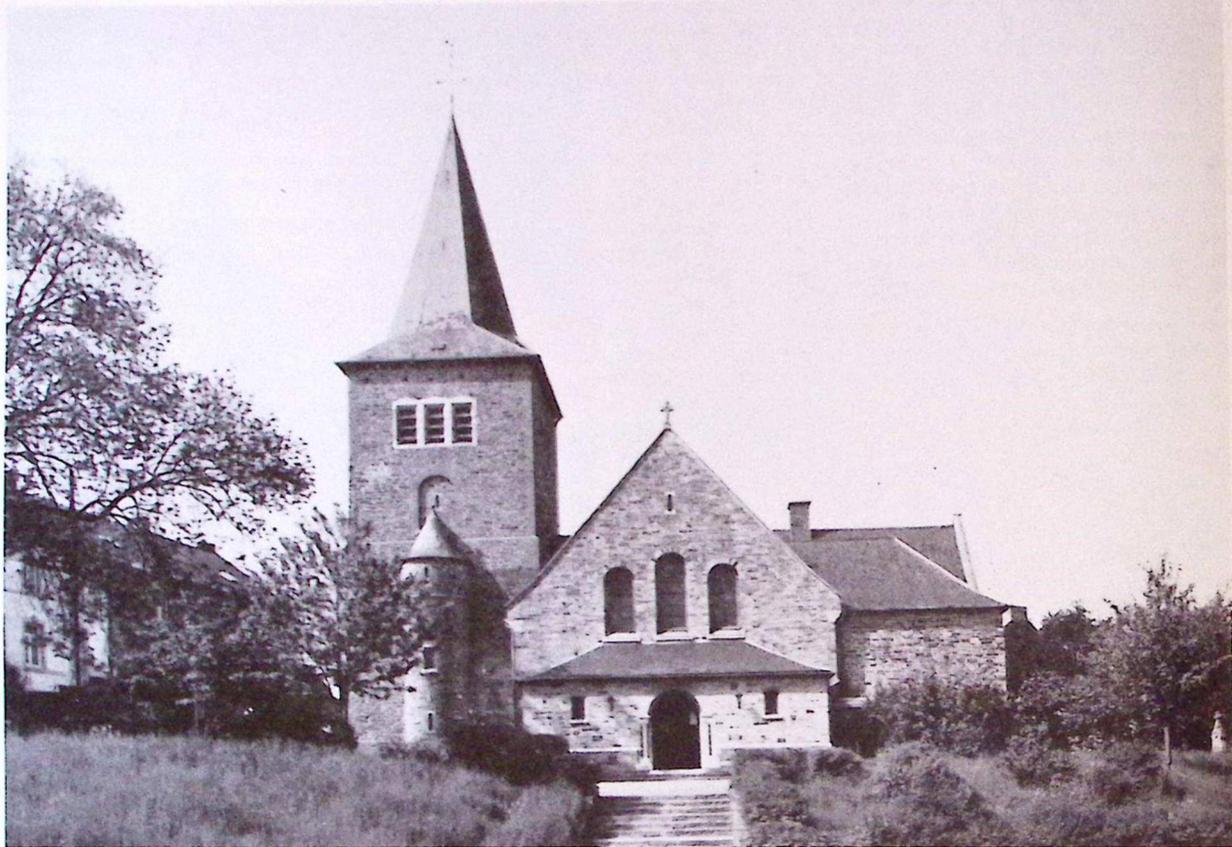
Dom Robert de Bavay reçut, de Vienne, ses lettres de nomination comme abbé de Villers, le 10 décembre 1764 (13). Né à Bruxelles le 11 juin 1711, profès en 1733, Dom Robert de Bavay fut installé à Villers par l'abbé de Saint-Bernard-sur-Escaut, le 10 février 1765, et nommé vicaire général de l'Ordre de Cîteaux en Belgique autrichienne. Il fut

Dom Jacques Hache, 58^e abbé de Villers. Il était très religieux et avait une profonde connaissance de la vie spirituelle. Ce portrait provenant de l'abbaye de Villers se trouvait à l'Institut Saint-Berthuin, à Malonne, près de Namur. Le 25 janvier 1938, il devenait la propriété de l'abbaye de Westmalle.



Dom Robert de Bavay, 62^e abbé de Villers. Elu abbé de Villers, le 10 décembre 1764, il y mourut le 4 avril 1782. Ce portrait, qui se trouvait à l'Institut Saint-Berthuin, à Malonne, devint, lui aussi, le 25 janvier 1938, la propriété de l'abbaye de Westmalle.





La ravissante église paroissiale de Villers-la-Ville, dédiée à Notre-Dame et où sont conservés les quatre précieux portraits d'abbés de l'ancienne et célèbre abbaye locale.

béni par l'évêque de Namur le 11 février. Dom Robert de Bavay administra Villers à une époque où l'abbaye, comme l'ensemble du pays, était redevenue prospère. C'est lui qui entreprit la reconstruction de plusieurs églises dépendantes de Villers et notamment l'église de Mellery dont le devis s'éleva à 10.000 florins. Le chronogramme placé au-dessus du porche d'entrée rappelle la date de sa réédification :

« MVNIFICENTIA DE BAVAY
PRAESVLIS CONSVRGO » (1776).

Sous Robert de Bavay la question linguistique agita quelque peu le monastère. En 1759, il n'y avait plus à l'abbaye que six flamands. Or, un décret gouvernemental stipulait qu'il

devait toujours avoir à Villers au moins 1/3 de sujets nés en pays flamand. Lors d'une enquête ordonnée par le Conseil d'Etat en 1775, de Bavay déclara qu'il avait admis à ce jour 16 novices dont 9 du pays flamand, mais que 2 sujets d'Anvers et 1 d'Aarschot avaient dû être refusés faute de capacités. Le rapport faisait prévaloir que Villers était une abbaye entièrement wallonne et qu'il existait en pays flamand de bonnes et belles abbayes pour accueillir les candidats de Flandre et de Brabant.

L'abbatit de Bavay fut donc relativement paisible. Au moment de sa mort survenue à Villers le 4 avril 1782, il avait terminé les travaux du frontispice

de l'église, aménagé les bâtiments claustraux, réédifié plusieurs églises et maisons pastorales. Ces travaux importants entamèrent fortement les réserves. Dom Robert de Bavay fut inhumé dans une chapelle qu'il avait fait arranger, près de l'autel Saint-Jean (seconde chapelle au transept nord). Sur ce portrait, le peintre nous montre Robert de Bavay dans son fauteuil de prélat. Il porte le costume traditionnel des abbés : longue robe blanche surchargée d'un large scapulaire et d'un grand camail noir au milieu duquel brille la croix pectorale. Son anneau épiscopal est garni d'une superbe améthyste. Suspendues à une boiserie : ses armoiries qui sont *de gueules au*



En dépit de profonds remaniements opérés notamment en 1923, l'église paroissiale de Villers-la-Ville a gardé un charme indéniable auquel le rappel de ses origines romanes n'est nullement étranger.

chevron d'argent, chargé de trois merlettes de sable et accompagné de trois étoiles à cinq rais d'or et sa devise : « Consilio et patientia » (14).

Tels sont les nouveaux témoins de l'histoire, qui viennent de prendre place dans l'église paroissiale de Villers-la-Ville.

Connaître l'architecture et l'ordonnance de cette église, contempler ses œuvres architecturales et artistiques : retables des XV^e et XVI^e siècles, statuettes et pierres tombales du XVIII^e, apprécier enfin la valeur historique des tableaux nouvellement exposés, c'est à tout cela, qu'en cette année européenne du patrimoine architectural, nous vous convions.

(1) Grandeur et simplicité.

(2) D. O. M.

Vander Heydius hac Henricus clauditur urna
Qui quater hic denus nonus et abba fuit
Bis jubiliarius est votis mitraque sacratus
Dum saelis domus haec quique sacrata stetit
Consilio Belgas rexit, virtute Creanti
Complacuit, scandit pro pietate polos
Obiit IV Id. Junii anno Domini M.DCXLVII.

(3) L'élection de juillet 1647 avait désigné comme abbé, Bernard Van der Hecken, de Nivelles, dispensier du couvent. Dans leur rapport, les délégués gouvernementaux, présents à l'assemblée, avaient trouvé Robert de Namur trop âgé pour exercer pareille fonction (il avait 67 ans), et firent abstraction des voix que lui avaient accordées sept des religieux votants. L'évêque de Namur affirma cependant que Robert était encore assez fort et capable d'une telle charge. Le Conseil d'Etat reprocha l'attitude des Conseillers du gouvernement et se rangea à l'avis de l'évêque. Robert de Namur prit donc la direction de l'abbaye, par lettres patentes de Philippe, roi d'Espagne, transmises le 6 décembre 1647.

(4) Cette ferme n'existe plus aujourd'hui.

(5) Par la vertu, le règne.

(6) Le Musée communal de Namur possède le même portrait de prélat. Quel est l'original ?

(7) A quelques kilomètres de Villers.

(8) Par le traité d'Utrecht de 1713, nos provinces furent soumises à l'Autriche. Ce changement provoqua un retard dans la désignation du nouvel

abbé et le siège abbatial resta vacant pendant près de deux ans.

(9) Dans l'inventaire du 5 vendémiaire, les Républicains mentionnaient l'existence à la bibliothèque de plus de trois mille volumes dont la plupart incomplets.

(10) En 1722, Dom Hache vendit à la comtesse de Dion-le-Mont, le quart de la dime de Noirmont, pour 350 florins.

(11) Ce règlement, dont nous possédons une copie, fera l'objet d'un de nos prochains articles.

(12) Fort par la douceur.

(13) Cette fois le gouvernement de Vienne ne fit guère attention aux suffrages exprimés par les religieux qui, à l'unanimité, avaient choisi pour abbé, Albéric Dubois, professeur de théologie à Bonneffe et originaire de Charleroi.

(14) Conciliation et patience.

NOS SOURCES

1. Chronique de l'abbaye de Villers.
2. A.G.R. — A.E. Abbaye de Villers : les comptes.
3. A.G.R. — Conseil privé.
4. A.S.A. Nivelles.
5. Nimal : Eglise de Villers - Chapelles et sépultures.
6. Ploegaerts : Hist. de l'abbaye de Villers du XIII^e siècle à la Révolution.
7. Tarlier-Wauters : Les communes belges.
8. Vos : Notice historique sur l'abbaye de Villers.
9. Wauters : L'ancienne abbaye de Villers.



DELICIEUX BRABANT

*Calmes villages brabançons
Aux gais reflets de diadème,
Je déclare que je vous aime
Au point que j'en perds la raison.*

*Sur les chemins de notre hameau
Qui vit loin du bruit et des foules,
Les coqs, toujours fiers et beaux,
Se baladent avec les poules.*

*Brabant, j'aime me promener
Parmi tes généreux vergers
Où des pouliches et des vaches
A la paix goûtent sans relâche.*

*Dans ma ferme, toujours si quiète,
Je me sens aimé de mes bêtes,
Et je pense que mon Brabant
A mis de sa joie dans mon sang.*

Marcel Roloffe.

Cariatides Bruxelloises

par Geneviève C. HEMELEERS

JE suis trop jeune, hélas... je me consume en regrets.

Que ne suis-je née en Grèce, au siècle d'or de Périclès, en ce V^e siècle avant Jésus-Christ, le plus prestigieux que connut l'Hellade. Toute modestie mise à part, j'aurais pu, si les dieux l'avaient voulu, participer vers son mitan aux mouvements de la pensée athénienne aux côtés de Sophocle; mêler ma voix à celle des philosophes; m'extasier devant l'œuvre de Phidias, génial créateur de la décoration sculptée du temple de marbre blanc du Pentélique dédié à Minerve ou Athena Parthenos : l'admirable Parthénon couronnant le rocher de l'Acropole. J'aurais pu rêver devant la tribune des cariatides à l'Erechthéon, ces vierges marmoréennes dont le chef tient en équilibre un entablement d'ordre gréco-asiatique qui subsiste toujours grâce, sans nul doute, à la faveur des divinités !

Ces réminiscences des formes antiques à nous transmises par la culture artistique des humanistes m'ont amenée à dénicher, dans notre bonne vieille ville

de Bruxelles vouée au modernisme le plus choquant, un souvenir, une ombre, une trace, une poussière, un souffle de ce lyrisme architectural.

J'ai trouvé ce que je traquais en badaudant nez en l'air, c'est-à-dire : des cariatides (ou caryatides, de *Carya*, ville grecque ancienne), ces personnages féminins ou masculins (ceux-ci appelés aussi « atlantes », de Atlas, nom mythologique) qui concourent à la solidité d'une corniche, d'un balcon; qui ajoutent au caractère d'une façade; desquels s'élancent cheminées monumentales ou flambeaux; sur lesquels s'appuient architraves et frontons.

Leurs symboles vivants, les paysannes orientales, celles d'Italie, de Grèce, du Portugal, d'Espagne, les indigènes d'Afrique, transportent aujourd'hui encore sur la tête des fardeaux, effort provoquant l'harmonieux balancement du corps qui donne à leur démarche si fière allure.

Revenons à nos sujets de marbre, de pierre, de bronze, de bois, forme d'art ornemental que les architectes du XVIII^e, et surtout du XIX^e, utilisèrent si

souvent avec le concours de nos meilleurs sculpteurs pour l'embellissement des façades des palais, hôtels de maîtres, édifices publics.

Il n'en reste guère à Bruxelles, la destruction galopante, systématique, de rues entières anéantissant ces vestiges intéressants d'une architecture civile qui donnait aux immeubles de la personnalité. Tout cela remplacé maintenant par des bâtiments tracés à la règle, laids, ennuyeux, tristes, oppressants, souvent par leur gigantisme. Le charme de nos rues a disparu, hélas ! Voyons donc les rares spécimens qui survivent dans notre capitale... sans vouloir prétendre pour autant que ce soient les seuls : à vous le plaisir de la découverte et celui de m'en faire part si vous voulez m'être agréable. Montons du centre vers le haut de la ville en partant de la prestigieuse *Grand-Place* : à tout seigneur, tout honneur.

Dans le groupe ouest de ses maisons, celle qui porte le n° 4, dite « le Sac », fut élue comme local corporatif par les ébénistes et les tonneliers, depuis 1444

probablement. Détruite en partie par l'artillerie des armées de Louis XIV en 1695, la reconstruction des étages supérieurs fut entamée aussitôt après le désastre par l'architecte-ébéniste Antoine Pastorana. L'entreprise des ornements de la façade fut confiée aux tailleurs de pierres Laurent Merkaert et Pierre Van Dievoet. Les cinq cariatides-termes (1) à ceintures dorées du troisième étage furent renouvelées par Marchant en 1852. Elles maintiennent élégamment l'étage supérieur, lui-même surmonté d'un globe sur lequel est posé un compas, symbole des ébénistes. La dernière restauration générale eut lieu en 1912 par l'architecte Jean Seghers.

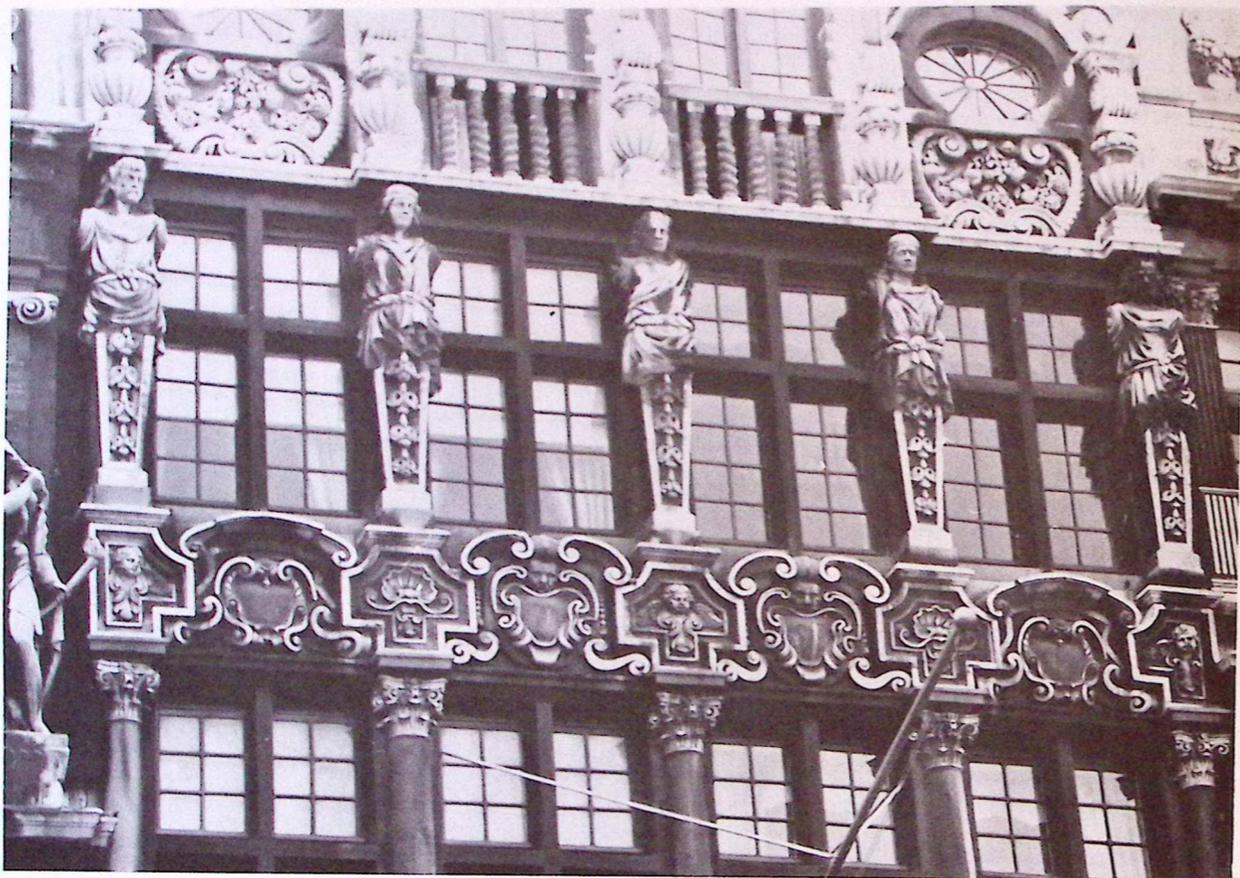
Une autre maison, dite « le Renard », au n° 7, expose, au deuxième étage, quatre cariatides-termes féminines offrant des corbeilles de fruits et céréales, moins classiques que celles du « Sac ». Le balcon est porté par deux cariatides-termes masculines. Citée dès le XIV^e siècle, la Corporation des merciers l'acquit dès la première moitié du XV^e siècle. Elle était en bois comme ses voisines. Vers 1645 vraisemblablement, une maison de pierre la remplaça. Démolie elle aussi par le bombardement de 1695, relevée en 1699 (un cartouche l'atteste), elle fut restaurée en 1770 par le sculpteur Van Der Haegen, le tailleur de pierre Merkaert et le doreur Dujon. La dernière restauration fut opérée par les soins de la Ville en 1883. Au faite de la maison, une statue de saint Nicolas, patron des merciers.

A l'intérieur de la Maison du Roi — le plus charmant des musées — sont sauvegardées dans le salon rose du rez-de-chaussée deux cariatides gigantesques représentant des personnages

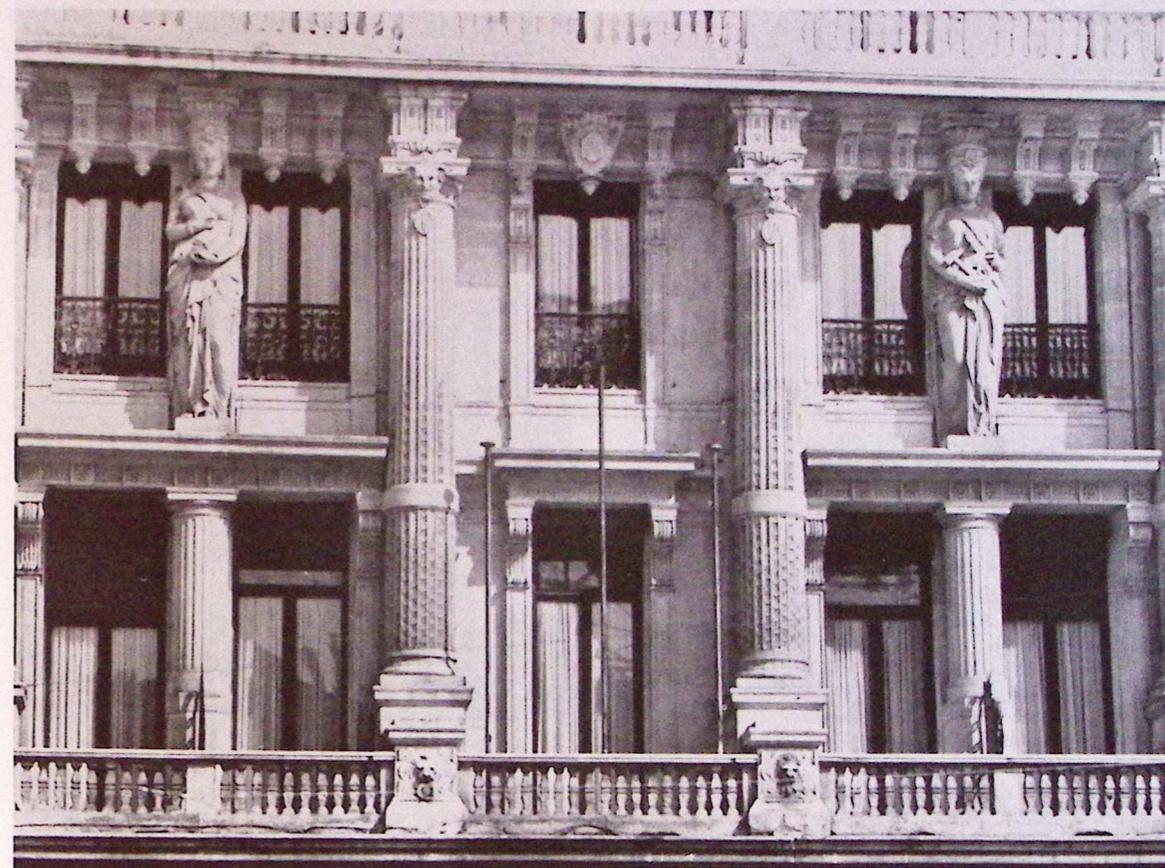


En haut : Saint-Gilles : à l'angle de la chaussée de Charleroi et de la rue Bosquet, ce balcon soutenu par trois cariatides-termes.

Ci-contre : Théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles : cariatides ornant une des portes latérales, côté rue de la Reine. Elles sont dues à Denis-Victor Poelaert et représentent Euterpe, muse de la Musique, et Polymnie, muse de la Poésie lyrique.



Grand-Place de Bruxelles : au 3^e étage de la maison appelée « Le Sac », ces cinq cariatides-termes furent renouvelées, en 1852, par Marchant.



Place de Brouckère à Bruxelles : cariatides ornant la façade monumentale de l'hôtel Métropole.

féminins. Elles proviennent d'un hôtel anciennement situé rue Royale, près de la rue de la Sablonnière (dues au sculpteur français François Rude 1784-1855).

Dirigeons nos pas vers la *place de la Monnaie* et son célèbre théâtre d'opéras, inauguré pour la première fois vers 1700-1701. Après bien des vicissitudes trop longues à énumérer ici, une seconde inauguration eut lieu en 1819. En 1855, un incendie ravagea le bâtiment. Le péristyle et le bas-relief réalisés en 1851 par Eugène Simonis furent épargnés. L'architecte Joseph Poelaert releva aussitôt le théâtre de ses ruines. Il fut rouvert en 1856. De

cette époque datent les cariatides entourant les portes des façades latérales. Celles de la rue de la Reine sont dues à Denis-Victor Poelaert. Elles représentent Euterpe, muse de la Musique, et Polymnie, muse de la Poésie lyrique; celles de la rue des Princes : Thalie, muse de la Comédie, et Melpomène, muse de la Tragédie, sont l'œuvre du sculpteur Egide Mélot.

Dans la superbe salle du Théâtre Royal de la Monnaie, encadrant les loges royales, des cariatides ailées féminines aux épaules dénudées portent des vases dorés garnis de branches de lumière. A hauteur du quatrième étage, des angelots vigoureux enlacés sou-

tiennent les chapiteaux sur lesquels reposent les linteaux des loges (2). Il n'y a guère l'Hôtel des Postes et Télégraphes (bâti suivant les plans de l'architecte Louis De Curte, ouvert au public en 1892), dénommé plus familièrement « Grand'Poste », faisait face au Théâtre de la Monnaie. Au faite du corps central, au-dessus des colonnes corinthiennes de la façade principale, s'élevaient deux atlantes : le « Commerce » et l'« Industrie », exécutés par Albert Desenfans, disparus en même temps que ce vaste ensemble pour faire place à un monstre qui écrase son vis-à-vis.

A l'arrière de la défunte Grand'Poste,

au début du boulevard Anspach, à deux pas de la place de Brouckère, existait encore, en 1966, le *petit Passage* couvert « des Postes » bordé de magasins (édifié en 1875 par Louis De Curte). En façade, le fronton cintré était déposé sur deux belles cariatides (dues à Charles Van der Stappen). Dans le tympan, un Mercure assis (par le même artiste) et deux enfants couchés personnifiaient la Poste et le Télégraphe.

Pour la petite histoire. En 1884/85 le « Cirque des Puces » y donna des représentations au cours desquelles 300 puces humanitaires (sic) travaillaient avec grand succès. A la fin du spec-

tacle une explication instructive était donnée sur la nourriture des puces avec « adaption » (sic) pratique. Le public était garanti (par affiche) contre les « Déserteurs ».

Au coin de la rue *Marché-aux-Poulets*, on pouvait voir au premier étage d'une maison de l'époque, deux cariatides chargées de cornes d'abondance (par Julien Dillens en 1872). Là aussi sac-cage inconsidéré...

La *place de Brouckère* nous donne de beaux exemples de cariatides ennobliant deux de ses plus importantes constructions : l'une, l'ancien hôtel Continental aux colonnes corinthiennes (devenu propriété de la Ville), formant

le bloc d'angle des boulevards Adolphe Max et Emile Jacqmain, présente, sous le fronton triangulaire de l'étage supérieur, quatre cariatides féminines drapées symbolisant les Saisons (par Samain en 1879); — l'autre, l'hôtel Métropole (construit par Achille Bordiaux qui obtint une prime de 2.000 francs au Concours de 1872/1876) dont la façade monumentale de style néo-classique expose, entre de lourdes colonnes, deux cariatides géantes drapées.

Les travaux de voûtement de la Senne sur une longueur de 2.200 mètres étudiés depuis 1864; approuvés par le Conseil communal le 28 octobre 1865;

Ci-contre, de gauche à droite :

Conservatoire Royal de Musique à Bruxelles : cariatides animant l'aile gauche de la cour d'honneur; elles sont dues à A.-J. Van Rasbourgh;

Banque Nationale à Bruxelles : cariatides de l'avant-corps de droite; elles sont l'œuvre de Léopold Wiener;

Ixelles : au n° 188 de la chaussée d'Ixelles, une maison bourgeoise est agrémentée de deux robustes cariatides.

commencés en 1868; achevés en 1871... furent le signal d'une transformation complète du centre de Bruxelles, une révolution totale de sa physionomie, par la création, notamment, des nouveaux boulevards centraux. En 1874 fut créé l'actuel boulevard Adolphe Max qui s'appelait alors « central », puis « du Nord », enfin, depuis 1919, « Adolphe Max » afin d'honorer la conduite courageuse de son Bourgmestre durant l'occupation allemande de 14/18.

Afin de hâter la construction des maisons le bordant, la ville octroya des primes aux auteurs des meilleures façades.

Parmi les rescapées : à l'angle du boulevard Adolphe Max et de la rue de la Fiancée, le balcon en rotonde d'une grande et belle maison de commerce est soutenu par quatre cariatides sculptées dans la pierre de taille par Antoine Bouré et Hippolyte Le Roy. Les drapés révèlent encore des traces de dorure. L'architecte Van Der Heggen qui en réalisa les plans reçut une prime de 8.000 francs.

Presque en face, au n° 1-3, l'immeuble le plus remarquable de l'artère (construit par l'architecte Henri Beyaert qui obtint pour cette réalisation une prime de 20.000 francs), montre des atlantes-termes qui maintiennent, le bras levé (le geste de l'autre bras étant des plus éloquent), le lourd balcon à balustres de l'étage supérieur (dues à Georges Houtstont).

Voisin immédiat : le Passage du Nord créé en 1882. Sous la voûte, trente-deux cariatides enjolivent, de part et d'autre, les fenêtres des entresols. Elles ont été faites par Joseph Bertheux et sym-



bolisent les Arts, les Sciences, l'Industrie, le Commerce, la Marine, etc. Allons vers le haut de la ville. Au n° 61 de la vieille rue de la Madeleine une jolie façade, dans le style Louis XIV, possède un gâble rehaussé de deux cariatides-termes et aussi de vases, œils-de-bœuf, médaillons, buste. Poussons plus loin, Rue du Bois Sauvage, la majestueuse façade de la Banque Nationale, construite par les architectes Henri Beyaert et Wynand-Janssens vers 1860, comporte deux avant-corps se composant de quatre colonnes ioniques supportant entablements et frontons. La fenêtre de l'étage de droite est ornée de cariatides dues à Léopold Wiener; celles de gauche sont l'œuvre d'Egide Mélot.

Un crochet maintenant vers la rue Royale. Au n° 25/27 deux gracieuses cariatides ailées encadrent une loggia

de bois sous un balcon. L'une brandit des foudres, l'autre embouche une trompette thébaine.

A l'intérieur de l'église Notre-Dame-des-Victoires-au-Sablon, rue de la Régence (le plus beau monument de style ogival tertiaire en Belgique, ses origines remontant au XIV^e siècle; reconstruction plus vaste au XV^e), il faut s'arrêter devant la chaire de vérité (sculpteur bruxellois Marc De Vos, 1697). Très décorée, elle se compose notamment d'un ange en chêne de stature humaine portant un aigle sur l'épaule. Leurs ailes déployées conjointement soutiennent la chaire. L'abat-voix est élevé par deux anges-cariatides.

De l'autre côté de la rue siège le Conservatoire Royal de Musique, construit en 1872 par l'architecte Cluysenaar. Le style de l'édifice est d'inspiration classique amoindri par une décoration



excessive. Trois bâtiments avec frontons et pilastres entourent la cour d'honneur. Les fenêtres de l'étage à front de rue et dans la cour sont encadrées par des cariatides-termes. Celles de gauche sont dues à A.-J. Van Rasbourgh. Les autres sont l'œuvre des sculpteurs Paul De Vigne, Auguste Brackeveld, Egide Mélot.

Un détour vers le boulevard de Waterloo, il en vaut la peine. Au n° 115, le porche de la Faculté de Médecine de l'U.L.B. (architecte François Malfait de 1925 à 1928) s'orne de deux atlantes accroupis en plein effort de levée du balcon, œuvre forte de Jacques Marin. Un saut jusqu'à la place Stéphanie. Dans la chaussée de Charleroi naissante, au coin de la rue Bosquet, le balcon à balustres du premier étage d'une maison particulière est soulevé par trois cariatides-termes dont celle

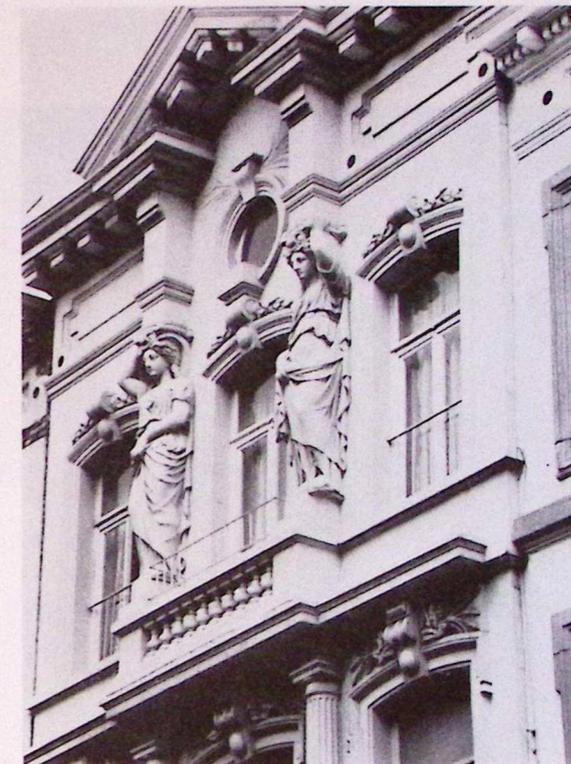
du milieu est féminine.

Poursuivons vers l'avenue Louise. Ce cas-ci constitue une dérogation au classicisme de la cariatide traditionnelle mais il me semble qu'il vaut d'être remarqué cependant. Encadrant la vitrine d'une Galerie d'Art un couple gigantesque d'indiens — en bois sculpté — joue le rôle de factionnaires tendant vers le haut des corbeilles de plantes.

Au n° 188 de la chaussée d'Ixelles, une maison bourgeoise est agrémentée de deux cariatides féminines assez lourdes.

Avenue de la Couronne, au n° 8, deux têtes sur socles méditent de part et d'autre d'une porte cochère.

En 1973 était encore debout, square de Meeûs, un somptueux hôtel de maître dont la façade se parait de deux cariatides monumentales. Rasé,



lui aussi, comme tant d'autres dans ce Quartier Léopold dévasté si malencontreusement.

Dans le lointain faubourg de Schaerbeek, au rond-point de la Cage-aux-Ours, le balcon arrondi du premier étage d'une maison de coin repose, depuis les fenêtres du rez-de-chaussée, sur les têtes de trois puissantes cariatides.

Au n° 33, rue du Congrès, face à la place de la Liberté, à l'ancienne Banque Empain, dix têtes de femmes soutiennent les cinq balcons de la façade...et voilà, pour aujourd'hui, la fin de ma quête...

1. Termes = bustes dont la partie inférieure du corps se termine par une gaine rigide.
2. Dans la très jolie salle du Théâtre Royal du Parc, rue de la Loi (bâti par les frères Bultos en 1782, d'après les dessins de Montoyer, restauré à plusieurs reprises, les dernières fois en 1934 et 1956) des cariatides-termes portent, bras croisés sans effort apparent, l'architecture des loges latérales.

Les Eglises de Tourinnes-La-Grosse et d'Orp-Le-Grand

par Marie-France DUSTIN

L'ÉGLISE DE TOURINNES-LA-GROSSE

AU nom de l'énorme tour-refuge qui sert de toponyme au village, Tourinnes-la-Grosse s'étage du pied au sommet d'une butte que surmonte une ravissante placette. A l'ombre d'un vieux marronnier, une jolie pompe, en pierre bleue, de 1861 fait face à une ancienne ferme devenue presbytère.

C'est ici que se trouve l'église Saint-Martin, évêque dont saint Amand répandit le culte au VII^e siècle lorsqu'il évangélisa nos régions. Entourée d'un cimetière et ceinte d'une muraille que l'on franchit en gravissant quelques marches, l'église frappe au premier abord par le volume et la massivité de sa tour carrée. Percée dans le haut de baies géminées soulignées par un cordon mouluré, elle est flanquée, à droite, d'une tourelle d'escalier ronde à meurtrières. Son rôle défensif s'affirmait autrefois dans le caractère totalement fermé de ses murs.

Ce n'est qu'en 1746 qu'un portail de style Louis XIV fut creusé sous un oculus de 1656.

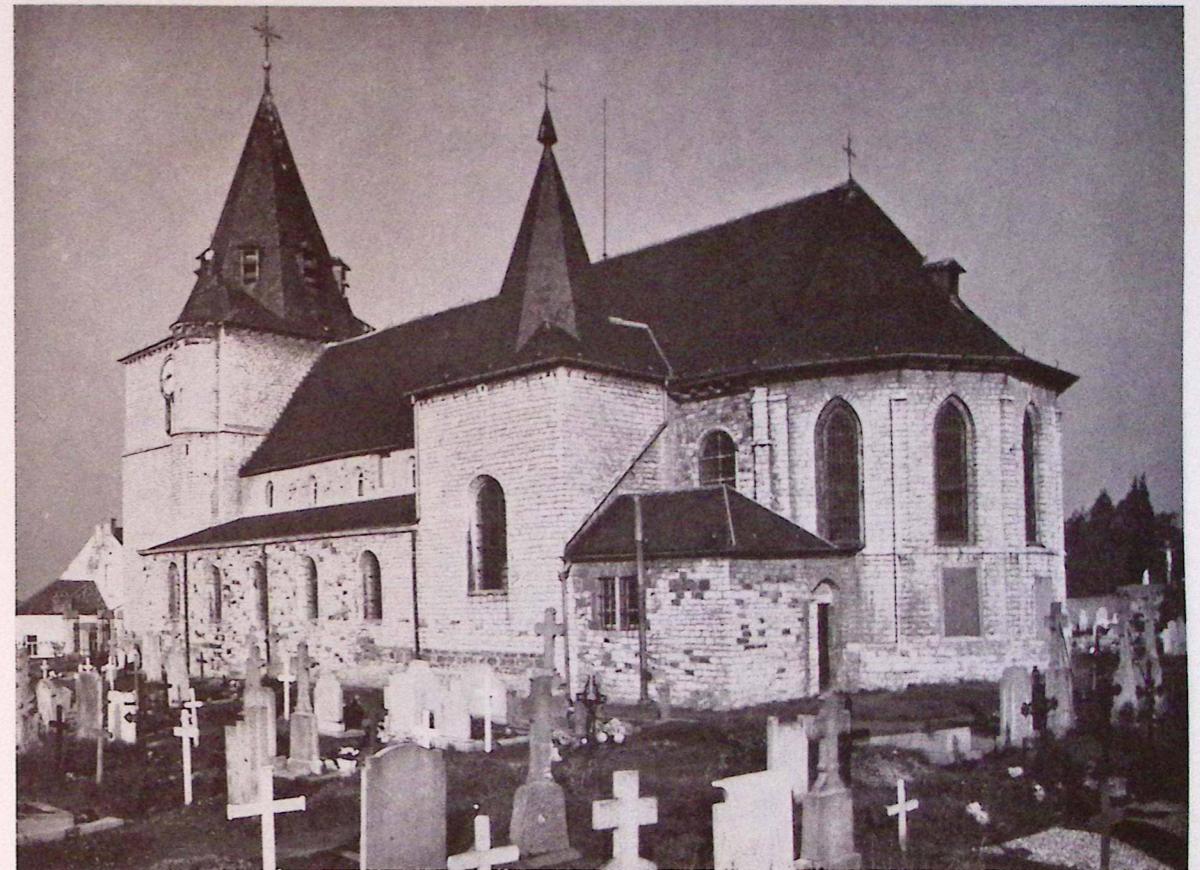


Eglise Saint-Martin à Tourinnes-la-Grosse : chaire de vérité dont les décors baroques sobrement traités ne rompent pas la simplicité de ce magnifique sanctuaire.

Mais avec son chœur gothique et cette tour du XIII^e siècle (par ailleurs réédifiée en 1564 ainsi que l'apprennent les comptes de la fabrique d'église), on comprend l'hésitation des archéologues à avoir daté avec précision l'église de Tourinnes. Incertitude qui dura jusqu'à de récentes restaurations lorsqu'on débarrassa le bâtiment de ses enduits. Pour s'apercevoir que la tour et le chœur avaient été accolés à une église préromane de type basilical simple. Celle-ci remonterait à l'époque carolingienne.

La plus ancienne du Brabant, elle est aussi une des plus anciennes basiliques à piliers parvenue jusqu'à nous.

Contournons l'édifice. La nef est en fait plus étroite que la tour. Chaulée à l'extérieur, elle est épaulée de bas-côtés visiblement remaniés, d'un transept non saillant contre les bras duquel sont accostées deux sacristies. En faisant retour à gauche près de la tour, on remarquera également deux annexes. La première carrée, la seconde terminée par un mur polygonal à trois pans.

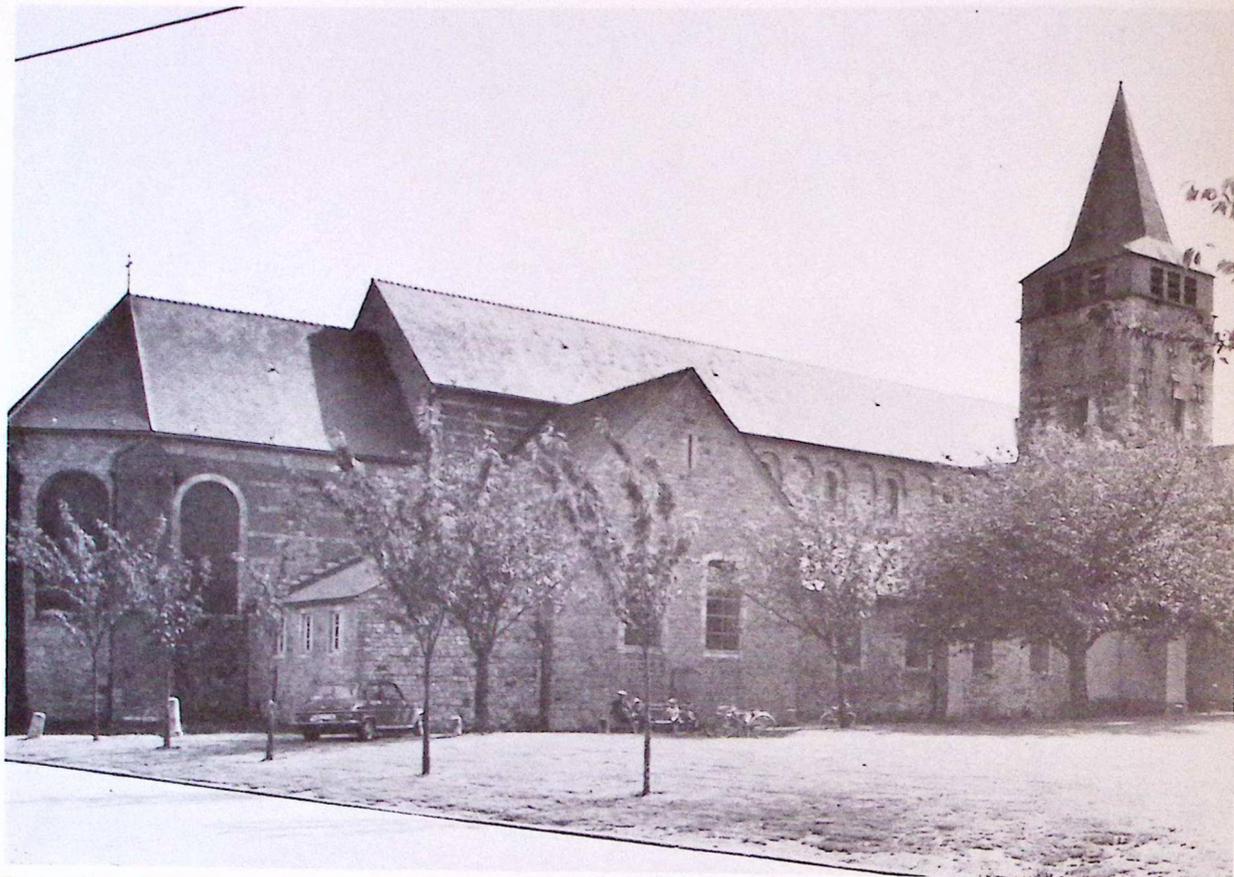


Précédée d'une robuste tour carrée et ceinturée encore par son vieux cimetière, l'église Saint-Martin à Tourinnes-la-Grosse est à la fois l'une des plus originales du Brabant et l'une des plus anciennes du pays.

Les documents nous apprennent que l'enduit externe des murs-gouttereaux est celui d'origine. Les collatéraux quant à eux ont été remontés au XVII^e siècle à partir des murs primitifs. C'est à cette époque également que les croisillons du transept furent voûtés d'ogives et que leur toiture en forme de tourelle polygonale fut surmontée d'une petite flèche bulbeuse. Les voûtes du chœur par ailleurs ne sont pas non plus anciennes : « le chœur tomba » au XVII^e siècle, et en 1668, on en

exhaussa de deux à trois pieds le « comblage ou la voûte » (Tarlier et Wauters, Brabant, canton de Jodoigne, p. 188). Mais c'est au XII^e siècle que le chapitre de Saint-Paul de Liège qui levait la dime et nommait le curé à Tourinnes prit la décision d'agrandir le premier chœur à chevet plat de l'église. Celui qui le remplaça témoigne du compromis adopté par les maîtres d'œuvre successifs. Alors que son plan terrier est en forme d'abside semi-circulaire, à mi-hauteur du mur, le

passage se fait au plan polygonal à cinq pans. Les fenêtres en style ogival primaire sont séparées par des contreforts-piliers en très léger ressaut. Il semble donc que l'agrandissement de ce chevet à partir du chevet plat de la basilique carolingienne se soit effectué à l'époque transitoire du XII^e siècle où l'art roman prédominait encore. Alors que l'élévation date du milieu du XIII^e siècle où l'on se rallie aux techniques gothiques. Les traces de ce compromis se retrou-



Dans un décor qui n'est pas sans rappeler les lumineux villages de Provence, l'église Saint-Martin à Orp-le-Grand est l'un des plus captivants sanctuaires que nous ont légués nos bâtisseurs romans.

vent à l'intérieur de l'édifice où s'effectue le mariage de deux styles qui iront toujours davantage en s'opposant : le style préroman de l'admirable nef aux lourds piliers maçonnés, le style gothique du chœur. Large, étalé, comme toute l'église elle-même où la première impression qu'on éprouve en entrant est cette impression de largeur et de stabilité. Dans la nef, les fenêtres fort basses ont à peine entamé la compacité des murs. Elles glissent d'un bout

à l'autre du vaisseau au dessus de l'étage des arcades. Celles-ci sont « frustes et outrepassées parce que les maçons n'ont pas encore employé d'impostes pour établir leurs cintres et recevoir correctement les retombées » (Catalogue de l'exposition Rhin-Meuse, p. 113). Elles sont portées par des piliers-murs de section légèrement oblongue. Gauches et irréguliers, ils sont comme tout le vaisseau attachants d'authenticité.

Le plafond de l'église avait été, comme ce fut si souvent la mode au XVIII^e siècle, habillé de stucs. Débarrassé de cette couverture, la restauration en 1954 de R.M. Lemaire lui a rendu son visage primitif : un simple plafond de bois couvre la nef et les bas-côtés. Le vaisseau préroman comprenait autrefois six travées. La dernière travée du côté de la tour a été refaite : son arc, dont les pierres taillées offrent le même parement régulier, contraste

avec l'enduit des murs.

Cette tour est voûtée au rez-de-chaussée d'une voûte d'ogives aux lourdes nervures carrées. Elle ouvre à gauche sur une petite chapelle avec un autel. Aux murs, céramique moderne, une Crucifixion avec la Vierge et saint Jean; deux toiles, « Le Christ et Madeleine chez Simon le Pharisien » de P.-J. Verhaegen, élève de Rubens, et une Adoration des Bergers.

Quant au transept du XIII^e siècle, dont les murailles de la travée appartenaient au vaisseau préroman, il comporte dans le croisillon droit une « Charité de saint Martin » voisinant avec une céramique murale retraçant sa légende. Il semble que la totalité de la décoration en céramique de l'église soit de Max van der Linden. Son chef-d'œuvre, la Châsse de Saint Corneille, châsse, en laiton, rehaussée de céramique, se trouve dans le collatéral gauche de l'église.

Dans le chœur chaulé, mis à part les voutains, les nervures épaisses encadrant les fenêtres sont reçues sur des culots et deux mascarons (petits visages humains au centre).

Une chaire de vérité, sculptée en 1682 par J.-B. Delsarte de Wavre, ne rompt pas la simplicité de cette belle église.

L'EGLISE D'ORP-LE-GRAND

HISTOIRE ET CULTE

Alors que l'église de Tourinnes-la-Grosse constituait un exemple intéressant d'architecture préromane, l'église d'Orp-le-Grand appartient à un stade assez abouti de l'évolution de l'art roman. Succédant à trois constructions préromanes de type basilical dont les fouilles ont révélé l'existence, la construction actuelle remonte en effet pour le gros de l'œuvre au XII^e siècle. C'est une moniale du nom d'Adèle qui aurait au VII^e siècle fondé sur la hauteur d'Orp un premier « monasterium » où des moines venus des Iles Britanniques vinrent enseigner la parole de Dieu. Comme il était d'accès difficile, elle fit bâtir dans la vallée une église consa-



Eglise Saint-Martin à Orp-le-Grand : statue de sainte Adèle, spécialement vénérée en ce lieu.

crée à saint Martin. Elle fut à sa mort enterrée dans la crypte de cette église et ses ossements conservés dans une châsse.

Les fouilles nécessitées après 1940 pour la restauration de l'église ont de fait révélé sous le chœur actuel une vaste crypte-halle, témoin de l'extension que prit avec le temps le culte et le pèlerinage à la sainte. L'eau qui

sortait du plateau d'Orp était considérée sous son influence comme guérisseuse de la cécité.

Dans le bas-côté gauche de l'église, on peut encore voir dans une châsse de style Renaissance les ossements noirs et assez spectaculaires de sainte Adèle.

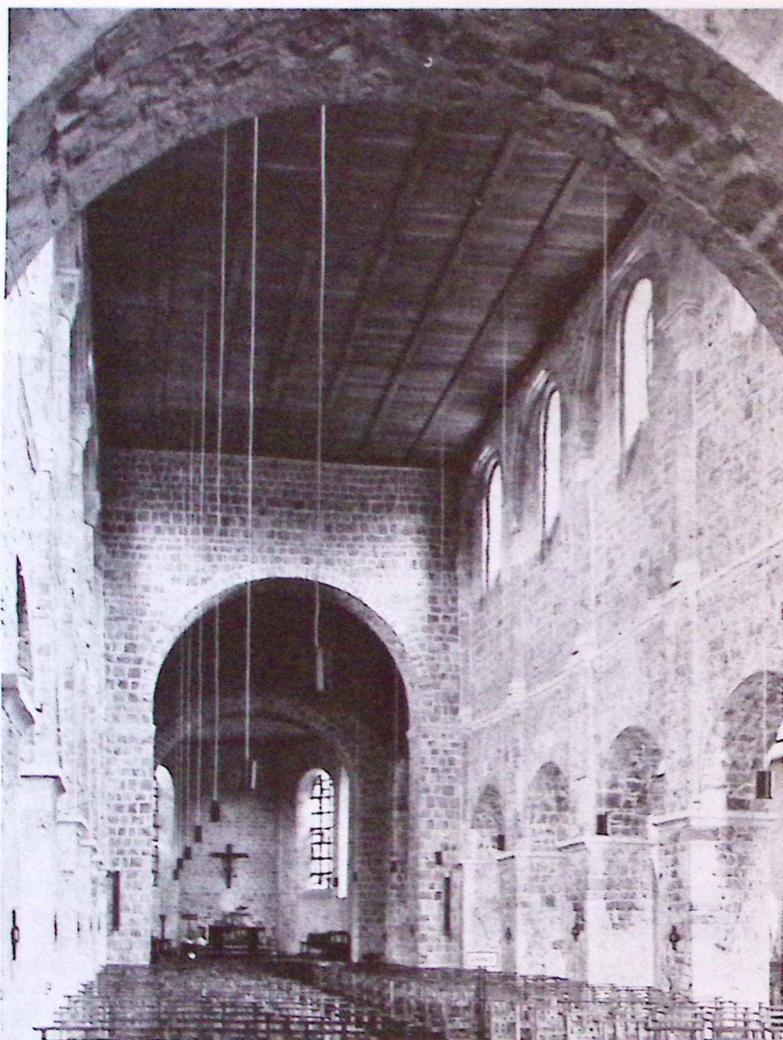
L'ARCHITECTURE

Malgré de nombreuses restaurations dues aux heurts et malheurs de l'église liés à l'histoire du village (un des plus terribles fut, en 1674, le sac et l'incendie de l'église dont la nef et les sept autels disparurent ainsi que le clocher et ses cloches) l'église Sainte-Adèle et Saint-Martin reste un bel et important exemple d'architecture romane. Pour son « westbau », de type mosan, qui, comme la collégiale d'Amay, présentait deux tours en façade, pour l'extraordinaire beauté de sa nef.

L'avant-corps, dont seule la tour septentrionale subsiste, fut en réalité déjà presque restauré au XVII^e siècle. Epoque où on lui ajouta des contreforts et où la tour refaite fut renforcée de nombreux ancrages encore visibles.

Cette façade présente deux pignons creusés de deux portes en plein cintre construites en 1754 (millésime). Elle est creusée de deux fenêtres dont l'une en plein cintre et l'autre en ogive. Voûté à l'intérieur d'une voûte d'arête, son rez-de-chaussée s'étale sur deux travées séparées par un pilier. Il est surmonté à l'étage d'une belle tribune reprenant la disposition des murs-gouttereaux. C'est un effort d'articulation et de structuration plutôt qu'une façon de penser en termes de masses et d'inertie que l'on remarquera au mur de cette tribune et dans la splendide nef de l'église. Le système de la travée a fait ici son apparition avec une correspondance entre l'étage inférieur des grandes arcades et celui des fenêtres hautes.

Séparés horizontalement par un cordon mouluré, les deux étages sont unis par une scansion verticale. Les arca-



Eglise Saint-Martin à Orp-le-Grand : la nef centrale, à six travées rythmées par de puissants piliers carrés, frappe le visiteur par la simplicité et la majesté de ses lignes admirables.

tures encadrant les fenêtres sont prolongées par des demi-colonnes engagées et des bandes murales venant mourir dans l'imposte des piliers. Cette belle et claire disposition répond en fait au dispositif extérieur où une

suite d'arcades sur colonnettes s'ouvre une fois sur deux sur une baie du clair-étage. La séparation des éléments porteurs et des éléments clôturants aurait en fait permis un évidement déjà conséquent

du mur. Mais la prudence qui a dicté au maître d'œuvre l'exigüité de ses fenêtres est celle-là aussi sans doute qui l'a retenu de recourir à la voûte romane en berceau. Un simple plafond de bois, qui renforce l'horizontalité du vaisseau, sert en effet de couverture. Mais telle qu'elle s'offre aujourd'hui à nos yeux, œuvre d'une assez récente restauration, l'église Saint-Martin est d'une grande beauté : vie et chaleur des murs dont le parement régulier est à base d'une pierre locale jaune rosé. Lisibilité des structures et simplicité. Rien ne heurte le regard des solides piliers carrés aux fenêtres parcimonieuses.

Douze grands médaillons, en bois sculpté, représentant les apôtres, ornaient autrefois les piliers de la nef à six travées. Provenant de l'abbaye de Heylisseem et attribués à Laurent Delvaux, deux seulement subsistent aujourd'hui au mur du transept faisant face à l'autel de sainte Adèle où ils voisinent avec quatre têtes d'anges baroques. Ces sculptures, de même que la statue de la sainte, se détachent ici sur le mur chaulé de blanc alors qu'ailleurs le parement est à nu.

Profondément remanié au XVIII^e siècle, en même temps que les collatéraux, notamment à la croisée, les deux arcs triomphaux, le transept, du type bas mosan et saillant, était autrefois éclairé de petites fenêtres hautes. « Elles sont nombreuses, écrit R. Lemaire (« L'art en Belgique », p. 50) les églises des petites abbayes, prieurés, chapitres des provinces de Liège... et du Brabant oriental. Les plus grandes ont, outre la nef, les bas-côtés et un chœur, un transept saillant avec ou sans chapelle et une tour occidentale à caractère fermé.

La croisée du transept y est généralement éclairée de petites fenêtres percées dans les hauts murs, au-dessus des toitures des croisillons. Les mieux conservées d'entre elles sont les anciennes collégiales de Looz, Sclain, ainsi que les églises paroissiales de Kuntich, Mousty, Neerheyilsem, Bierbeek, Xhignesse, Orp-le-Grand. »

Avec ces églises, celle-ci possède éga-



Eglise Saint-Martin à Orp-le-Grand : sous le chœur se développe une superbe crypte à trois nefs, terminée par une abside à trois pans.

lement en commun sous le chœur une crypte voûtée précédemment évoquée à propos du culte de sainte Adèle. C'est par un joli petit couloir voûté d'arêtes que l'on y pénètre à droite du chœur où l'on débouche dans l'obscurité du lieu. Longue de quatre travées et de trois en largeur, cette crypte est divisée par des piliers carrés cruciformes reliés par des arcs doubleaux et supportant une voûte d'arêtes. On y distingue l'emploi d'anciennes impostes pré-romanes. Autre particularité, elle se

termine par une abside polygonale à trois pans, ce qui constitue une disposition assez exceptionnelle.

Située sous le niveau de la Ghête, il fallut lors des fouilles et avant de procéder à sa restauration débarrasser cette crypte des tonnes de gravats qui l'encombraient, puis l'assécher.

C'est par une ouverture pratiquée dans le flanc septentrional que l'on y accédait jadis. Mais au XIII^e siècle, elle fut éliminée au profit d'une absidiole semi-circulaire à laquelle fait pendant de

l'autre côté du chœur une chapelle annexe. Celle-ci provient du remaniement au XIV^e siècle d'une autre absidiole également.

Quant au chœur de l'édifice, reconstruit au XVII^e siècle sur les anciennes fondations romanes, il fut encore consolidé au XVIII^e siècle par trois massifs contreforts en briques rouges. Il s'orne actuellement de vitraux modernes dus à Michel Martens et qui dispensent dans l'édifice une belle lumière aux reflets orangés.

GEORGES AGLANE

peintre du fantastique

par Joseph DELMELLE

Ceux qui n'ont pas connu Nivelles avant le tragique printemps de 1940 ne peuvent s'imaginer combien le visage actuel de la ville est différent de celui qu'elle offrait précédemment aux regards. Le temps a cicatrisé les plaies et éliminé quasiment les traces laissées par celles-ci à la surface de la peau. Et le soleil d'un autre printemps embellit les choses. Il manque cependant au panorama de l'antique cité d'Ide et de Gertrude, le coup de clairon cuivré du jaquemart. On a descendu Djan-Djan de sa tour. Et des échafaudages tubulaires enferment l'avant-corps de la collégiale encore privée de son clocher. A deux pas du parc de la Dodaine, à l'écart du trafic, une maison — pareille à tant d'autres — regarde, émergeant de la verdure, le toit de la « Tourette » où est à présent installé un petit musée dédié au regretté Charles Gheude. Cette maison est le refuge d'un artiste : Georges Aglane.

ON RECONNAIT L'ARBRE A SES FRUITS...

Une graine tombe sur le sol, germe et donne naissance à une tige qui, au fil

du temps, engendrera un arbuste, puis un arbre qui donnera des fruits : marrons, pommes ou cerises. On reconnaît l'arbre à ses fruits.

Si Aglane est devenu artiste-peintre, c'est parce que la lignée dont il est issu comportait des hommes qui possédaient, mais tenu sous le boisseau, l'idéal qu'il est parvenu à réaliser. Son grand-père et son père, en effet, étaient des artisans avertis, très connus — comme peintres en carrosserie et décors — dans le bassin de Charleroi, le Centre et le Nord de la France (de Maubeuge à Valenciennes). Ils pouvaient indifféremment exécuter l'imitation du marbre et du bois, la lettre et le réchappissage. Toutefois, non contents de pratiquer leur métier en pleine connaissance des diverses techniques qui lui sont particulières, ils s'adonnaient par plaisir, lorsqu'ils en avaient le temps, à la peinture de chevalet. Aglane a hérité de leur goût pour le beau métier et pour la couleur. Et il a fait fructifier cet héritage.

Les circonstances, évidemment, l'ont aidé dans la révélation des virtualités reçues avec la vie.

Aglane, qui est né en mars 1912 à Nivelles, rue de Soignies, était encore enfant lorsqu'il eut l'inconsciente révélation de son destin. Bien souvent, passant devant la *Maison du Peuple* de Nivelles, il s'arrêtait pour coller son front à l'une des fenêtres de ce grand bâtiment. Et il contemplait, alors, deux toiles dont l'une illustrait la parabole de « L'Obole ». Cette dernière œuvre le fascinait. *Je trouvais fantastique, m'a-t-il avoué, le pouvoir de mettre de la vie sur une surface inerte !...*

A L'ECOLE DE LA VIE

La prime enfance d'Aglane devait être inconsciemment marquée par la guerre : absence du père mobilisé, atmosphère étouffée de l'occupation, rythme alanguiné de l'existence, climat de méfiance, fréquent appel des cloches annonçant l'enterrement de quelque victime de la grippe espagnole ou du typhus, nostalgie des réfugiés du Nord de la France n'ayant d'autre gîte que la vieille collégiale où ils dormaient sur des litières de paille, difficultés du ravitaillement, restrictions et

sc... qui n'échappent pas à l'intuitive compréhension des jeunes... Puis, un jour, ce fut la retraite allemande et la furie des soldats cravachant les chevaux éreintés d'avoir tiré pendant trop longtemps des canons devenus inutiles !

Les hostilités terminées, l'école s'empara de l'enfant timide afin d'en faire un homme. Montrant des dispositions innées pour le dessin, Aglane bénéficia, alors qu'il n'a que dix ans, de la bienveillance du directeur Van Haelen qui le fait entrer, à l'Académie de Nivelles, dans la classe de dessin de M. Sauer. Il y reste une année. Mais la conjugaison des études générales et des cours de dessin exige, du garçon, trop d'efforts.

Plus tard, Aglane réintègre l'Académie. Il a quatorze ans. Il apprend, sous la direction du professeur Guyaux, l'art du sculpteur, la technique de la lettre et du « bois et marbre », et des rudiments d'architecture. Et il suit l'enseignement — dessin et peinture — d'Henri Quittelier. *Je lui dois, reconnaît-il, la probité du travail bien fait.* A l'issue de ce temps de formation, le jeune homme obtient son diplôme de grande distinction, le Prix Ed. Jamart et la médaille d'argent de la ville de Nivelles.

Ensuite, appelé sous les drapeaux, Aglane effectue son service militaire à Namur, au 13^e régiment de ligne. Deux mois après avoir endossé l'uniforme, il sollicite et obtient, de son commandant de compagnie, l'autorisation de quitter la caserne vers 16 h 30, chaque jour, afin de fréquenter, à l'Académie des Beaux-Arts de la ville mosane, les cours de dessin et d'architecture dont le responsable est un maître de l'eau-forte : Henri Bodart.

Libéré, notre Nivellois s'installe temporairement à Bruxelles, s'inscrit à l'Académie, dans la classe d'Emile Fabry (qui avait été l'un des initiateurs d'Henri Quittelier !), puis dans celle d'Anto Carte, et se distingue, à l'issue de ses études, en obtenant la libre disposition d'une loge avec modèles et en méritant le Prix Moens-Baes pour le meilleur dessin.

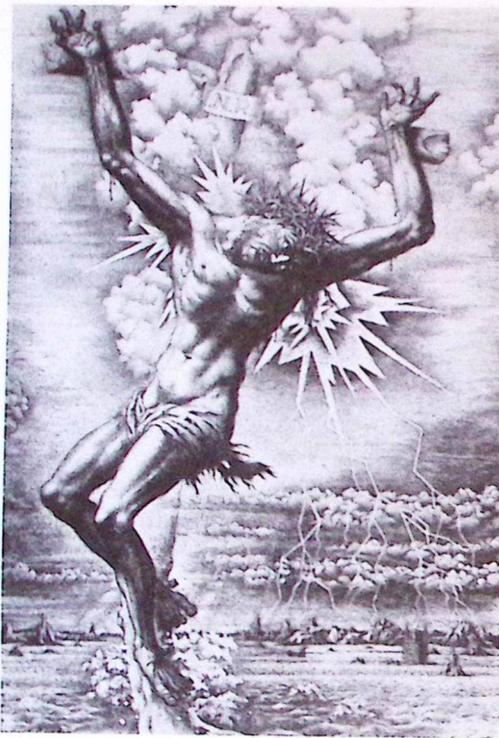


Georges Aglane : « La Belle et la Bête ».

EN POSSESSION DE SON METIER...

Nous voici arrivés presque au terme de la période de l'entre-deux-guerres. Après une année de loge et de travail acharné, Aglane organise une exposition personnelle à l'hôtel de ville de

Nivelles, puis une autre en la cave du Chapitre, et participe à plusieurs salons d'ensemble : Gand, Ostende et — avec une sculpture — Bruxelles (Palais des Beaux-Arts). Chaque fois, il mérite d'élogieux commentaires. Sa carrière



Georges Aglane : « Le Christ de l'an 1940 ».



Georges Aglane : « La Dame de Marostica » (Italie).

semble commencer sous d'heureux auspices.

L'avenir n'est à personne... En octobre 1939, Aglane, rappelé sous les armes, doit laisser tomber ses pinceaux. L'horizon s'assombrit. Un orage se prépare. Il n'épargnera pas la maison du voisin mais chacun s'imagine que la Belgique échappera à sa violence. Hélas, au matin du 10 mai 1940, il faut déchanter. Nivelles est écrasée par une avalanche de bombes tandis que le peintre est quelque part sur le front, face à l'agresseur nazi. Les événements se précipitent. Fait prisonnier, Aglane se retrouve dans un « stalag », à Altengrabow, non loin de Magdebourg. Il y restera jusqu'en 1941. La maladie justifiera sa libération et son retour au pays. Nivelles est ruinée. Le lendemain est incertain. Le découragement guette

l'artiste. Que va-t-il faire ? Fort heureusement, le curé d'un village proche lui demande de restaurer une des statues de son église. Satisfait de voir sa sainte Vivine remise en bon état, il invite Aglane à exécuter différentes œuvres destinées à orner le sanctuaire dont il a la charge. Et notre Nivellois sculpte un *Christ couché, pleuré par sa Mère*, peint un *Chemin de Croix* ainsi que, aux voûtes, les sept *Vertus théologales*. Puis, ces travaux terminés, il entre au service d'un établissement bruxellois qui a engagé, peu avant, un sculpteur renommé : Demaret, auteur du monument du *Poilu Inconnu* de Laeken. Les deux artistes ne tardent pas à fraterniser. Demaret aide son cadet, parvient à convaincre Lucien Christophe — alors Directeur de l'Administration des Beaux-Arts — de l'utilité qu'il y aurait à attribuer un subside à ce dernier... Quand il a du temps libre, Aglane peint pour son plaisir. Sa ville sinistrée lui offre quantité de motifs d'inspiration. Le temps passe. Lorsque la guerre prend fin, Aglane a amélioré la connaissance de son métier. Il n'a quasiment plus rien à apprendre. Toutefois, il continue à chercher sa voie !

LA ROUTE ROYALE

Au lendemain de la libération, Aglane se remet en question. Il a le sentiment que tout ce qu'il a fait auparavant n'offre aucun caractère profondément personnel : *Tout a été dit et je suis venu trop tard dans un monde trop vieux...* Et il fait l'inventaire de son passé, procède à un examen sérieux des œuvres qu'il a accumulées au fil des années... Brusquement, il retrouve un dessin exécuté avant la guerre. Il s'agit d'une composition intitulée : *La Mort et la Vie*. Il estime qu'elle est valable et, mieux, qu'elle est assurément l'une des meilleures de toutes les choses dont il est l'auteur. Puis, en 1955-1956, désireux de meubler une de ses toiles, il invente — sous le coup d'une inspiration subite ! — des figures monstrueuses. Il s'étonne de la facilité avec laquelle il réussit cet exploit. Dès lors, sa voie est tracée : *Je comprends mes vraies possibilités et ce que je*

devais réaliser. Je pense, à présent, que les événements auxquels j'ai assisté au cours de ma vie m'ont amené un jour à m'apercevoir que tout est fantastique et irréel autour de nous : la guerre et ses atrocités, l'absurdité des hommes, leur sauvagerie comme aussi — parfois — leur générosité, les grandes découvertes, les fusées, les astronautes sur la lune, la biologie et ses expériences... Nous sommes les acteurs et témoins d'une époque faisant son ordinaire de l'extraordinaire et où tout est remis en question. C'est un autre moyen âge finissant, mais avec d'autres problèmes... Aglane a donc choisi la voie royale du fantastique et, vingt ans après ce choix décisif, il est pleinement satisfait. Pratique nombre de disciplines contraignantes : peinture, sculpture, médaille et eau-forte, il continue à mener une vie de création et de labeur. C'est là, dit-il, l'une des seules qui méritent d'être vécues !

D'ETAPE EN ETAPE...

Aglane a exposé au sein de nombreux ensembles, en Belgique et à l'étranger : Vienne, Rome, Paris, Toulouse, Düsseldorf... Il a mis sur pied quantité de salons personnels : Nivelles, Charleroi, Bruxelles, La Louvière, Anvers, Audenarde, Hekelgem, Alost, Lokeren... Il est présent, avec une ou plusieurs de ses œuvres, dans maintes collections officielles et privées : musée d'Ovar (Portugal), cabinets des médailles de Bonn (R.F.A.) et Bruxelles, musée de Nivelles, collections de S.M. le Roi Baudouin, de V. Price (Chicago, U.S.A.), Nigl et Marzinel (R.F.A.), Zampieri et Gastaldello (Italie), Bottenhauser (Suisse), Bottenheim (Pays-Bas) et d'autres, notamment en France et en Espagne. Il a obtenu des distinctions flatteuses dont, en 1957, le Premier Prix au concours de médailles organisé par l'Académie royale des Beaux-Arts de Belgique à l'occasion du 200^e anniversaire de la naissance de W.A. Mozart. Des études substantielles ont été consacrées à son œuvre, en particulier par le poète et essayiste hennuyer, Raymond Bath et, en néerlandais, par le

poète, novelliste et critique d'art, Jos Murez d'Audenarde. Toutefois, Aglane aurait été touché par la gloire beaucoup plus tôt s'il s'était départi de sa discrétion naturelle. Des artistes moins originaux que lui sont beaucoup plus connus parce que, à l'inverse du Nivellois, ils ont le sens de la publicité et savent se mettre ou se faire mettre sur le pavois, bien en évidence.

UN UNIVERS SURPRENANT

Je me souviens de l'admirative surprise éprouvée lors de ma première confrontation avec l'œuvre d'Aglane, œuvre tout à la fois onirique, ésotérique, ambiguë, passionnante, fruit d'une méditation visionnaire bien contrôlée et d'une grande et méticuleuse virtuosité technique. Le fantastique y est présent en permanence. Toutefois, ce fantastique-là n'est pas gratuit. Frans De Winne, dans la *Gazet van Antwerpen*, a fait remarquer qu'il est ordonné par l'intelligence d'un esprit chercheur et sans repos, exprimé dans une technique d'anciens maîtres avec un coloris passionnant et d'une facture à peine visible. Et le critique flamand estimait que le travail du peintre nivellois vaut non seulement par la teneur artistique inhabituelle mais également par sa grande valeur culturelle.

Il faut voir les compositions d'Aglane. Elles s'inspirent de l'*Apocalypse*, des *Métamorphoses*... mais avec une liberté stimulée par une intense et effervescente réflexion sur un inquiétant au-delà, sur le sens caché de la destinée humaine. Le bien et le mal, la mort et la vie, la laideur et la beauté ne cessent de s'affronter et de s'associer aux pages magistrales du peintre. Ces pages, je pourrais les analyser, les commenter ici, mais j'estime que la littérature est impuissante à leur ajouter quoi que ce soit. Il faut les voir ! En guise de préface à leur découverte (ou, le cas échéant, de rappel), le lecteur de cette revue se penchera sur les quelques reproductions qui illustrent le présent article. Elles sont révélatrices de la démarche d'Aglane, ce grand artiste d'aujourd'hui dont l'avenir se souviendra.



Les houblonniers brabançons s'étendent sur quelque 130 hectares; elles représentent environ 18 % de la récolte totale du pays.

La Route du Houblon

par Yves BOYEN

- * = monument, site ou œuvre d'art remarquable
- ** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté

Etudiée et réalisée, en étroite association avec la Fédération Touristique de la Province de Brabant, par le Syndicat d'Initiative Régional du Nord-Ouest du Brabant, qui a son siège à la maison communale de Kobbegem, la Route du Houblon (80 km) constitue le panneau central d'un triptyque de circuits touristiques dont le volet de gauche est occupé par la Route de la Gueuze (50 km), créée en 1973, et celui de droite par la Route du Jardin Botanique (80 km) inaugurée en 1974. Ces trois circuits sillonnent l'entièreté de la zone d'animation du Syndicat précité. Zone fort diversifiée sous l'angle de la géographie physique, puisqu'elle embrasse tout le nord du Pajottenland au sol limoneux et au relief accidenté, la partie brabançonne du Petit Brabant (Klein Brabant), sorte de porte ouverte sur la plaine des Flandres, et les deux rives de la Senne, au nord de Bruxelles où le sable se mêlant au limon nous rappelle que la Campine est proche. Cette zone a toutefois un dénominateur commun : la bière. Qu'elle soit blonde, brune ou spéciale, de haute ou de basse fermentation, la dive cervoise de nos contemporains est ici omniprésente et, avec elle, son chapelot de brasseries (grandes, moyennes ou familiales) et, cela va de soi, ses champs livrés à la culture du houblon, cette plante grimpante, qui dépasse couramment 5 mètres de haut et qui donne à la bière son arôme tout en lui assurant sa bonne conservation.

Localisée dans la zone Asse-Hekelgem-Opwijk, la culture brabançonne du houblon (130 hectares) occupe quelque 500 planteurs et représente environ 18 % de la production nationale de cette plante aromatique. Les deux Flandres, mais surtout la Flandre Occidentale (région de Poperinge) sont également des zones productrices de houblon. A titre indicatif, il existe autour de Poperinge un autre circuit touristique dédié au houblon. Il s'agit de la « Hoppeland Route » (Route du Pays du Houblon). Cette dernière région représente à elle seule plus de 70 % de la production totale du pays.

Pour notre Route brabançonne du houblon, nous avons pris comme point de départ Asse, en raison de sa situation centrale, au cœur

de la zone de production du houblon. Toutefois, comme cette route constitue un circuit fermé, rien n'empêche le touriste partant de Bruxelles d'entamer la randonnée à Wemmel ou Zellik; celui venant d'Alost, à Hekelgem, tout comme l'excursionniste venant d'Anvers aura intérêt à commencer son circuit à Meise. **Important :** les poteaux directionnels portent l'appellation néerlandaise : « **Hoppe Route** ».

ASSE

Vaste agglomération mi-rurale mi-urbaine (2.787 hectares - 13.500 habitants) composée d'un noyau résidentiel et commerçant et de plusieurs hameaux aux attaches encore agricoles. Asse est le noyau central de la culture du houblon en Brabant. De grandes fêtes du houblon et de la bière ont lieu tous les cinq ans, le deuxième week-end de septembre. La pomme de terre d'Asse est connue et appréciée dans tout le pays. La couque d'Asse est une spécialité locale à base de farine, beurre, œufs et sucre en grains. Autre spécialité culinaire mais saisonnière (seconde quinzaine de mars - première quinzaine d'avril) : les jets de houblon préparés avec du beurre et des œufs brouillés ou pochés... Un délice qui est servi dans tous les bons restaurants de la région. Restaurants. Estaminets typiques. De belles fermes, de nombreux châteaux et d'élégantes maisons bourgeoises de style brabançon complètent le décor d'une région au relief fort accidenté. C'est à Asse que mourut, le 4 janvier 1916, le célèbre historien belge Godefroid Kurth.

Point de départ : la Maison communale d'Asse. A côté de la maison communale, nous rencontrons la première curiosité de notre circuit, l'ancien **Hôpital*** (classé), construction pittoresque remontant à la fin du XIV^e siècle. Il fut restauré et agrandi durant les XVII^e (en 1647) et XVIII^e siècles. Le mobilier de cette belle demeure est très riche. On y trouve notamment une série de portraits des différents recteurs, des toiles dont une Multiplication des Pains de Gaspard de Crayer, une pharmacie ancienne (fioles, pots en faïence, mortiers en bronze, etc...). La cuisine est tapissée de carreaux en Delft représentant des scènes champêtres. La chapelle de l'institution a été restaurée en 1835.

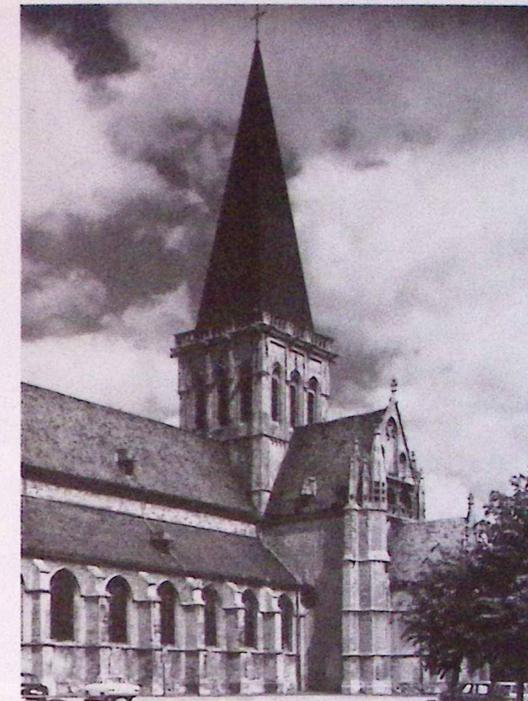
Nous prenons la direction d'Alost, puis, nous nous engageons, à gauche, dans la chaussée d'Asse à Enghien, qui suit approximativement le tracé de l'ancienne chaussée romaine d'Asse à Bavai.

Après 100 mètres de parcours, nous garons notre voiture (parking) pour nous rendre à pied jusqu'à l'église toute proche et jusqu'au « Markt » (Marché) qui la prolonge.

L'**église Saint-Martin*** est un remarquable édifice ogival (classé) présentant à la base de la tour et aux croisillons des éléments prégothiques. La splendide **tour*** (70 m de haut), plantée à la croisée du transept, domine toute la région. Le chœur tout comme la nef centrale sont un éloquent témoignage du savoir-faire de nos constructeurs gothiques. Le porche sud, richement orné (clés de voûtes, écoinçons), est une petite merveille.

L'ordonnance intérieure mérite aussi de retenir l'attention. On admirera surtout les puissantes colonnes soutenant la nef. Riche **mobilier***. On notera la chaire de vérité (1732), deux confessionnaux (1759 et 1785), ébénisteries d'une belle dextérité, deux autres confessionnaux Louis XIV, une « Multiplication des Pains », en mauvais état, attribuée à Gaspard de Crayer, l'autel de la Vierge (croisillon nord), composition d'un bel équilibre, et dans la Chapelle des Croix miraculeuses, bâtie au XV^e siècle et accolée au chœur, on remarquera, outre les croix, objet d'un culte séculaire, l'autel à colonnes et d'intéressants lambris relatant, dans une suite de reliefs, la légende de ces croix, que nous résumons ci-après.

En 1312, d'après la chronique, une pauvre femme, tentée par l'argent qu'on lui offrait, s'empara d'une hostie consacrée et la cacha dans le tronc d'un arbre mort qui se mit aussitôt à reverdir. L'afflux des pèlerins sur le lieu de ce miracle mécontenta les agriculteurs qui voyaient leurs champs régulièrement piétinés. Aussi décidèrent-ils d'abattre l'arbre; mais les branches, au fur et à mesure qu'elles étaient coupées, prirent la couleur du sang et se disposèrent en croix sur le sol. Du tronc de l'arbre, on fabriqua une grande croix qui fut portée solennellement jusqu'à l'église d'Asse. Plus tard, un paysan incrédule s'étant moqué de cette dévotion vit une croix apparaître dans un de ses noyers. Cette croix fut, elle aussi, portée à l'église d'Asse où elle est



Asse : la remarquable église gothique dédiée à saint Martin.

Hekelgem : le « Oude Molen » qui fut adroitement restauré en 1957-1958.



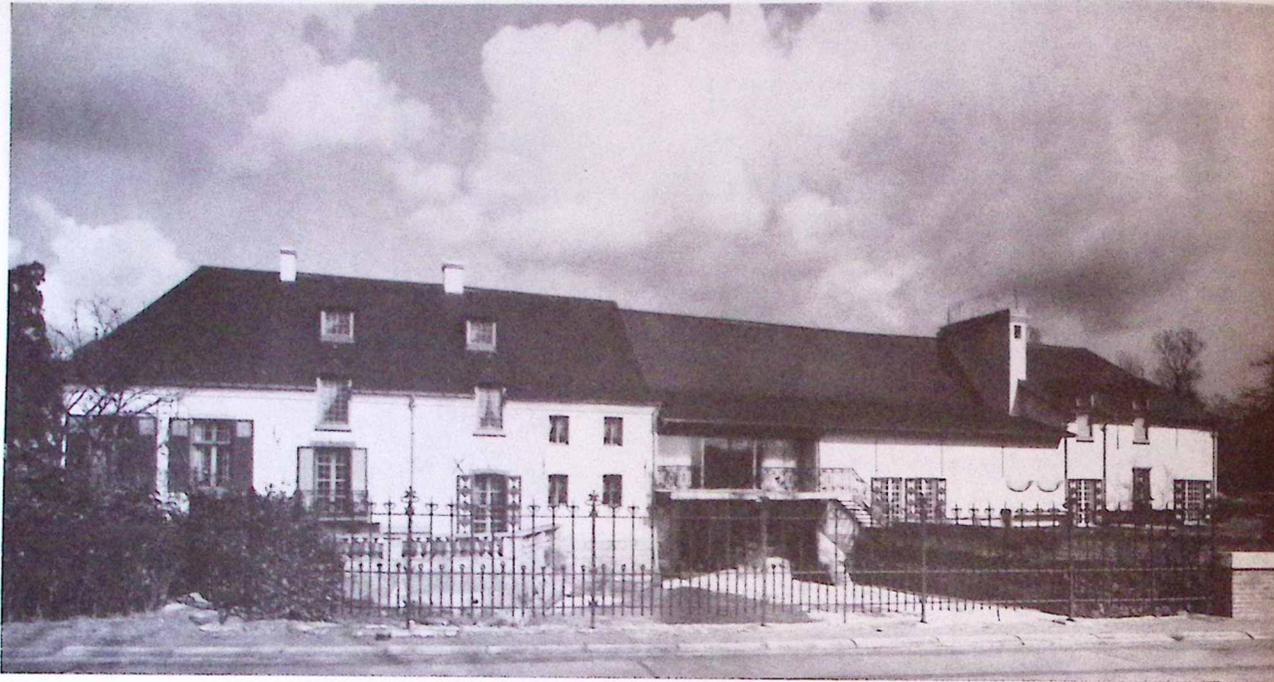
vénérée depuis cette époque lointaine. Quelques mètres nous séparent du **Markt (Marché)** bordé encore de quelques jolies maisons de maître et de demeures patriciennes.

Retour au parking. Nous poursuivons notre circuit en prenant la rue à droite, puis à gauche. A notre droite, la première houblonnière de la route. Le tronçon que nous suivons est ravissant avec une enfilade de parcs et de châteaux. Au **Putberg**, la chaussée encaissée et sinueuse plonge dans la vallée de l'Asbeek, traversant un **site*** digne de nos paysages ardennais. Au bas de la côte, nous prenons à gauche, laissons, à gauche, l'ancien moulin à eau dit « **Putbergmolen** » (XVIII^e siècle) et à droite, la « **Hooghuis** » (XVII^e siècle), jolie construction typiquement brabançonne, édifiée en briques dites espagnoles, avec fenêtres à meneaux, combles aigus et porte en forme d'anse de panier.

Plus loin, à notre droite, la petite église du hameau d'**Asbeek**. Nous gravissons un raidillon entre deux champs de houblon. A gauche, en retrait, nous apercevons l'imposant ensemble de bâtiments composant l'**ancienne ferme-brasserie « De Eenhoorn* »** qui vient d'être entièrement restaurée et aménagée en café-restaurant.

Au sommet de la côte, nous prenons à droite et rejoignons la chaussée Asse-Enghien.

Nous suivons la chaussée en direction d'Enghien. A gauche, la Chapelle Notre-Dame de Basse-Wavre, point de départ du pèlerinage à la **Chapelle de Kruisborre***. Ce ravissant oratoire surmonté d'un clocheton fut édifié, en 1622, à l'emplacement où eut lieu le miracle de la première croix conservée en l'église Saint-Martin à Asse. Il fut restauré dans le courant du XVIII^e siècle. L'intérieur, caractérisé par d'innombrables ex-voto tapissant les murs, est sobrement meublé. On y conserve une statue de saint Roch vénéré par les planteurs de houblon. Un pèlerinage a lieu à la chapelle le dimanche précédant le 14 septembre. La chapelle, ainsi que son site séduisant où dominent les cyprès, sont classés. Revenons à notre circuit. A notre droite, l'auberge « **De Koekoek** » où l'on peut déguster du lambiek, de la gueuze et consommer une succulente omelette au lard, puis toujours à droite, le beau domaine boisé de **Morette** avec château et tour délabrée de l'**ancien moulin à vent** de Morette édifié, en briques, en 1830, et



Essene : le Bellemolens, jadis propriété de l'abbaye d'Affligem, a été converti de nos jours en luxueux hôtel-restaurant.

désaffecté en 1939. Des abords du domaine, la **vue*** est magnifique (Ternat, Lombeek-Sainte-Catherine et, dans le fond, les collines du Pajottenland). Forte descente. Avant la gare de Ternat, nous virons à droite, traversons une partie du territoire de **Lombeek-Sainte-Catherine**, laissant, tantôt à gauche, tantôt à droite, quelques houblonnières. Nous longeons la ligne du chemin de fer Bruxelles-Denderleeuw. A hauteur de la gare d'Essene-Lombeek, nous tournons à droite et pénétrons sur le territoire d'Essene.

ESSENE

Pittoresque village (714 hectares - 2.200 habitants) au relief accidenté. Culture du houblon. Hôtel et Restaurants. A notre droite, nous découvrons une imposante construction. Il s'agit du **Bellemolens***, ancien moulin à eau baigné par le Bellebeek ou Hanselbeek, affluent de la Dendre. Un premier moulin fut édifié, en ce lieu, vers 1149, par les moines d'Affligem. Il resta d'ailleurs la propriété de la puissante abbaye jusqu'à la Révolution française. Anéanti du temps des Iconoclastes, le moulin fut reconstruit en 1593 et restauré en 1688. Utilisé comme moulin à grains et à huile, il fut déclaré, en 1796, sous le régime français, bien national et acheté par la suite par Jean-Baptiste Van de Putte; il resta la propriété de cette famille jusqu'en 1963, date à laquelle le moulin et les constructions annexes furent rachetés par Pierre Van Ransbeek qui pendant de nombreuses années confectionna avec talent des tapis de sable dans son établissement « Het Nieuw Zandtapijt » à Hekelgem (voir plus loin). Près de quatre années furent nécessaires pour restaurer entièrement le bâtiment et ses dépendances, l'équiper d'une nouvelle roue en bois, qui est une adroite réplique de celle de l'antique moulin banal (1226) de Braine-le-Château, et l'aménager en luxueux hôtel-restaurant. Une partie du plancher, au niveau du bar, est vitrée et permet aux clients d'assister, de jour comme de nuit, au mouvement « perpétuel » de la roue à aubes actionnée par les eaux du cours d'eau. On notera encore que la machinerie inté-

rieure du moulin a été conservée. Au-delà du Bellemolens, nous tournons à gauche (direction Teralfene). **Petit crochet facultatif** : les touristes, qui souhaitent visiter la belle église d'Essene, prendront à droite et gagneront le centre d'Essene après être passés au-dessus de l'autoroute Bruxelles-Ostende. Dédiée à Notre-Dame, l'**église d'Essene**, profondément remaniée et banalisée au XIX^e siècle, a heureusement gardé sa robuste **tour*** en pierre blanches de la région, percée d'ouïes gothiques, et son porche daté 1664. A l'intérieur, une Déposition de Croix attribuée à Gaspard de Crayer retiendra l'attention. La **cure**, construite en 1758, par les moines d'Affligem, a gardé un charme éminemment rustique. **Folklore** : chaque année, le 17 janvier (fête de saint Antoine l'Ermite) si ce jour tombe un dimanche ou le premier dimanche qui suit le 17 janvier, l'église et son parvis sont le théâtre d'une fête folklorique haute en couleur. Le matin, dès 9 h 30, les fidèles apportent leurs offrandes à l'église. Les dons consistent en têtes de porcs, boudins, jambon, pains de campagne, tête pressée, mais aussi en animaux vivants : poules, lapins, pigeons, oies et même cochons de lait. Après la messe solennelle a lieu sur le parvis une pittoresque vente aux enchères des dons tandis que des tartines garnies de tête pressée sont offertes aux spectateurs. Revenons à notre route qui nous conduit au centre de Teralfene.

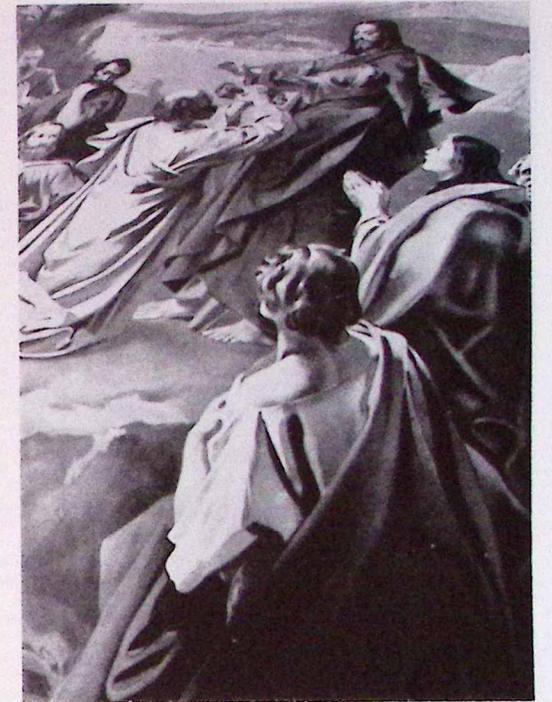
TERALFENE

Petite commune (244 hectares - 3.400 habitants) bordée par la Dendre et son affluent, le Bellebeek. Culture du houblon. L'**église Saint-Jean**, de style néo-gothique, date de 1895, à l'exception du transept, en grès lédién, seul vestige de l'ancien sanctuaire (on y lit la date 1652). Un tableau attribué à Godefroid Maes et figurant saint Jean l'Evangeliste orne le maître-autel tandis qu'un émouvant Christ gothique (XVI^e siècle) pend sous l'arc triomphal. A hauteur de l'église, nous nous engageons, à droite, dans la

petite rue qui gravit un raidillon, enjambe l'autoroute Bruxelles-Ostende (belle **vue*** à gauche sur la vallée de la Dendre et, en face, sur les hauteurs d'Hekelgem où se découpe le moulin à vent dit « Oude Molen »). Nous prenons à droite, puis encore à droite. Notre route se faulxifie à travers champs, laisse, à droite, la belle ferme brabançonne dénommée « Hof ter Saelen » et une houblonnière et nous conduit à l'**église d'Hekelgem**.

HEKELGEM

Pittoresque agglomération (809 hectares - 4.200 habitants). Sol très accidenté (les dénivellations dépassent 60 mètres). Important centre de culture du houblon. Plusieurs restaurants. Floriculture en serres. Manège. L'**église Saint-Pierre**, dont les parties anciennes sont classées, doit l'essentiel de son pittoresque à sa puissante **tour*** romane plantée en façade. Ce sanctuaire, dont on admirera la belle ordonnance de la nef centrale, a été restauré et remanié principalement aux bas-côtés en 1917-1919. De l'église, nous gagnons, par un raidillon, le **Oude Molen*** (classé) qui occupe une situation privilégiée à 74 mètres d'altitude. Ce séduisant moulin fut construit, en briques, en 1785. Il releva au début de l'abbaye voisine d'Affligem. Il resta en activité (mouture du grain) jusqu'en mars 1950. Il fut entièrement restauré en 1957-1958 et est aujourd'hui inséparable du paysage d'Hekelgem. Des abords du moulin, **panorama**** superbe sur le Pajottenland et la vallée de la Dendre, jusqu'à la Vieille Montagne de Grammont. Poursuivons notre route. 500 mètres plus loin à notre gauche, le **Nieuwe Molen** (classé) magnifiquement situé à 72 mètres d'altitude. Edifié en briques en 1827 par Jean-Baptiste De Vis, il resta la propriété des De Vis jusqu'à nos jours et fonctionna jusqu'en 1952. C'était le moulin le plus imposant de la région. Il est hélas aujourd'hui dans un état de délabrement (ailes arrachées - tour effondrée) frisant la ruine. A proximité du moulin, la **vue**** sur la région est incomparable : la Vieille Montagne de Grammont, Ninove, Alost, Termonde et,



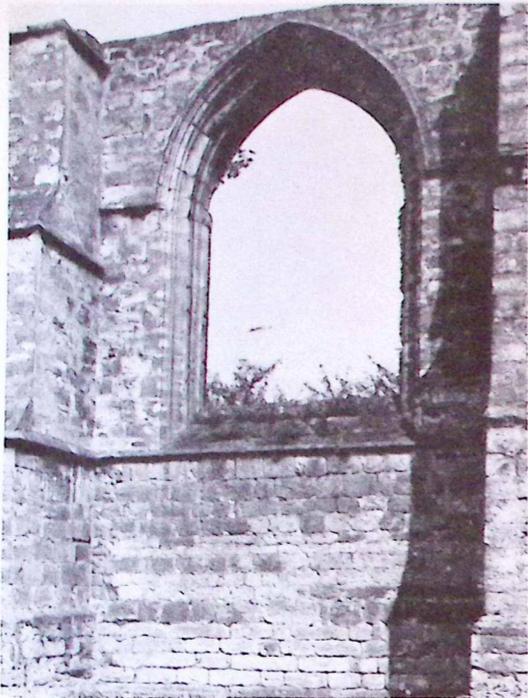
Hekelgem : un des fameux tapis de sable dont la renommée a largement débordé nos frontières.

par temps clair, la tour de la cathédrale d'Anvers et celle de Saint-Nicolas. Nous arrivons à la chaussée de Bruxelles à Gand dans laquelle nous nous engageons, à droite (direction : Bruxelles). Nous passons devant le « Nieuw Zandtapijt » aménagé en restaurant, puis le « Oud Zandtapijt », deux établissements où sont exposés les fameux **Tapis de sable***, curiosité unique en Belgique. Créés à Hekelgem, en 1873, ils reproduisent à l'aide de sable coloré, tantôt des chefs-d'œuvre de la peinture universelle, tantôt des portraits de souverains, artistes ou personnalités. Au « Oud Zandtapijt » ils sont renouvelés deux ou trois fois par an, par le talentueux artiste, Roger De Boeck, qui perpétue cette forme très originale d'un art spécifique au terroir d'Hekelgem. 500 mètres plus loin, nous prenons la rue, à gauche, qui conduit à l'abbaye d'Affligem. L'**abbaye bénédictine d'Affligem** fut fondée en 1086. C'était, après Nivelles, la plus ancienne abbaye brabançonne et aussi l'une des plus puissantes, sinon la plus puissante. Ses possessions étaient immenses; elle fonda de nombreuses maisons dont celle de Basse-Wavre, Vlierbeek, Forest, Grand-Bigard et Saint-André-lez-Bruges et exerça principalement pendant le XII^e siècle une forte influence sur la Flandre et le Brabant grâce au rayonnement de sa vie religieuse et intellectuelle. Godefroid 1^{er} dit le Barbu, comte de Brabant, y fut enterré ainsi que deux de ses enfants, le comte Henri, et la princesse Aleyde, qui fut l'épouse d'Henri 1^{er}, roi d'Angleterre. L'abbaye reçut, en 1146, la visite de saint Bernard, abbé de Clairvaux; c'est lors de son passage à Affligem que la Vierge lui serait apparue et l'aurait salué, l'encourageant de la sorte à poursuivre son apostolat. Le grand historien Sanderus y travailla et y finit ses jours en 1664. Au XVIII^e siècle, l'abbaye possédait encore 8.262 hectares de biens. Supprimée, en 1796, par la République française, elle fut vendue comme bien national et presque entièrement démolie. Les Bénédictins reprirent possession de l'abbaye ou du moins de ce qu'il en restait en 1869 et reconstruisirent leur couvent au cours de diverses campagnes (1870-1880-1926-1934 et 1972). De nos jours, la communauté est composée d'une trentaine de religieux. Des **bâtiments anciens*** (classés) ne subsistent qu'un pan de mur

de l'église abbatiale, percé de cinq baies ogives, une porte Renaissance et une construction dénommée la Maison des Evêques datant de la fin du baroque et marquant le retour vers le classicisme. Aujourd'hui, un Centre Culturel très actif a été installé dans une des dépendances de l'abbaye. Signalons encore que l'enclos abbatial abrite un jardin de plantes médicinales, un petit musée lapidaire et que les moines fabriquent sur place un petit cidre de derrière les fagots que l'on peut déguster au Centre d'Accueil, ainsi que la bière des moines. Au-delà de l'abbaye, nous apercevons à gauche, émergeant de la campagne, l'**Abbaye de Marie-Médiatrice** où sont installées, depuis 1932, les sœurs bénédictines qui ont reconstruit, à Hekelgem, l'ancienne abbaye Sainte-Wivine à Grand-Bigard. Nous prenons directement à droite en longeant le mur de clôture de l'abbaye. La route court, à présent, pratiquement à cheval sur les communes d'Hekelgem, Essene et Meldert. Le sol est ici littéralement truffé de houblonnières. Le **tableau*** est ravissant principalement à la veille de la cueillette du houblon (août - début septembre). Après avoir longé le hameau de **Doment** (Meldert), nous rejoignons la chaussée de Bruxelles à Gand dans laquelle nous nous engageons, à gauche (direction Bruxelles). Nous traversons le hameau de **Terheide** (Asse) avec, à gauche, **église**, placée sous le patronage de saint Hubert, et, à droite, le **moulin à vent de Terheide**, construit en briques, en 1745, et dont ne subsiste plus aujourd'hui que la tour. Nous poursuivons jusqu'à la chaussée d'Asse à Termonde où nous prenons à gauche (direction Termonde). A notre gauche, jolie échappée sur le **Poelbos** et le **Kravaalbos**, deux petites réserves boisées entourées de prairies. Nous quittons la route Asse-Termonde et nous tournons à droite pour gagner le centre de Mazenzele.

MAZENZELE

Minuscule mais charmant village (224 ha - 1.050 habitants). Vergers particulièrement pittoresques à l'époque de la floraison.



Presque entièrement reconstruite au cours de ces dernières décennies, l'abbaye d'Affligem a gardé quelques témoins de son prestigieux passé, tels ces vestiges de l'ancienne église abbatiale.

Notre route, sinueuse à souhait, nous conduit au hameau de **Eekskén** nous permettant d'admirer au passage la belle ferme dénommée « **Hof ten Eeken** » (à droite) avant de traverser la **houblonnière*** la plus touffue de notre circuit. Le spectacle de ces milliers de plantes, grimpant jusqu'à 6 mètres de haut, vaut à lui seul le déplacement surtout durant le mois d'août et au début du mois de septembre immédiatement avant la cueillette. Nous atteignons bientôt le centre d'Opwijk où nous visiterons l'**église Saint-Paul*** (classée), remarquable sanctuaire brabançon caractérisé par sa tour centrale, à ouïes géminées, flanquée d'une tourelle, son chœur soutenu par de solides contreforts, ses croisillons butant la tour, ses trois nefs couvertes par une seule toiture et sa façade d'ordonnance classique avec élégant portail Louis XIV. La tour, le transept et le chœur, tous trois en gothique rayonnant, datent des années 1410-1420. Quant aux nefs, elles ont été remaniées et agrandies en 1772-1773. Riche **mobilier*** avec autel de la Vierge, harmonieux ensemble à colonnes cannelées encadrant une ample composition de Gaspard de Crayer où Marie est figurée dans un entourage de saints et de saintes; autel consacré à saint Paul dominé par une Conversion de l'Apôtre sur le chemin de Damas, toile, aux coloris admirables, du même de Crayer. Ce talentueux artiste est encore représenté ici par deux autres tableaux, d'une excellente facture, exécutés en 1638 et 1649 : une toile illustrant les hommages rendus à saint Nicolas et le Baptême du Christ. On retiendra encore les lambris classiques couvrant les parois du chœur, un Chemin de Croix d'Eugène van Maldeghem (1875) et un intéressant Christ peint en 1648, sans oublier l'opulente chaire de vérité animée d'une Conversion de saint Paul, belle ébénisterie du XIX^e siècle qui témoigne du savoir-faire de nos artisans brabançons.

Folklore : chaque année, le 29 juin, si ce jour tombe un samedi ou le premier samedi qui suit le 29 juin, a lieu, dans l'après-midi, la pittoresque **Procession de Saint-Paul*** à laquelle participent quelque 500 chevaux. Ce cortège a pour origine le culte à saint Paul (il remonte au XV^e siècle) puis le pèlerinage à l'église d'Opwijk où l'apôtre est spécialement vénéré. Le pèlerinage prit corps au XVIII^e siècle et fut à l'origine de la procession solennelle du 29 juin. En 1902, des chevaux furent introduits dans le cortège.

Nous longeons d'abord le « **Dries** » où se dresse, au milieu d'élégants peupliers du Canada, la perche de la vieille Gilde locale, celle de Saint-Pierre forte de 28 tireurs expérimentés qui participent, chaque année, à la Pentecôte, au très envié tir du roi. Au-delà du « **Dries** », que nous laissons à notre droite, nous atteignons l'église **Saint-Pierre**. Ce sanctuaire sans prétention mais d'un charme indénié a conservé sa tour d'origine gothique et ses nefs Renaissance. L'église abrite une intéressante statue de saint Pierre produite par l'école brabançonne (vers 1480) et deux tableaux : une Adoration des Mages de 1600 environ et une Vierge à l'Enfant en compagnie de saint Dominique (toile du XVIII^e siècle signée A.J. Van Imschoot).

Le **cure** est une gracieuse construction du XVIII^e siècle. Quelques vieilles enseignes de cabarets subsistent au cœur du village.

Devant l'église, nous prenons à droite et pénétrons sur le territoire d'Opwijk. Nous laissons, à notre gauche, la **chapelle Saint-Roch** ou **chapelle Kint**, construite, en 1770, à l'initiative de Joanna-Josine 't Kint (1696-1793), puis nous coupons la route reliant la chaussée Asse-Termonde à Vilvorde. A notre droite nous apercevons l'**église de Droeshout** (hameau d'Opwijk), dédiée à saint Joseph et édifée en 1912-1913.

OPWIJK

Populeuse commune (1.747 hectares - 10.000 habitants) résidentielle, agricole (principalement le houblon) et industrielle (Textiles, brasserie fabriquant une bière spéciale très prisée, la « **Op-Ale** », et la savoureuse bière des moines d'Affligem. Hôtel et restaurants. Après avoir coupé la chaussée de Vilvorde, nous prenons la première artère à gauche. Plus loin, à notre gauche, les bois de **Dokken** et, à notre droite, les bois de **Trod** formant une intéressante réserve naturelle et ornithologique (27 hectares) qu'on peut visiter sauf pendant la période de couvain. Pour les visites, s'adresser à M. Bert van den Broeck, Kalkestraat 125, 1890 Opwijk; tél. (052) 35.51.84. L'atelier de Bert van den Broeck, peintre, sculpteur, graveur et dessinateur, peut également être visité sur demande.

Opwijk : l'imposante église Saint-Paul où domine le gothique rayonnant.



Merchtem : l'élégante et lumineuse église Notre-Dame.

pas du « **Burcht** » on peut encore voir un vieux moulin à eau, dénommé **Banmolen** ou **Binnemolen**. Ce moulin a appartenu, comme le château, aux ducs de Brabant qui le cédèrent vers 1400 aux Pipenpoy.

Nous quittons le centre de Merchtem par la route de Mollem.

MOLLEM

Paisible et ravissant village qui a gardé de solides attaches rurales. La culture maraîchère y domine, mais celle du houblon n'y est pas totalement absente. D'une superficie de 668 hectares, la commune abrite quelque 1.800 habitants.

L'**église Saint-Etienne*** (classée) est un coquet édifice, de style classique, construit en pierres et briques, dans les années 1755. En forme de croix latine, elle comporte trois nefs et une tour plantée en façade. On admirera la joliesse de la porte d'entrée, de style Louis XV. Le mobilier comporte quelques pièces de choix, qui composent un ensemble à la fois sobre et harmonieux. On notera le maître-autel enrichi de rocailles, les chauds lambris courant le long des murs, les fonts baptismaux en pierre avec pied gothique et cuve Renaissance, plusieurs tableaux d'une excellente venue, dont un triptyque consacré au martyre et aux funérailles de saint Etienne, une Sainte Famille du XVI^e siècle inspirée de Bernard van Orley et une très bonne toile, d'après Rubens, figurant le Triomphe de l'Eglise.

Le **cure** date du XVIII^e siècle et se distingue par sa jolie porte d'entrée de style Louis XV.

Non loin de l'église Saint-Etienne subsiste un moulin à eau alimenté par les eaux du Grote Molenbeek; il est implanté sur le territoire de Brussegem.

Dénoté **Moulin de Neerkam**, il date de 1735. Amputé de sa roue hydraulique depuis 1931, il fonctionne de nos jours à l'aide de turbines et triture les aliments pour bétail.

Nous poursuivons notre route en direction de **Bollebeek** (hameau de Mollem).

Dédié à Saint Antoine l'Ermite, le **sanctuaire de Bollebeek** est un modeste édifice, en briques et pierres blanches, reconstruit vers

Aujourd'hui, c'est toute la population qui participe à cette manifestation (fanfares et harmonies, compagnies théâtrales, groupes de jeunesse et groupes chorégraphiques, chorales, cavaliers) au cours de laquelle sont illustrés les grands moments de la vie de l'apôtre. A la sortie d'Opwijk, nous prenons, à gauche, pour gagner Peisegem (hameau de Merchtem).

MERCHTEM

Grosse bourgade (10.000 habitants), siège d'une laiterie et d'une brasserie fabriquant une bière spéciale, à haute fermentation, la **Ginder-Ale**, connue dans tout le pays.

Centre principal d'élevage du fameux poulet dit « **de Bruxelles** ». Très célèbre groupe d'échasseurs réputés dans le monde entier. A l'entrée de **Peisegem**, nous apercevons, à notre gauche, « **Het Hof ten Houte** » dont la tour carrée est le dernier vestige d'une ancienne ferme fortifiée dont les origines remontent au Moyen Age. Nous nous dirigeons à présent vers le centre de Merchtem, laissant, à notre droite, la tour en briques du moulin à vent dénommé « **Koutermolen** », construit en 1871 et amputé de son toit et de sa calotte mobile en 1914.

En pénétrant dans le centre de la commune, nous laissons d'abord, à notre droite, les installations de la Brasserie Martinas, puis, toujours à notre droite, la Maison de l'historien régional Maurits Sacré, tandis qu'à gauche se découpe l'église **Notre-Dame***. Ce sanctuaire (en cours de restauration) a fière allure avec sa puissante tour carrée, dont la base remonte au XIV^e siècle, son porche classique, son portail en provenance de l'abbaye d'Affligem et ses trois nefs donnant sur un chœur flanqué de deux chapelles. A l'intérieur, outre les colonnes cylindriques soutenant les nefs, on remarquera les deux imposants autels baroques animés de deux tableaux attribués à Gaspard de Crayer, et surtout une **Pietà*** (XV^e siècle) d'un modelé exquis, qui est incontestablement une des œuvres maîtresses de l'Ecole brabançonne. Derrière l'église subsiste une langue de terre entourée d'eau, appelée aujourd'hui « **De Burcht** ». A cet emplacement se dressait jadis le château fort disparu à la fin du XVI^e siècle. A deux



Kobbegeem : la belle ferme « **Torenhof** » flanquée d'une puissante tour carrée étonnée dans le courant du XIV^e siècle.



Le houblon, dont le fruit en forme de cône ovoïde sert à aromatiser la bière, est cultivé dans nos régions depuis 1400 environ.

le milieu du XVIII^e siècle, avec tour, en façade, construite en grès lédien. Au-dessus de la porte d'entrée, on remarquera les armes de l'abbaye de Forest, dont dépendait Bollebeek, et le millésime 1759. L'abbaye de Forest possédait également la belle ferme voisine, « **Hof te Bollebeek** » déjà signalée au XIV^e siècle et reconstruite en 1687. Nous gagnons maintenant le centre de Kobbegem après avoir longé un champ de houblon.

KOBBEGEM

D'une superficie de 367 hectares pour une population de 550 habitants qui vivait jadis essentiellement de l'agriculture. Aujourd'hui, le visage du village a quelque peu changé depuis l'établissement en bordure de la chaussée de Bruxelles à Gand d'un zoning industriel. Kobbegem possède une brasserie spécialisée dans la fabrication du lambiek et de la gueuze. Une bière blonde y est également brassée. Hôtel et restaurants (le long de la chaussée de Gand). Sur la place du village, la vieille auberge « 't Plezante Hof » (café-restaurant) remontant à 1703.

L'église **Saint-Géry** (classée) est un bel édifice, en gothique tardif, caractérisé par ses trois nefs d'égale hauteur et son transept bien marqué. Le chœur assez profond est plus récent et relève de l'art baroque.

La tour, plantée en façade, est flanquée de puissants contreforts. La porte d'entrée, ornée de moulures, est datée de 1683.

Le mobilier comporte quelques œuvres intéressantes. Le maître-autel, de style baroque, dominé par une « Descente de Croix » rappelant la manière de P.-J. Verhaghen, et encadré par deux grandes statues figurant saint Géry et sainte Marie-Madeleine, est très décoratif. Les autels ornant les bras du transept sont des productions gothiques qui pourraient remonter au XIII^e siècle. On admirera encore une jolie sculpture, d'un goût rustique, représentant sainte Marie-Madeleine.

La Ferme « **Den Toren** » ou « **Torenhof** » est la seconde curiosité monumentale de Kobbegem. Une petite route sinueuse et en déclive y conduit.

Cette ferme, d'origine seigneuriale, est composée d'un ensemble

harmonieux de bâtiments formant quadrilatère. Elle fut remaniée au XVIII^e siècle.

L'habitation du fermier fut notamment reconstruite en 1754, mais les soubassements gothiques ont été conservés.

Toutefois la principale curiosité de cette exploitation est la solide **tour** carrée (classée) occupant l'un des angles de la propriété. Edifiée en grès lédien, dans le courant du XIV^e siècle, elle est d'un appareillage très soigné qui fait honneur à nos constructeurs du Moyen Âge.

Les assises, les meurtrières et les petites fenêtres ménagées dans la tour témoignent du savoir-faire de nos bâtisseurs brabançons. A l'intérieur subsiste une salle dont la voûte à nervures reposant sur des consoles en forme de têtes est particulièrement remarquable.

La toiture vétuste qui couronnait l'édifice s'est effondrée voici quelques années. Sa restauration est en cours.

Nous rejoignons l'église de Kobbegem et gagnons à présent le minuscule village de Hamme.

La chaussée escalade d'abord un coteau. Au sommet, nous apercevons, en contrebas, à droite, la Ferme « **Torenhof** » et, en face de nous, l'écran d'immeubles-tours délimitant l'agglomération bruxelloise mais ménageant une échappée sur la Basilique Nationale du Sacré-Cœur. La chaussée nous conduit au cœur de Hamme.

HAMME

Agreste et paisible agglomération (136 hectares) abritant une population de 600 âmes environ. En dehors de quelques fermes qui rappellent les origines agricoles de ce village en voie d'urbanisation, la localité possède un bijou architectural présenté dans un merveilleux écrin de verdure. Il s'agit de sa ravissante petite **église** dédiée à Notre-Dame à laquelle un séduisant **massif** de hêtres rouges confère un décor de rêve. C'est d'ailleurs, à juste titre, que le site formé par l'oratoire et ses abords a été classé. Le modeste cimetière ceinturant l'église ajoute encore au charme désuet du lieu. Le chœur, la partie la plus ancienne du sanctuaire, remonte au XIII^e siècle. La tradition veut que ce chœur ait été construit sur le tombeau de sainte Gudule, nièce de sainte

Gertrude de Nivelles. Les nefs ont été remaniées au cours des siècles.

Du mobilier on retiendra le maître-autel, de style baroque, et la chaire de vérité (XVII^e siècle) au décor plantureux.

Nous longeons, à présent, un nouveau quartier résidentiel pour joindre un peu plus loin la chaussée de Bruxelles à Merchtem à hauteur du hameau d'Ossel, dépendance de Brussegem.

BRUSSEGEM

Commune très étendue (1.825 hectares - 3.000 habitants) comportant plusieurs hameaux. Agriculture (dont quelques dizaines d'ares de houblonnières), Brasserie. Manège. Relief fort accidenté (les dénivellations vont de 20 à 80 mètres par rapport au niveau de la mer). Plusieurs promontoires ménagent de superbes panoramas sur la région, notamment, le **Steenberg**, à la limite de Mollem, d'où la vue porte jusqu'à la vallée de l'Escaut (table d'orientation du V.T.B.) et le **Foeksenberg**, à proximité de Meise, d'où le coup d'œil sur l'agglomération bruxelloise est magnifique. Le patrimoine architectural de la commune est très riche.

Tout d'abord, à notre droite, au hameau d'Ossel, la ravissante petite **église Saint-Jean-Baptiste**, édifice de style ogival, qui fut agrandi et modifié aux XVII^e et XVIII^e siècles, notamment en 1778-1779.

La façade actuelle et les bas-côtés datent de cette dernière époque. Par contre le chœur et les piliers à chapiteaux de la nef remontent au sanctuaire primitif.

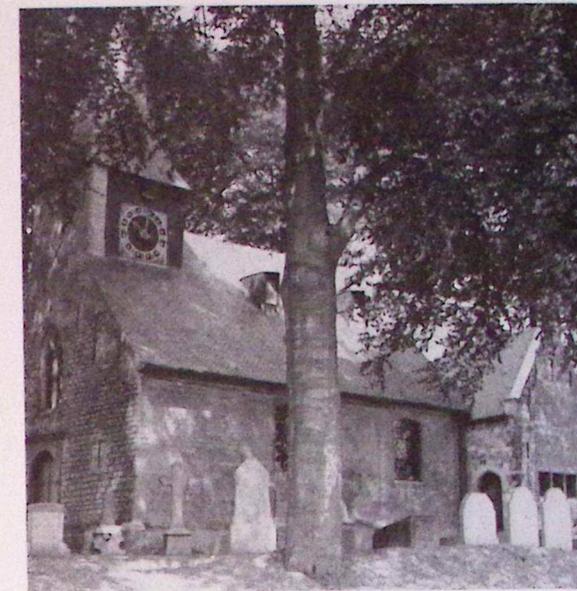
La **cure** d'Ossel est une demeure charmante, de style Louis XV, avec porte rehaussée de rocailles.

Derrière l'église, le **château d'Ossel** (propriété privée) est planté au cœur d'un beau parc de 32 hectares peuplé de hêtres et de chênes séculaires. Reconstruit vers 1700, le château forme une coquette construction coiffée d'un toit à la Mansard.

En suivant la route de Merchtem, nous atteignons l'**église Saint-Elienne** qui fut agrandie au début de ce siècle, mais qui a gardé son chœur et son transept d'origine dont les formes marquent la fin du gothique (XVI^e siècle).

L'intérieur a beaucoup de cachet. On peut admirer dans le chœur

Brussegem : la séduisante chapelle Sainte-Anne avec sa jolie façade baroque.



Hamme : la ravissante église Notre-Dame sur laquelle veillent de superbes hêtres pourpres.

une suite de toiles, d'un artiste inconnu, où figurent des épisodes de la vie de la Vierge. Au chevet extérieur est adossé un poignant Christ en croix remontant à 1500 environ.

Dans le voisinage immédiat de l'église, nous voyons successivement la **cure**, gracieuse construction du XVIII^e siècle, le « **Torenhof** », ferme très ancienne autour de laquelle le village se développa, et la brasserie « **Belgor** ».

Nous nous dirigeons, à présent, vers Wolvertem. Nous laissons bientôt à notre gauche la séduisante **chapelle Sainte-Anne** (classée); de style baroque, elle ne comporte qu'une seule nef. Un blason abbatial surplombe la porte d'entrée fortement moulurée. Cet oratoire fut restauré en 1959.

Plus loin, nous longeons une belle propriété boisée et égayée par de jolis plans d'eau servant de cadre au **château de Wolvendael** (pas de visites), à l'origine petite maison de plaisance, transformée à la fin du XIX^e siècle en demeure d'allure cossue.

Le hameau d'Oppem se dessine devant nous avec, à notre droite, la pittoresque **église Saint-Elienne** (classée) au chœur gothique admirable et au joli clocher planté en façade. Le chœur est orné de stucs du plus séduisant effet, d'un autel baroque où trône une statue du saint patron de la paroisse, d'un modelé exquis. La **cure** voisine est une importante construction aux allures de petit château. La ferme toute proche — **het Breugelhof** — ne manque pas de caractère. Les gens du terroir l'appellent encore « **Sterckxhof** » du fait qu'elle fut habitée par les parents du cardinal Sterckx (né à Amelgem-Brussegem en 1792, ordonné prêtre en 1815 et promu au rang de primat de Belgique en 1832). C'est à Oppem également que se trouve le seul champ de houblon de la commune de Brussegem.

MEISE

Nous atteignons la chaussée de Wolvertem à Meise où nous tournons à droite. A notre droite la **chapelle Saint-Eloi** (classée), coquet oratoire en briques et pierres de la région, édifié en 1652. Nous suivons maintenant, mais dans le sens opposé, la Route du Jardin Botanique (Plantentuin Route). Nous voici au centre de Meise (commune de 6.000 habitants - bel éventail de restaurants).



Wemmel : l'ancien moulin d'Amelgem aménagé de nos jours en coquette maison de campagne.

Elle fut restaurée en 1966. Plus loin, la belle et imposante **Ferme du Grand Amelgem**, ancienne dépendance de l'abbaye de Grimbergen, est surtout célèbre pour sa « **grange du diable** », qui, d'après la légende, fut construite en une nuit par Satan en personne assisté d'une légion de diables. En réalité, d'origine très ancienne, la ferme fut reconstruite au XVII^e siècle, sous la prélature de l'abbé Outers et la grange du diable, située à l'écart des autres bâtiments de la ferme — disposition peu courante en Brabant — fut achevée quelques années plus tard par Velasco, abbé de Grimbergen. C'est dans cette ferme que naquit le cardinal Sterckx. Au-delà de la ferme, un autre complexe de bâtiments ruraux, qui releva lui aussi de l'abbaye de Grimbergen; c'est la **Ferme du Petit Amelgem**, partiellement réédifiée durant le XVIII^e siècle. La grange porte notamment le millésime : 1776. Retour à notre itinéraire. La petite route franchit le ruisseau du Meise Molenbeek, formant limite entre les communes de Meise et de Wemmel.

WEMMEL

Ancienne localité rurale, Wemmel est aujourd'hui fortement urbanisée (13.000 habitants) et pratiquement soudée à l'agglomération bruxelloise.

Plusieurs restaurants, allant de la catégorie « luxe » au type familial, sont installés sur le territoire de la commune. Manège. Immédiatement à notre droite, baigné par le Meise Molenbeek, l'**ancien moulin à eau d'Amelgem**, déjà mentionné dans un acte de 1206 et qui fit par la suite partie du Domaine de Bouchout. Equipé encore de sa roue hydraulique, il est aménagé, de nos jours, en coquette maison de campagne. La route escalade à présent une côte. Elle court toujours à la lisière du Jardin Botanique. Au sommet du raidillon, nous descendons dans la verdoyante vallée du Maelbeek en traversant un luxueux quartier résidentiel piqué de villas cossues, aux allures de petites gentilhomnières, édifiées à l'emplacement où furent créées, en 1955, les Allées fleuries constituées par un vaste parc de 14 hectares peuplés de tulipes, narcisses, bégonias, glaïeuls, roses et anémones (cette tentative originale dans le domaine de la floriculture

L'**église Saint-Martin*** (classée) est un bel édifice gothique remontant dans son ensemble à 1500 environ. La tour du sanctuaire abrite un carillon de 47 cloches (concerts en été). Près de l'église, **statue du général baron d'Hoogvorst** qui fut commandant de la garde urbaine de Bruxelles (1830) et bourgmestre de Meise, de 1807 à 1866. En face du sanctuaire, la **maison communale*** (classée), aménagée dans l'ancienne cure, est une harmonieuse construction du XVII^e siècle en pierres blanches et briques roses. A deux pas de ces monuments le nouveau **Jardin Botanique National de Belgique*** installé dans l'ancien **Domaine de Bouchout** (superficie : 93 hectares, dont 50 accessibles au public durant toute l'année). Ce magnifique domaine boisé et agrémenté de pièces d'eau sert d'écrin au **château de Bouchout*** (fermé), ancienne forteresse médiévale caractérisée par son puissant donjon et ses tours rondes à créneaux. Mais le clou du Jardin est son **Palais des Plantes*** comportant 25 serres, dont 12 ouvertes au public.

Les plantes y sont groupées par régions géographiques et présentées en style paysager. La plus belle de ces serres est sans doute la **Serre à Victoria**** où dans un vaste bassin de 230 m² croissent les éblouissantes *Victoria amazonica* et *Victoria cruziana* aux énormes feuilles en forme de platines à tarte.

Visites du Palais des Plantes, les quatre premiers jours ouvrables de la semaine de 14 à 17 h, durant toute l'année, ainsi que les dimanches de 14 à 18 h depuis Pâques jusqu'à la fin octobre. Nous empruntons maintenant la Van Doorslaerlaan. A hauteur de la propriété privée « *Molen van Amelgem* », nous tournons à gauche, et par une petite route pittoresque nous descendons, en longeant le Jardin Botanique, dans le frais vallon du Meise Molenbeek.

Petit crochet recommandé (2 km aller et retour). A hauteur de la propriété « *Molen van Amelgem* » continuer tout droit par la Van Doorslaerlaan. Nous voici à nouveau sur le territoire de **Brusegem** où trois monuments, tous situés à gauche de la chaussée, sollicitent notre attention. Tout d'abord, la **chapelle d'Amelgem*** (classée), gracieux oratoire, de style baroque, construit en grès lédien. Edifiée en 1637, à l'initiative de l'abbé Outers, prélat de Grimbergen, elle garde une jolie Vierge de 1700.



Le château de Wemmel, à l'origine demeure seigneuriale, a été converti, en 1938, en hôtel communal.



Zellik : dans cette vieille demeure datant de 1755 et construite à front de la chaussée de Gand, on peut se procurer des sabots, des paniers en osier et bien d'autres choses encore.

Nous bénéficions ici d'un léger recul pour admirer le château. A la première signalisation lumineuse, nous tournons à gauche (direction : Relegem).

RELEGEM

Minuscule et paisible village agricole (900 habitants) ayant échappé jusqu'à présent au fléau d'une urbanisation sauvage dont souffrent de nos jours plusieurs communes de la périphérie bruxelloise.

L'**église*** est charmante dans sa simplicité. Elle remonte à la fin des temps gothiques (1535); elle fut agrandie au XVII^e siècle, restaurée et retouchée, plusieurs fois, par la suite, notamment au début du XX^e siècle, de sorte qu'aujourd'hui, seule la tour a conservé son aspect d'origine. Quelques œuvres ornent ce sanctuaire dont un tableau peu connu de A. Sallaerts représentant la « *Décollation de saint Jean-Baptiste* » (1634) et une Vierge au Calvaire très expressive du début du XVI^e siècle.

A proximité de l'église, un **Musée de la Boulangerie** est en voie d'aménagement.

ZELLIK

A hauteur de l'église de Relegem, nous tournons à gauche et prenons la direction de **Neer-Zellik** que nous atteignons après avoir coupé un ancien diverticulum qui reliait Asse à Elewijt. A notre gauche, un manège, puis toujours à gauche (un chemin d'exploitation y conduit) la « **Hooghof** »*. Plantée sur un mamelon d'où l'on découvre le Laarbeekbos (Jette) et les immeubles-tours ceinturant la capitale du côté ouest, la Hooghof est la ferme la plus proche de Bruxelles (6 km à vol d'oiseau du centre de la ville) et aussi la plus importante de la région (plus de 70 hectares de terres exploitées). Outre de nombreuses têtes de bétail, on y élève encore les célèbres chevaux de trait brabançons. Le complexe de bâtiments ruraux ne manque pas d'impressionner avec sa vaste grange et ses imposantes étables et écuries.

Zellik, village autrefois exclusivement agricole, s'est fortement urbanisé (7.000 habitants) et industrialisé au cours de ces cinq dernières années. Restaurants.

resta hélas sans lendemain).

Au bas de la côte, nous virons à droite et par le **Zijp** et la **rue Robberechts**, nous joignons, le centre de Wemmel.

Nous tournons à gauche pour visiter l'**église Saint-Servais**. Ce **sanctuaire*** (classé) est une remarquable construction, en grès lédien, comprenant une tour trapue, à tourelle d'escalier et ouïes géminées, édifée à la fin de l'époque romane, une nef centrale, de style ogival, flanquée de collatéraux du XVII^e siècle, que prolonge un chœur en gothique tardif (1517). Au-dessus de l'entrée du sanctuaire on voit une statue de saint Servais due à F. Rombaux (1864). Dans le porche, splendide **calvaire*** (± 1500), une œuvre typique de nos ateliers brabançons avec admirables visages du Christ et de la Vierge. Riche mobilier comportant des boiseries de très bonne qualité, une intéressante statue du saint patron de la paroisse et plusieurs monuments funéraires de qualité.

Suivre l'avenue Dr. H. Follet. A notre gauche, le mur de clôture de la **cure** dont la gracieuse silhouette se découpe au cœur d'un plaisant jardin; c'est devant ce mur qu'Eugène Laermans (1864-1940) planta, en 1904, son cheval et composa son chef-d'œuvre « *Le Mort* » (ce tableau est conservé aux Musées Royaux des Beaux-Arts, à Bruxelles).

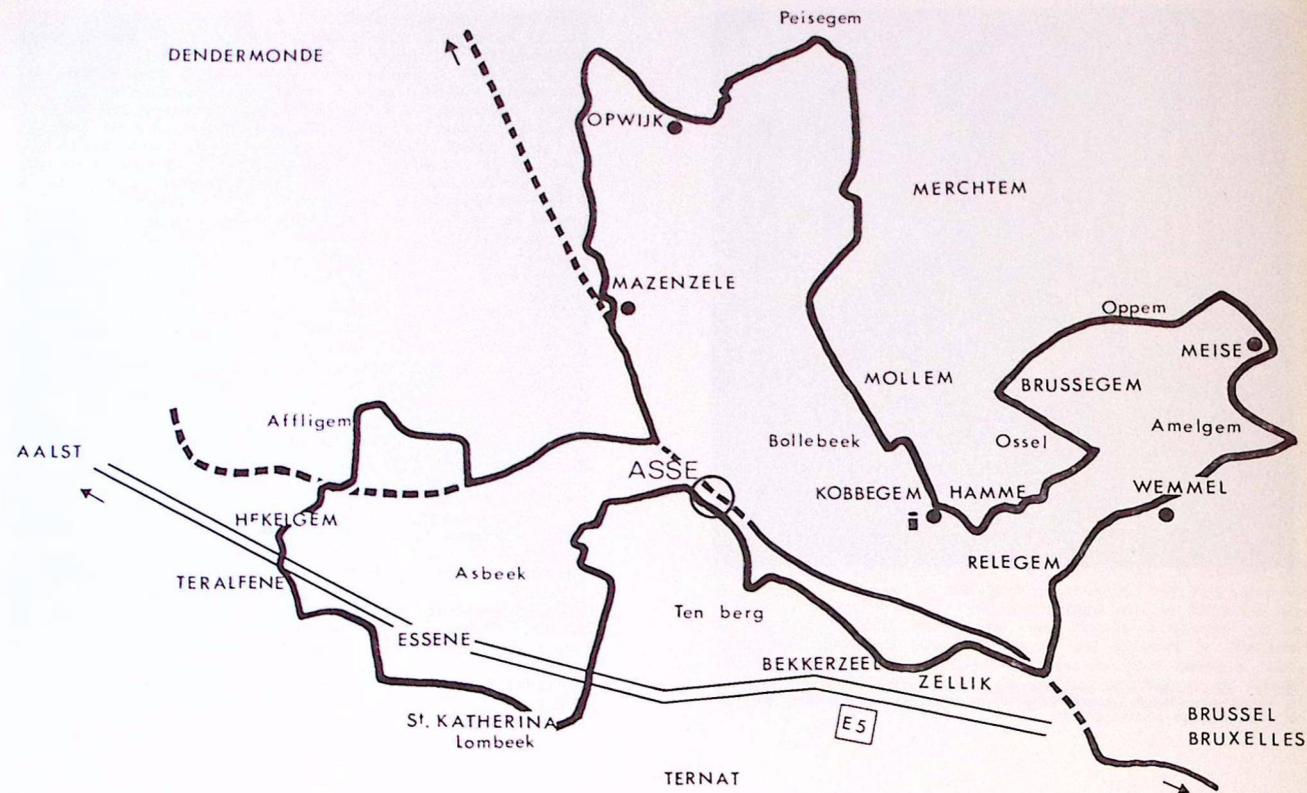
Toujours à gauche, voici maintenant le **château*** de Wemmel, converti en 1938, en maison communale. Ce domaine fut pendant des siècles la propriété des Teye avant de passer, en 1838, aux de Limburg Stirum. Sous son aspect actuel, cette ancienne demeure seigneuriale remonte au XVI^e siècle, à l'exception du corps de logis Renaissance dont le gracieux pignon à volutes est daté 1649. L'ensemble de la construction (classée ainsi que ses abords immédiats), où les tours carrées coiffées de clochetons bulbeux alternent avec de pittoresques pignons à redents, est d'une sobre élégance.

Le parc public et l'étang qui s'étirent derrière le château composent un séduisant tableau. A l'extrémité du parc subsiste la vieille brasserie banale « *De Kam* » convertie de nos jours en pâtisserie.

A l'extrémité de l'avenue Dr. H. Follet, nous virons à droite (angle obtus).



Asse : édifié en 1891, ce modeste oratoire fut dédié au bienheureux Petrus Ascanus († le 9-7-1572), l'un des 19 martyrs de Gorcum.



Nous franchissons, à présent, la ligne de chemin de fer Bruxelles-Termonde, puis nous coupons la chaussée de Gand (N. 4). Rouler prudemment car le trafic sur cette dernière artère est intense aux heures de pointe.

Petite parenthèse à l'intention des touristes venant de Bruxelles par la chaussée de Gand. Ils découvriront, après le ring, à mi-côte et à droite, un magasin pittoresque, installé dans une vieille maison datant de 1755, où l'on peut se procurer des sabots, des paniers en osier et bien d'autres choses encore. Plus loin, toujours à droite, l'ancienne auberge (XVII^e siècle) « De Drie Koningen » abritant actuellement un établissement d'enseignement.

Revenons à notre circuit. Après avoir franchi la chaussée de Gand, nous laissons, à gauche, le nouvel ensemble résidentiel (immeubles-tours) « Breughelpark » pour nous diriger vers le cœur du vieux village dominé par son église (classée) plantée sur un tertre et encore ceinturée par l'ancien cimetière (site classé également). Dédiée à saint Bavon, l'église* est un édifice modeste, mais d'une belle ordonnance. De style gothique tardif, elle fut remaniée en 1659 (pignon sud avec jolie fenêtre baroque) et en 1662 (tour). Des retouches y furent apportées en 1783 et 1839 et diverses restaurations eurent lieu en 1896-1897. Ces campagnes n'ont pas trop altéré le charme rustique que dégage le sanctuaire. A l'intérieur le maître-autel Renaissance avec Christ en Croix inspiré de Van Dyck et la chaire de vérité adroitement ouvragée retiendront l'attention.

Au-delà du sanctuaire, la route est sinueuse et encaissée à souhait. En virant vers la gauche (Kortemansstraat) puis en prenant, à droite, la Processiestraat, nous joignons, à présent, le centre de Bekkerzeel. Le tronçon de route qui nous y conduit nous permet de découvrir un très beau **panorama*** sur le Pajottenland.

BEKKERZEEL

Petit village agricole (400 habitants). Culture fraisière, manège. Les curiosités monumentales sont joliment disposées autour de l'église*. Cette dernière, dédiée à saint Godard, fut construite au XVIII^e siècle, sous B. Arrazolla de Onate, abbesse de Grand-

Bigard, dont relevait Bekkerzeel. Sa façade très élégante a été construite en grès lédien. Le clocher, en forme de casque, où figurent les ancrages 1764, confère au bâtiment un indéniable cachet. La nef unique est ornée de lambris Louis XV et d'une chaire de vérité Louis XV également. Dans le chœur, un excellent tableau (XVII^e siècle) représente un moine priant la Vierge et sainte Anne et, au dos, les donateurs et leurs quatorze enfants. La cure toute proche est une coquette construction classique du XVIII^e siècle. Elle évoque une page de notre histoire nationale. C'est en ce lieu, en effet, que, le 30 août 1789, l'avocat Vonck chargea le général Van der Mersch du commandement des volontaires qui prirent part à la Révolution brabançonne.

Le château (propriété privée), situé derrière l'église, est une riante maison de plaisance de style néo-classique. On notera, en face de l'église et de la cure, la vieille brasserie locale, construction rurale aux lignes sobres et robustes.

ASSE

Notre route, se fauillant dans un site encaissé, décrit de plaisantes arabesques avec, à gauche, de jolies **échappées*** sur le Pajottenland, puis pénètre à nouveau sur le **territoire d'Asse** où, entre deux points de vue, nous renouons connaissance avec le houblon, à notre gauche. A droite se découpe le hameau de **Walfergem** (Asse) avec église, collège, brasserie (gueuze et lambiek) et tour d'un ancien moulin à vent, en briques, construit en 1854. Toujours sinueux, notre circuit traverse une zone vallonnée ménageant de belles échappées sur la contrée. A la **chapelle**, édifée en 1891, et dédiée au bienheureux **Petrus Ascanus** († le 9-7-1572), l'un des 19 martyrs de Gorcum (Pays-Bas), victimes du fanatisme des Gueux et qui furent canonisés en 1867, nous tournons, à droite, et longeons à nouveau des houblonnières. Notre route atteint bientôt le bassin de natation d'Asse (à droite) avant de gravir un raidillon. La vue est bien dégagée, à gauche. Nous longeons le splendide **parc*** communal « **Waarborre** », piqué d'essences rares, avec petit jardin zoologique et château aménagé en restaurant; puis, par la Neerstraat, nous rejoignons notre point de départ, la **Place communale d'Asse**.

Nos suggestions

NIVELLES

Le **dimanche 5 octobre 1975** aura lieu le traditionnel Grand Tour Sainte Gertrude qui groupe plus de 5.000 participants. Départ vers 6 h. 30. Retour vers 15 h. suivi d'un grand cortège historique à travers les rues de la ville auquel participent de nombreux groupes costumés.



HOEILAART

Tous les amateurs de folklore authentique et de spectacles hauts en couleur se donneront rendez-vous à Hoeilaart, les **20, 21 et 22 septembre 1975** pour prendre part, dans la liesse générale, aux grandes fêtes du raisin et du vin belges placées cette année sous le thème cocasse et prometteur de « L'année sainte de la femme monumentale ».



Du 27 septembre au 30 novembre 1975

Europalia 75 aura pour thème la France

Il est sans doute prématuré de tenter de dresser, dès à présent, le bilan 1975 de la vie culturelle et artistique dans le Brabant, en général, et à Bruxelles, en particulier. Il est toutefois permis d'affirmer, sans grand risque de se tromper que ce bilan sera résolument positif tant auront été nombreuses les activités et manifestations culturelles dans notre province.

Nous nous contenterons de rappeler ici le magnifique éventail de manifestations qui se sont déroulées et se déroulent encore dans le cadre de l'Opération Cathédrales et Hôtels de Ville, le droit de cité définitivement conquis par le Festival de Flandre dans nos villes brabançonnes telles Bruxelles et Louvain, l'engouement extraordinaire qu'exerce sur le public le pourtant jeune Festival Musical du Brabant Wallon qui, pratiquement à chaque concert affiche « complet », les

prestigieuses expositions « Les Maîtres flamands du XVII^e siècle, œuvres du Musée du Prado et des collections privées espagnoles » et « Albert : un Roi, une Epoque » qui eurent lieu respectivement dans les salles des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique et dans les salons de la Banque de Bruxelles et qui ont attiré des dizaines de milliers de touristes.

Et voici, brochant sur le tout, pour l'automne 1975, un éblouissant Festival des Arts en Belgique, en l'occurrence, EUROPALIA 75 entièrement consacré à la France.

Il est peut-être utile de rappeler ici qu'EUROPALIA, né en 1969, s'est assigné comme premier but d'exalter la culture des pays appartenant aux Communautés Européennes, mais les responsables ont l'intention d'en élargir le cadre ultérieurement.

L'Italie fut le premier pays à inscrire

son nom au programme de ce qui allait très vite devenir une authentique fête de l'Europe. Nous étions en 1969. Europalia-Italie fut d'emblée un succès. Qui ne se souvient de la fameuse exposition des « Fresques de Florence » présentée à Bruxelles avant Paris et Londres. Puis ce fut Europalia 71 consacrée aux Pays-Bas et qui venait à point nommé pour célébrer le 25^e anniversaire des échanges culturels hollandais-belges.

Sa remarquable suite d'expositions, dont la plus importante fut sans conteste celle consacrée à « Rembrandt et son temps » est encore vivante dans toutes les mémoires des innombrables visiteurs. En 1973, ce fut au tour de la Grande-Bretagne qui, par une heureuse coïncidence, étrennait son entrée dans le Marché Commun, de présenter pour la première fois sur le continent un panorama très précis de la culture britannique et d'en souligner par la même occasion la profonde originalité et l'influence heureuse qu'elle a exercée sur l'héritage européen. Plus d'un demi-million de spectateurs et de touristes purent à cette occasion goûter pleinement au charme incomparable et à l'extraordinaire diversité de cette étonnante culture encore mal ou insuffisamment connue par la plupart d'entre nous.

Et c'est à présent à la France à être hissée sur le pavois. Comme toutes les Europalies précédentes, c'est à un authentique festival que les organisateurs nous convient tant les pôles d'attractions sont diversifiés. Fête et régal pour les yeux, pour le cœur, pour l'esprit; fête du bon goût, fête dans les salles de spectacles mais aussi dans la rue. Pratiquement en non-stop, se succéderont, du 27 septembre au 30 novembre 1975, un véritable feu d'artifice d'expositions, de représentations théâtrales, de concerts, de films, de spectacles chorégraphiques et folkloriques, de défilés de mode ou militaires, de conférences, de congrès, de chansons, de montages audio-visuels et de « premières mon-

En page de gauche : une scène de « Drôle de Drame » (1937), l'un des chefs-d'œuvre de Marcel Carné, avec le regretté Michel Simon et Jean-Louis Barrault. Ce film sera projeté au Musée du Cinéma à Bruxelles dans le cadre d'une vaste rétrospective du cinéma français.

Ci-contre : la Batterie Fanfare (73 musiciens) en tenue Empire sera l'une des attractions de la Grande Parade que la Garde Républicaine de Paris donnera à Forest National du 27 septembre au 5 octobre 1975.



diales » dans les domaines cinématographiques et chorégraphiques, etc., etc...

Au total, plusieurs centaines de manifestations sont prévues principalement à Bruxelles, mais aussi, dans un esprit de décentralisation, en province (Louvain, Liège, Mons, Gand, Anvers, Charleroi, Tournai, Hasselt, etc...) de manière à toucher le plus large public possible.

Nous ne pouvons dans le cadre limité de cette rubrique reproduire in extenso le programme complet d'Europalia-France.

Nous nous contenterons d'épingler ici, à l'intention de nos lecteurs, quelques manifestations majeures telle la Grande Parade de la Garde Républicaine de Paris (350 participants, 120 chevaux) qui se déroulera à Forest National du 27 septembre au 5 octobre 1975, une création mondiale par le Ballet du XX^e Siècle, « Pli selon Pli », musique de Pierre Boulez, chorégraphie de Maurice Béjart (Théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles, du 22 au 26 octobre prochain), un hommage à Claude Debussy et Maurice Ravel, par le Ballet du XX^e Siècle (Forest National, les 21,

22, 23, 25, 26 et 27 novembre), une autre création mondiale dans le domaine de la comédie musicale : « Monte-Cristo » d'après Alexandre Dumas, sur une musique de Michel Legrand avec, entre autres, Jean-Claude Pascal (Théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles, du 18 septembre au 19 octobre 1975), les expositions « De Watteau à David », peintures et dessins du XVIII^e siècle choisis parmi les chefs-d'œuvre de plus de cinquante musées de province français (Bruxelles, Palais des Beaux-Arts, du 27 septembre au 30 novembre prochain) et « Henri Matisse », sculptures et dessins au même Palais des Beaux-Arts, du 27 septembre au 26 octobre, une rétrospective du cinéma français avec la projection de 300 films, dont plus de cent chefs-d'œuvre (Bruxelles, Palais des Beaux-Arts, Musée du Cinéma, en octobre, novembre et décembre prochains), des spectacles de la Comédie Française (« Hernani » de Victor Hugo, au Théâtre National à Bruxelles, du 26 au 29 septembre) du Théâtre National Populaire (« Lear » de Bond, du 2 au 5 octobre et « Tartuffe » de Molière, du 8 au 12 octobre, tous deux au Théâtre National à Bruxelles), du Théâtre de la Ville de

Paris (« La Guerre de Troie n'aura pas lieu » de Jean Giraudoux, au Théâtre National à Bruxelles, du 15 au 18 octobre), deux créations mondiales : « Germinal » d'après Emile Zola par le Théâtre National de Strasbourg (Bruxelles, Théâtre Royal Flamand, du 8 au 10 octobre) et « Les 24 heures » par le Groupe TSE (Bruxelles, Palais des Beaux-Arts du 11 au 14 octobre), de nombreux concerts au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles, consacrés à des compositeurs français avec la participation de l'Orchestre National de Belgique, les 29 septembre, 3, 4 et 20 octobre prochain, de l'Orchestre de Paris, les 27 et 28 octobre, de l'Ensemble baroque de Paris, le 16 octobre et de l'Orchestre symphonique et des chœurs de la B.R.T., le 17 octobre, sans oublier une animation permanente dans un climat bien français des rues et des principaux quartiers de Bruxelles (du 27 septembre au 31 octobre 1975).

Les amateurs de musique, de théâtre, de cinéma, de concerts, d'arts plastiques, de parades militaires et de folklore n'auront vraiment que l'embaras du choix.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Avis à nos affiliés habitant un immeuble à appartements multiples

Pour faciliter la distribution du courrier et prévenir toute erreur, la Régie des Postes impose désormais à toute personne occupant un appartement dans un immeuble à appartements multiples de mentionner dans son adresse en plus des indications courantes (nom, rue, numéro, numéro postal, commune) le numéro de sa boîte aux lettres. Nous prions instamment tous les membres de notre Fédération se trouvant dans ce cas de nous signaler sans retard le numéro de leur boîte aux lettres personnelle.

De cette façon, ils se mettront à l'abri d'un éventuel retard, voire d'une interruption dans la distribution de la revue « Brabant ».

Merci d'avance.

Le 18 octobre 1975 : grande randonnée touristique dans le Brabant Wallon.

Pour célébrer le 5^e anniversaire de sa fondation, la dynamique Société des Naturalistes du Brabant Wallon organise le samedi 18 octobre 1975 une grande et magnifique randonnée touristique, en auto, au cœur de notre ravissant Brabant Wallon. Cette promenade de saine détente sera suivie d'un dîner et d'une soirée dansante au cours de laquelle aura lieu la proclamation des résultats et qui sera en outre agrémentée d'une tombola surprise.

La randonnée touristique proprement dite aura quatre points de départ à savoir :

1. Braine-le-Château;
2. Rixensart (Parking de la Maison communale);
3. Ottignies;
4. Jodoigne (Foyer culturel).

Le point de ralliement est fixé à Villers-la-Ville et la soirée se déroulera à Tangissart (Baisy-Thy).

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus au Secrétariat de la Société des Naturalistes du Brabant Wallon, 5, rue de la Gare à 6320 Villers-la-Ville, tél. : 071/87.82.32.

Deux intéressantes promenades pédestres en Brabant

Emile Deget, l'entrepreneur et dynamique éducateur-sociologue, qui est aussi un des plus anciens et des plus fidèles membres de notre Fédération, vient de nous communiquer le programme des promenades touristiques, didactiques et récréatives qu'il a établi pour les semaines à venir.

Pour ne pas faillir à ce qui est devenu une tradition, le piéton sera le roi de ces journées, la nature sera au centre de ces activités et le Brabant prêtera son merveilleux décor à ces vivifiantes balades.

Dimanche 28 septembre 1975 : Plaisante promenade au pays des noyers et dans le délicieux vallon de la Zuen inférieure. Rendez-vous : Place Rouppe à Bruxelles (terminus des vicinaux). Départ par autobus HL pour Zuen à 14 h. 20 précises. Passage du bus à Anderlecht (La Roue) à 14 h. 36. Retour de Leeuw-Saint-Pierre pour Bruxelles via La Roue par autobus HL suivant les indications horaires qui seront fournies sur place par M. Deget, pilote responsable.

Les motorisés souhaitant prendre part à cet agréable après-midi de saine détente peuvent garer leur véhicule soit à la Place Rouppe, soit encore à La Roue.

Dimanche 12 octobre 1975 : Après-midi socio-culturel en trois volets.

1. Excursion commentée sur le thème : Etude du milieu et initiation au sens de l'orientation, de Berchem-Sainte-Agathe à Relegem via le riant hameau de Neer-Zellik.

2. Arrêt de détente au Café-Laiterie « Rozenhof », 52, Dorpstraat à Relegem. Exécution d'exercices ludiques, de corrections verbales et de jeux de mimes.

3. Balade de Relegem à Wemmel. Rendez-vous : Barrière de Berchem-Sainte-Agathe (terminus du tram 62 et de l'autobus 85).

Départ à 14 h. 45 précises.

Retour par tram vicinal W pour Bruxelles via Laeken suivant les indications qui seront fournies sur place par le pilote responsable.

Pour tous renseignements complémentaires, nos lecteurs sont invités à s'adresser directement à M. Emile Deget, Rue des Palais Outre-Ponts 436, 1020 Bruxelles; tél. 02/478.58.29, après 18 h. 30. En cas de demande par écrit, prière de joindre un timbre de 6,50 F pour la réponse.

Comment visiter Louvain-la-Neuve ?

Au cours de cette année 1975, Louvain-la-Neuve, qui abrite déjà une partie de la section francophone de l'Université Catholique de Louvain, comptera quelque 5.000 habitants. Après le Quartier du Biéreau, la construction s'oriente vers le cœur de la cité universitaire autour de la gare et vers le Quartier de l'Hocaille.

Pour répondre à un légitime besoin d'information, l'Université Catholique de Louvain a créé, voici plusieurs années déjà, un service d'accueil qui a pour mission de répondre à vos questions, de vous mettre en contact avec les services spécialisés, de vous informer et de vous guider sur le site et à travers la ville en cours d'édification. En 1974, près de 40.000 visiteurs ont été reçus et guidés par ce service d'accueil.

Tous renseignements et détails pratiques peuvent être obtenus en écrivant ou en téléphonant aux : Relations Extérieures de l'U.C.L., Chemin du Cyclotron 2 — 1348 Louvain-la-Neuve; tél. : (010) 41 72 31.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Visite du Musée de la Meunerie à Braine-le-Château



L'ancien moulin banal de Braine-le-Château, dont les origines remontent au début du XIII^e siècle, abrite de nos jours un intéressant musée de la meunerie.

A maintes reprises nous avons eu l'occasion de souligner dans ces colonnes l'exceptionnelle richesse du patrimoine monumental et l'indiscutable beauté du site de Braine-le-Château. Nombreux sont d'ailleurs les touristes qui, au cours d'une balade dans notre merveilleux Brabant Wallon, ont fait halte sur la Grand-Place de Braine-le-Château pour y admirer le pilori élevé, en 1521, par Maximilien de Hornes, chambellan de Charles Quint, pour y contempler la lumineuse façade de la Maison du Bailli, avenante construction du XVI^e siècle, pour visiter l'église Saint-Remy qui abrite le superbe gisant, en albâtre, du même Maximilien

de Hornes ou pour jeter un coup d'œil indiscret, au-travers des frondaisons, sur le majestueux château, d'origine féodale, qui est aussi le joyau architectural de la région.

Moins nombreux sont cependant les touristes qui entreprennent, au départ de la Grand-Place, la ravissante promenade qui, par la rue des Comtes de Robiano, les conduit au lieu-dit « Les Monts » et à l'agreste et charmante chapelle Sainte-Croix plantée sur une éminence voisine. Ils perdent, de la sorte, l'occasion de voir, au passage, émergeant du mur d'enceinte du château l'if séculaire que planta, suivant la tradition, Martin de Hornes, le jour

même de l'exécution de Philippe de Montmorency, comte de Hornes, décapité, à Bruxelles, le 5 juin 1568, puis de jeter un coup d'œil sur la vénérable façade de l'ancienne brasserie banale avant de s'arrêter devant le Vieux Moulin à eau, archaïque construction dont les origines remontent à 1226 et qui a été aménagé, en 1973, en Musée de la Meunerie où sont rassemblés tous les outils relatifs à la meunerie et où le touriste peut découvrir, dans ses différentes phases, le fonctionnement d'un ancien moulin à eau.

Ce captivant petit musée, dont une section est réservée à des expositions d'œuvres d'artistes contemporains, mérite à coup sûr une visite.

Signalons à nos lecteurs que le moulin et son musée sont ouverts au public tous les week-ends d'avril à fin octobre, les samedis de 14 à 18 h, les dimanches et jours fériés de 10 à 12 et de 14 à 18 h.

Le prix d'entrée est fixé à 20 F par personne; ce droit est ramené à 15 F par personne pour les groupes.

En dehors de ces jours et heures, le moulin-musée peut être visité par les groupes et écoles à condition toutefois d'introduire une demande préalable auprès du Comte Arthur Cornet de Ways Ruat, Grand-Place 1, 1440 Braine-le-Château.

A la Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles : le spectacle « Les Fastes d'une Cathédrale » prolongé jusqu'au 30 septembre prochain.

Devant l'immense succès remporté depuis sa première projection publique, le 27 mars dernier, par le remarquable spectacle en multivision « Les Fastes d'une Cathédrale » réalisé avec un soin tout particulier par la Diathèque de Belgique et qui se déroule quotidiennement dans le cadre incomparable de la majestueuse et grandiose Cathédrale

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Saint-Michel à Bruxelles, les promoteurs et responsables de ce splendide montage audio-visuel ont décidé de prolonger les représentations jusqu'au **30 septembre 1975**.

Les touristes étrangers — particulièrement nombreux dans notre capitale en ce mois de septembre — tout comme les innombrables vacanciers bruxellois rentrés récemment au bercail se doivent de voir ce spectacle qui fait en tous points honneur à l'Année belge des Cathédrales et des Hôtels de Ville.

Concrètement, rappelons que le spectacle « Les Fastes d'une Cathédrale » projeté sur triple écran panoramique est présenté tous les jours de 10 à 18 heures. Sa durée est de 30 minutes environ.

Le spectacle est présenté alternativement en version française et néerlandaise avec sous-titres anglais, allemands, espagnols et italiens.

Le droit d'entrée est fixé à 30 F par personne. Les enfants, les étudiants, les militaires, les personnes du 3^e âge et les groupes d'au moins 25 personnes bénéficient d'une réduction de 50 % sur le prix d'entrée.

Important : l'entrée est entièrement gratuite de 12 à 13 heures pour les enfants, étudiants et militaires.

Notre-Dame d'Iltre, par Jean-Paul Cayphas

La revue trimestrielle « Entre Senne et Soignes », éditée par la Société d'Histoire et de Folklore d'Iltre et Environs, a publié un numéro spécial, fort de 52 pages et qui est consacré entièrement à Notre-Dame d'Iltre, l'une des Vierges miraculeuses les plus anciennes du pays.

L'auteur, Jean-Paul Cayphas, détaille, avec érudition, tout au long des douze captivants chapitres qui composent cette brochure, l'origine, l'histoire et le

culte de Notre-Dame en ce sanctuaire d'Iltre qui — le fait mérite d'être souligné — fut, lors d'une épidémie de peste survenue au XVII^e siècle, préféré par les magistrats de Bruxelles à tout autre lieu de pèlerinage marial. L'auteur traite ensuite des miracles attribués à Notre-Dame d'Iltre et des querelles des seigneurs d'Iltre et de Fauquez à son propos, puis il aborde la rubrique des grands jubilé et celle des dictons relatifs à la Vierge d'Iltre. Un chapitre spécial est consacré à la célèbre procession du 15 août qui se déroule depuis 1384. On saura aussi en lisant cette captivante petite étude que les « ruptures » (hernies) sont la « spécialité » de Notre-Dame d'Iltre et que les pèlerins se rendaient à Iltre en grand nombre « tant du voisinage que des pays éloignés ». Enfin, ce qui ne gêne rien, l'ouvrage est abondamment et éclectiquement illustré.

Renseignements : Société d'Histoire et de Folklore d'Iltre et Environs, Monsieur Jean-Paul Cayphas, « La Vigne », rue de la Montagne 28, 1460 Iltre, tél. (067) 64.60.16.

Hôtels de ville et maisons communales de Belgique

par Joseph DELMELLE

De tous les pays d'Europe occidentale, sans doute est-ce la Belgique qui montre les plus remarquables hôtels de ville et maisons communales. Et la chose s'explique par le goût orgueilleux de l'indépendance des populations médiévales qui, s'étant libérées de la férule seigneuriale, ont voulu traduire, avec faste, la réalité de leur émancipation.

Après avoir évoqué les origines de la « commune », Joseph Delmelle, auteur bien connu, situe sommairement la place qu'occupent les maisons de ville dans le patrimoine monumental du pays

et fait remarquer que l'intérêt de celles-ci n'est pas seulement architectural. Beaucoup de ces édifices, en effet, valent également par les œuvres d'art qu'ils contiennent : peintures, sculptures, tapisseries, orfèvreries, ...

La priorité est accordée à Bruxelles et à son agglomération. Les maisons communales des divers faubourgs de la capitale forment une garde d'honneur autour du splendide hôtel de ville dont Albert Dürer disait déjà qu'il est « vaste et sculpté en belles pierres, avec une splendide tour ajourée ». Pour ce monument comme pour ceux qui postulent également l'une des premières places dans la hiérarchie de l'élégance et de la beauté, Joseph Delmelle étudie successivement l'environnement, l'architecture extérieure, la décoration intérieure et l'histoire.

Quittant Bruxelles, le lecteur visite alors les édifices municipaux les plus caractéristiques de la province : Brabant (Wavre, Jodoigne, Louvain, Drogenbos, Grand-Bigard, Ternat, Perk, Overijse, Vilvorde, Hal, Tirlemont, Léau, ...), Hainaut (Mons, Binche, Ath, Braine-le-Comte, Tournai, Fontaine-l'Évêque, ...), Namur et Luxembourg (Bouvignes, Dinant, Godinne, Gembloux, Philippeville, ...) Liège (Liège, Huy, Visé, Theux, Spa, Verviers, Stavelot, Eupen, ...), Flandre occidentale (Bruges, Damme, Blankenberge, Ostende, Nieuport, Furnes, Dixmude, Poperinge, Ypres, Menin, Courtrai, Roulers, ...), Flandre orientale (Gand, Oudenaarde, Alost, Termonde, ...), Anvers (Anvers, Herentals, Hoogstraten, Lierre, Malines, Meerhout, ...) et, enfin, Limbourg (Hasselt, Saint-Trond, Tongres, ...). En outre, l'auteur attire l'attention du lecteur sur nombre de bâtiments ruraux de qualité.

Aussi complet que possible, ce « *Nouveau Guide des Hôtels de Ville et des Maisons communales de Belgique* » permettra, à tous et à chacun, de se rendre compte de l'extraordinaire capital de beauté dont les Belges ont hérité en indivis et qu'ils proposent à l'attention de leurs visiteurs. ROSSEL EDITION : Collection « Nouveaux Guides » 140 F.B. - 17 F.F.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Ces châteaux brabançons sont ouverts pendant l'arrière-saison

L'extraordinaire succès remporté, en 1971, sous le slogan « Opération Châteaux », par la campagne nationale lancée par le Commissariat Général au Tourisme agissant en étroite collaboration avec l'Association Royale des Demeures Historiques de Belgique et bénéficiant de surcroît de l'appui généreux des neuf Fédérations provinciales du tourisme, est encore dans toutes les mémoires. Le bilan brabançon de cette opération fut particulièrement remarquable puisque les castels et manoirs établis dans notre province furent visités par quelque 425.000 touristes. Cette expérience fut à ce point concluante que le Commissariat Général au Tourisme décida de la prolonger en 1972. Par la suite, les campagnes en faveur de nos abbayes et béguinages (1973), de notre folklore (1974) et, cette année, de nos cathédrales et hôtels de ville, ont quelque peu mis nos châteaux sous le boiseau. Bien que n'étant plus momentanément à l'avant-plan de l'actualité, nos demeures historiques, témoins d'un passé souvent prestigieux, continuèrent, mais à un rythme moins soutenu, de faire l'objet d'un intérêt constant de la part de nos instances touristiques. C'est ainsi que notre Fédération, par le canal de ses éditions (revue, dépliants, itinéraires) ne manqua aucune occasion de mettre l'accent sur la place de choix occupée par nos châteaux dans la hiérarchie des valeurs touristiques et artistiques dont notre province peut s'enorgueillir.

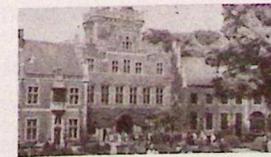
Cette action que nous menions jusqu'à présent individuellement — à l'instar d'autres fédérations provinciales — se trouvera, à l'avenir, puissamment renforcée grâce à la coopération de la dynamique Association Royale des Demeures Historiques de Belgique qui vient de créer à cet effet un Comité de promotion des châteaux ouverts au pu-

blic, Comité dont la direction est assumée par M. J. de Montpellier et dont l'un des premiers objectifs est d'obtenir des propriétaires ou exploitants des châteaux susvisés une participation active à cette action promotionnelle. Initiative heureuse à laquelle nous souscrivons sans réticence. A cette fin, nous publions, ci-après, à l'intention de nos lecteurs, la liste des châteaux brabançons qui resteront ouverts au public durant les prochaines semaines avec pour chacun d'entre eux les jours et heures ou les conditions spéciales prévues pour ces visites.

Château fort de Beersel : cette captivante forteresse est ouverte tous les jours de 10 à 12 h. et de 14 à 18 h., jusqu'au 31 octobre inclus.



Château de Gaasbeek : le château-musée de Gaasbeek et son splendide parc de 41 hectares peuvent être visités tous les mardis, jeudis, samedis et dimanches, de 10 à 17 h., jusqu'au 31 octobre 1975.



Château de Grand-Bigard : le château et son parc admirable sont ouverts tous les dimanches après-midi, de 14 à 19 h., jusqu'au 26 octobre inclus.



Château de Horst (Sint-Pieters-Rode) : ce château d'origine féodale, avec plafonds ornés de stucs remarquables, peut être visité les samedis et dimanches, de 14 à 18 h., jusqu'à la mi-octobre.



Château de Leefdaal : cet intéressant manoir prolongé par des superbes jardins français n'est ouvert qu'aux groupes d'au moins 20 personnes et moyennant demande préalable à adresser par écrit à M. le Comte de Liedekerke, Château de et à 3061 Leefdaal.



Château de Rixensart : ce magnifique castel Renaissance, ses salons et chambres, dont le mobilier est digne de nos grandes maisons princières, peut être visité tous les samedis et dimanches après-midi, de 14 à 18 h.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



Château de Steenhault (Vollezele) : ce bel ensemble architectural et le majestueux parc qui l'entoure sont ouverts durant le mois de septembre, tous les jours, de 14 à 17 h., mais uniquement pour les groupes. Demandes à adresser au châtelain; tél. 054/56.60.20. Voilà, amis lecteurs, de quoi occuper agréablement et intelligemment plusieurs après-midi de cette fin de saison si propice aux évasions d'un jour.



Création d'un espace scénique sur la place d'Ohain

La place d'Ohain dont les qualités urbanistiques sont d'une rare beauté (le site a d'ailleurs bénéficié d'un arrêté royal de classement en date du 2 décembre 1959) est un espace scénique naturel en raison de sa forme, de son relief et de son cadre. Outre son excellente situation dans le Brabant Wallon, tout la désigne comme lieu privilégié d'événements artistiques. Le projet d'un chapiteau couvrant une partie de la place se devait de respecter la beauté du site tout en répondant aux exigences pratiques et esthé-

tiques d'une scène — une tendresse posée sur une contrainte —. Prenant le kiosque de la place comme centre focal et amorce de scène, la structure légère formant chapiteau et constituée de toiles de bache haubanées s'appuie, sans les blesser, sur les arbres existant tout en s'adaptant très exactement à leur implantation et à leur forme.

La surface ainsi couverte permet d'accueillir plus ou moins 600 personnes dans de bonnes conditions de visibilité et de confort. La scène d'environ 20 mètres de large et 8 mètres de profondeur permet l'évolution de troupes chorégraphiques de moyenne importance. Il est utile de signaler qu'une

cabine de haute tension se trouve actuellement sous le kiosque. Le montage et le démontage du chapiteau sont extrêmement aisés et peuvent s'effectuer chacun en l'espace d'un jour. C'est ainsi que toute l'infrastructure créée à l'occasion du Festival de Danse, organisé par Ohain Centre d'Art, pourrait être aisément mise à la disposition de toute organisation culturelle reconnue par le Ministère de la Culture Française qui en ferait la demande. Un projet définitif étudié en relation avec des firmes spécialisées dans la construction de ce type de structure est à l'étude et sera soumis à l'approbation des diverses administrations et organismes intéressés à sa réalisation.

Nos taux sont imbattables.

Dépôts

à vue	1,15 %
à 1 mois de préavis	4,50 %
à 3 mois de préavis	5,50 %
à 6 mois de préavis	6 %
à 12 mois de préavis	7 %

Livret de dépôt sans précompte **6 % net**



banque commerciale d'escompte

Vieille Halle aux Blés - 1000 BRUXELLES - T. 02/511.42.93
Boulevard Tirou, 84 - 6000 CHARLEROI - T. 071/31.44.49

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1975

- AVERBODE : Salles de la Prélature de l'Abbaye : « Métiers populaires de Campine et du Hageland » par le peintre Juliaan Van Gaubergen. L'exposition est ouverte tous les week-ends, de 10 à 12 h. et de 14 à 18 h. (jusqu'au 5 octobre).
- BRUXELLES : World Trade Center (Show-Room de la Province de Brabant) : Exposition consacrée au tourisme dans la Province de Brabant (jusqu'au 19 septembre) — Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : le Cercle d'Art de Boitsfort (jusqu'au 21 septembre) — Cathédrale Saint-Michel : « Trésors d'Art et d'Histoire », exposition ouverte tous les jours de 10 à 18 h.; entrée générale : 30 F; groupes, moins de 21 ans et 3^e âge : 15 F (jusqu'au 15 octobre).
- GAASBEEK : Château : Exposition Ludgarde Kissel-De Keuster (jusqu'au 21 septembre).
- HOEGAARDEN : Musée Julien Van Nerum : Exposition « L'Art populaire blanc et noir » (jusqu'au 21 septembre).
- LOUVAIN : Eglise Saint-Pierre : Exposition « Thierry Bouts et son temps ». Entrée : 50 F; étudiants et groupes : 30 F. Tous les jours de 10 à 18 h. (jusqu'au 3 novembre).
- NIVELLES : Hôtel de Ville : Exposition d'œuvres de Laurent Delvaux (jusqu'au 29 septembre).
- 15 LOUVAIN : Eglise Saint-Pierre, à 20 h. 30 : l'Orchestre de Chambre de Cologne interprète les « Suites de J.-S. Bach » dans le cadre du Festival de Flandre.
- 16 BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts, à 20 h. 30 : Commémoration Ravel III par l'Orchestre de Liège; direction : Paul Strauss, dans le cadre du Festival de Flandre.
- 17 BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts, à 20 h. 30 : « Alexander Newsky » de Prokofiev par le London Symphony Orchestra avec chœur dans le cadre du Festival de Flandre.
- 18 AVERBODE : Eglise abbatiale, à 20 h. 30 : Ensemble de Cuivres de Théo Mertens dans le cadre du Festival de Flandre; au programme « Musique de l'Ecole Vénitienne ».
- 19 DILBEEK : Au Westrand, à 20 h. 30 : le Collegium Musicum dans le cadre du Festival de Flandre.
- LOUVAIN : Eglise Saint-Quentin, à 20 h 30 : la Chorale de Jeunes Concinite, Schola Cantorum de Saint-Quentin dans le cadre du Festival de Flandre.
- NIVELLES : Hôtel de Ville, à 20 h. : Concert par l'Orchestre Symphonique (Fête de Wallonie).
- 20 HOEILAART : A 17 h., à la Ferme du Château : les Pottot's et l'Harmonie « Vooruitgang, Nut en Vermaak ». A 20 h., dans le Hall des Fêtes : Show avec John Terra. A 20 h., au Lindenhof : Musique populaire avec John Kirkpatrick, Sue Harris et la « Rue du Village » dans le cadre des fêtes du raisin et du vin.
- VILLERS-LA-VILLE : Eglise paroissiale, à 17 h. : Gina Bachauer (piano) dans des œuvres de Beethoven, Schubert et Brahms (Festival de Wallonie).
- 21 AVERBODE : 4^e Grand Cross d'Averbode dans le Domaine « De Vijvers » (à 14 h.).
- HOEILAART : Dans le parc, à 10 h. : concert par l'Harmonie Saint-Clément. Dans les rues et sur les places publiques, de 14 à 18 h. : De Vlier, John Lundstrom, The Cotton City Jazz Band, Breughel, les Joyeux Vétérans, De Snaar, les Echasseurs de Merchtem, les Gilles de Bruxelles et le groupe folklorique Reusegom. Dans le hall des fêtes à 20 h. : Wannes Van De Velde, Rum, Décameron, John Kirkpatrick et Sue Harris. Au Lindenhof, à 20 h. : The Cotton City Jazz Band, dans le cadre des fêtes du raisin et du vin.
- LOUVAIN : Hôtel de Ville, à 20 h. 30 : Récital Jos van Immerseel (clavéciniste) dans le cadre du Festival de Flandre.
- 22 HOEILAART : Clôture des fêtes du raisin et du vin. Grand Marché annuel (de 9 à 16 h.). Dans le hall des fêtes, à 14 h. : après-midi réservé au 3^e âge. A 19 h. 30, dans les rues de Hoellaart : grand cortège aux flambeaux. A 20 h., dans le hall des fêtes : bal populaire avec l'orchestre Klava.
- 25 BRAINE-L'ALLEUD : Eglise Saint-Etienne, à 20 h. 45 : Roméo et Juliette d'Hector Berlioz par le Grand Orchestre Symphonique et les Chœurs de la R.T.B., l'Ensemble vocal de Braine-l'Alleud, l'Ensemble vocal de Dinant et la Chorale Saint-Remy

d'Ottignies dans le cadre du Festival de Wallonie.

- 26 BRUXELLES : Salle des Métiers d'Art du Brabant : le Cercle Simonis expose jusqu'au 12 octobre.
- NIVELLES : Hôtel de Ville : Exposition de Photographies du Cercle « Entre Nous » (jusqu'au 12 octobre).
- 27 BRUXELLES : A Forest National : Grande Parade de la Garde Républicaine de Paris (jusqu'au 5 octobre) — Palais des Beaux-Arts : Exposition « De Watteau à David » (jusqu'au 30 novembre); Exposition : Sculptures et Dessins d'Henri Matisse (jusqu'au 26 octobre). Ces trois manifestations sont organisées dans le cadre d'« Europalia 75/France ».
- CHAUMONT-GISTOUX : Eglise de Gistoux, à 20 h. 30 : les Solistes de l'Orchestre de Chambre de Belgique dans le cadre du Festival de Wallonie.
- LANDEN : Mess des Officiers de la Caserne : Exposition « Les Batailles de Neerwinden de 1693 et 1793 » (jusqu'au 12 octobre).
- 28 CHAUMONT-GISTOUX : Rendez-vous d'automne avec la participation de plus de 100 cavaliers et de 80 sonneurs de trompes. Messe à 11 h. avec sonneries de trompes; réception à 12 h.; pique-nique à 14 h.
- GAASBEEK : Château : Exposition Jos Dufour (jusqu'au 12 octobre).
- 29 BRUXELLES : Cathédrale Saint-Michel, à 20 h. 30 : Inauguration du nouveau carillon de la cathédrale par les Princes Philippe, Astrid et Laurent en présence de la Princesse Paola; concert par la Musique des Guides et récital de carillon par Piet Van den Broeck, directeur de l'Ecole Internationale de Carillon à Malines.
- 30 BRUXELLES : World Trade Center (Show-Room de la Province de Brabant) : Exposition consacrée à la psychotechnie (jusqu'au 10 octobre).

OCTOBRE 1975

- 4 BRUXELLES : Palais du Centenaire (Heysel) : Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers — Salon de l'Ameublement. Ces deux salons resteront ouverts jusqu'au 19 octobre.
- NIVELLES : Hôtel de Ville : le peintre nivellois Jules Lempereur (jusqu'au 20 octobre).
- VILLERS-LA-VILLE : Eglise paroissiale, à 17 h. : Nikita Magaloff (piano) dans un récital Chopin dans le cadre du Festival de Wallonie.
- 5 AVERBODE : Abbaye : Journée des Cercles d'art et de tradition populaire du Brabant flamand.
- HAL : Grande Procession traditionnelle connue sous le vocable de Weg Om (à 14 heures).
- NIVELLES : Grand Tour Sainte-Gertrude, procession qui accomplit un périple de 14 km. Départ à 6 h 30. A la rentrée solennelle en ville (vers 15 h.) se déroulera un grand cortège historique.
- 6 LOUVAIN-LA-NEUVE (OTTIGNIES) : Hall Vinci, à 17 h. : Nikita Magaloff dans un récital Chopin (Festival de Wallonie).
- 10 BRUXELLES : Chambre de Commerce et d'Industrie française, 62, rue Belliard : Les Arts français de la table dans le cadre d'« Europalia 75/France ».
- GAASBEEK : Château : Concert organisé par le C.S.V. Pajottenland.
- 11 HOEGAARDEN : Musée Julien Van Nerum : Exposition - concours de photos (jusqu'au 16 novembre).
- 17 BRUXELLES : Salle des Métiers d'Art du Brabant : Claude Rahir expose jusqu'au 2 novembre.
- 19 GAASBEEK : Château : Exposition Fr. Rigo (ferronnier d'art) jusqu'au 31 octobre.
- 21 BRUXELLES : World Trade Center (Show-Room de la Province de Brabant) : Exposition organisée par Haviland (jusqu'au 31 octobre).
- 22 BRUXELLES : Théâtre Royal de la Monnaie : « Pli selon Pli » de Pierre Boulez sur une chorégraphie de Maurice Béjart (jusqu'au 26 octobre).
- 24 NIVELLES : Hôtel de Ville : « Brabant wallon, aujourd'hui et demain » projets et réalisations de l'Intercommunale du Brabant Wallon.